



AUGUSTE ANADIN

Cat. I n: 760

IV. 9. 19

I¹ 23 - O¹ 22


IN SECUNDIS VOLUPTAS. IN ADVERSIS PERFUGIUM.
EX SCHÆDIS DOCT. T. D. R.

№ 2143.
Sup.t

LES

OEVVRES DE IEAN GODARD,

PARISIEN,

Diuisees en deux Tomes.

A Henry IIII. tresChrestien & tres victorieux Roy de France & de Nauarre.

Plus les Trophees du Roy composez & adioutez depuis l'impression des presentes œuures.

Premier Tome.



A LYON,
PAR PIERRE LANDRY.

M. D. X. C. IIII.

Coll. HdeR



Qui voit ce grand HENRY, *celebre en faits diuers*
Fault, s'il le prẽd pour Roy de Nauarre & de Frãce
Sa bonté, ſa iuſtice, & ſa grande vaillance
L'ont deſia deſigné Roy de tout l'vniuers.

L'AVTHEVR A SON LIVRE.

SONNET.

Le te mets sur le col à ce coup-ci la bride:
Puisque ainsi malgré moy tu me veux eschaper,
Desireux de courir, & d'aller galloper
Dedãs le champ d'hõneur, où la gloire te guide.
Il vaudroit beaucoup mieux, qu'vne crainte timide
De bonne heure te vint le pas ici couper:
Que sentir les brocards, si tu viens à choper,
Du vulgaire qui est de reprendre cupide.
Pour le moins en partant escoute moy, mon filz,
Si quelques enuieux encontre toy bouffis
D'vne ialouse rage, vsent de mesdisance:
Affin de supporter cela patiemment,
Souuien toy d'estre fils, d'vn qui premieremẽt
T'engendrãt eut besoing de plus grand patiẽce.

SONNET.

QVi veit iamais vn ſuperbe courſier,
Qui des derniers entre dans la carriere,
Et des premiers arriue à la barriere,
Il veit Godard des derniers le premier.
Il veit Godard plus docte en ſon meſtier,
Que n'en eut onq'la Grece nourriciere
Des bons eſpritz, & de tous les arts mere:
Que l'Italie, ou ce ſiecle dernier.
Il veit comment d'vne braue aſſeurance,
D'vn pas hardy en peu d'heure il deuance,
Les anciens, que le temps aduançoit.
Il veit comment, meſmes durant ſa vie,
Il ſe couronne, & le temps il deçoit,
Eterniſant ſon nom malgré l'enuie.

L. BRILLET, ſieur de Limon,
Gentil-homme Pariſien.

IN FLORAM IOANNIS GODARDI
CL. LE BRVN VILLAFRANCANI
cauſidici.

EPIGRAMMA.

IPſitila exuſſit te quondam, docte Catulle,
Cum tibi præcipuè baſia mille daret.
Cynthia Properti, te candida, Galle, Lycoris
Te Nemeſis pariter, culte Tibulle, tua.
Non tamen eſt veſtros, vt quiſquam iactet amor
Floræ, & Godardi vincere poſſe mei.

SONNET.

IE penſe deſia voir la France diuiſee
En deux contraires parts l'vne tient le parti
De ce grand Vandomois qui premier a baſti
Dedãs les chãps François aux Muſes vn Lycée.
L'autre tient pour Godard, dont la Flore priſee
Et le vers mieux rimé, de ſentence aſſorti,
Des Gregeois, des Latins à l'honneur amorti,
De ceux qui dãs leurs chãts la rime ont enchaſ-
Les vns diſent, Ronſard, on ne le peut nier, (ſee.
Fut premier inuenteur, Godard eſt le dernier:
Mais bien autre eſt ſon air, ce dit l'autre plein
Ha! compoſez François d'vn viſage riant: (d'ire.
Au ſoleil qui ſe couche adieu vous deuez dire.
Mais ioyeux ſaluez ce Soleil d'Orient.

CL. PIMPERNELLE,
Champenois.

Lector.

ERgo, vt pollicitus, repetita ab origine prima
Francorum patrio carmine fata canis.

Poëta.

Plura etiam prẽſto, qui poſt tot ſecla reſurgat
Hectoreum, fato ſed meliore, decus.

Gratianus Emichœnus.

ODELETTE EN FAVEVR
DE LA FLORE DE IEAN
GODARD PARISIEN, PAR A. DV VERdier Seigneur de Vaupriuas.



Comme en la premiere Flore
La terre tapiſſe & colore
D'vne diuerſité de fleurs,
Qui rendent ſoüefues odeurs:
Comme au Iardin on voit la roſe
De ſon bouton vermeil eſcloſe,
La violette, le iaſmin,
L'œillet, l'aſpic, le roſmarin,
Pillez de la main l'arroneſſe
D'vne pucelle à blonde treſſe
Qui les lie à petits monceaux
Non moins aggreables que beaux.
Comme ſur hyble, ou ſur himette
On voit l'induſtrieuſe auette
Cueillir du Thim ſoüefleurant,
Le miel, & doux, & odorant:
Comme le beſtail d'Ariſtee
Importe à eſpaule chargee
L'honneur d'vn Iardin eſmaillé:
Tout de meſmes a trauaillé
Godard au printemps de ſon aage,
Quand par ſon excellent ouurage,
De Pinde, & d'Helicon iſſu,
Qu'Apollon meſme a tiſſu
Du plus beau de la poëſie,
La belle Flore il a choiſie,
D'vn ſi rare preſent des cieux,
Qu'impoſſible eſt d'obtenir mieux.
Sus donques, Ioueuue race,
Vierges du double mont Paruaſſe,
De Phœbus les trois fois trois ſœurs,
Guerdonner ſes doctes labeurs,
De la fueille, en qui fuſt muee
La fille de l'herbe Penee.

Tard ennuye de voir.

A HENRY QVATRIESME, TRES-CHRESTIEN ET TRESVICTORIEVX Roy de France & de Nauarre.

RAce du grand Hector, qui reuit par tes faits
Prince inuincible en guerre, & iuſte en tẽps de [paix,
Honeur des Rois Chreſtiẽs, Roy le plus grãd
qui porte
Couronne ſur ſa teſte, & ſceptre en ſa main forte:
Appuy de la vaillance, & l'appuy de la loy,
Mon Prince, mon Seigneur, mon Monarque & mon Roy,
Dont la gloire, & le nom à courſe vagabonde
Vont deſia rempliſſant les quatre coins du monde:
Ie viens ô grand HENRY, *parmi tant de guerriers,*
Parmi tant de pietons, & tant de cheualiers,
Parmi tant de ſoudards, parmi tant de gendarmes,
Parmi tant de canons, de cuiraſſes & d'armes,
Dont formille ton camp, ton camp victorieux,
Mettre deuant tes pieds & offrir à tes yeux
Ces vers & ces chanſons, que ma Muſe hardie

A ta grand' Magesté consacre, offre & dedie.
Cette Muse, ô mon Prince, ose bien prendre cœur
De te venir trouuer dedans ton camp vainqueur,
Pour t'offrir son seruice, & te chanter ses carmes
Au milieu des combats, & parmi les alarmes,
Où tu és le premier entre tant de soudards,
Qui marchent inuaincus dessous tes estandards:
Mais ce qui luy fait prendre ainsi la hardiesse
De venir en ton ost, c'est ta grande proüesse,
C'est ta grande vaillance, & tes exploits guerriers,
Qui mettent sur son front cent fois plus de lauriers,
Qu'autrefois n'en cueillit au pays de l'Aurore
Alexandre le Grand ny que Cesar encore
Cet inuaincu Romain n'en cueillit autresfois,
Sur les bords de ta Seine en domtant les François.
Alors qu'vn Empereur, qu'vn Prince, ou qu'vn Monarque
Qui porte sur son front ie ne sçay quelle marque
D'humaine Deité, prend les armes au poing
Pour deffendre son peuple en extresme besoing,
Et à l'heure qu'il s'arme en vne iuste guerre,
Pour garder son pays, son royaume & sa terre:
Et quand dans son armee on voit sa Magesté
N'auoir pas moindre soing de la saincte equité,
Qu'il a de la vaillance, il semble qu'il appelle
Dans son camp Apollon: & la troupe immortelle
Des neuf Muses qui sont filles de Iupiter,
Pour assister à tout, & pour voir exploiter
Ses faits dignes d'auoir eternelles louanges:
Affin de les chanter aux nations estranges,
Et pour faire voler sa gloire incontinent

Sur l'aiſle de leurs vers à l'Inde & au Ponant.
Car le plus chaud deſir, & la plus belle flame,
Qui bruſle vn cœur de Prince, & vne Royalle ame,
C'eſt de ſe rendre illuſtre & celebre à iamais
Par iuſtice & vaillance, & par vertueux faits,
Qui pour eterniſer leur honneur & leur gloire
Ont beſoing du ſecours des filles de Memoire,
De qui les vers ſacrés d'aage en aage viuans
Font connoiſtre les Preux aux ſiecles enſuiuans.
A cauſe de cela les ames genereuſes,
Qui de gloire & loüange ont eſté deſireuſes,
Deſſus toute autre choſe ont touſiours eu ſouci
Des poëtes, des vers, & des Muſes auſſi.
Quand iadis ces guerriers les plus grands de la Grece,
Les preux Laconiens pleins de force & d'adreſſe
Se rangeoient en bataille, vn autel eſleuant
Ils faiſoyent ſacrifice aux Muſes parauant
Que ioindre l'ennemi & prioient ces pucelles,
Que laiſſant pour vn peu les deux croupes iumelles
De leur mont qui verdit de laurier tout au haut,
Elles vinſſent ſe rendre au milieu de leur oſt,
Pour cõnoiſtre au cõbat leur vaillance & faits d'armes:
Affin de les chanter par aprez dans leurs carmes,
Qui courriers de leur gloire allaſſent publiant:
Leurs faits depuis l'Oeſt, iuſques à l'Orient.
Meſmes ces peuples là bruſlant de renommee
Des poëtes auoient ſouuent en leur armee,
Qui aprez la bataille & le combat donné,
Honnoroint ces vainqueurs d'vn cantique entonné,
D'vn hymne de victoire & d'vn chant d'allegreſſe,

Qui seruoit de loyer aux hommes de proüesse.
Tel fust iadis Cherile au camp Laconien,
Cherile, que Lysandre auecque tout moyen
Taschoit d'entretenir, affin que l'excellence
Des vers de ce Cherile honnorast sa vaillance.
Encore ce Guerrier ne se contentoit pas
Qu'vn poëte tout seul escriuit ses combats,
Car il eut Antiloque autour de sa personne,
Et Antimaque aussi natif de Colophone
Auecque Nicerate aux carmes bien appris
Qui du combat des vers eut l'honneur & le prix.
Antigone, vn de ceux pour lesquels Alexandre
Des royaumes conquit, aussi bien que Lysandre
Cherissoit la poësie, & dans son ost auoit
Antagore auec luy, qui ses faits escriuoit.
Aussi dequoy sert il d'estre vn foudre de guerre,
D'estre tousiours vainqueur, de tousiours mettre à terre
L'ennemi tresbuché, & de se voir tousiours
Indomptable guerrier au milieu des estours?
Si les vers, où le temps ne peut donner attainte,
N'empeschent que du tout la gloire en soit esteinte,
Auecque la memoire, à qui pour combat ans
Phœbus offre les vers pour subiuguer le temps
Le temps qui domptant tout sert pourtant de conqueste
Aux Muses & aux vers qui luy foulent la teste
De leurs pieds immortelz, & qui en vieillissant
Vont tousiours en honneur & en force croissant.
Les doctes vers d'Homere en donnent tesmoignage,
Qui en despit du temps accroissent d'aage en aage
En force & en honneur, & qui font croistre aussi

L'honneur

L'honneur de ces guerriers, dont ilz ont eu ſouci.
Mais ſur tout combatant iuſques à l'impoßible
Ilz font croiſtre l'honneur de leur Grec inuincible,
Du grand veinqueur d'Hector, d'Achille, à qui pleurant
Ainſi parla iadis Alexandre le Grand
Eſtant deſſus ſa tombe au Haure de Sigee:
O toy, qui autresfois deuant Troye aßiegee
Foudroyois les Troyens, Achille genereux,
Honneur du camp des Grecs, ô que tu és heureux,
Et toy auſſi tombeau, & vous cendres muettes
Les reliques d'Achille, ô qu'heureuſes vous eſtes
D'auoir heu pour heraut Homere, dont les vers
Vont ſi bien trompetant voz faits par l'vniuers:
Ainſi dit Alexandre, & triſte en ſon courage
Pour receuoir d'Homere en ſon nom quelque ouurage,
S'il euſt veſcu alors, eut donné volontiers
La moitié de ſon ſceptre, ou le quart ou le tiers.
Mais ce grand Conquereur de l'Empire de Perſe
En cela toutesfois eut la Fortune aduerſe,
Que plus il deſiroit vn poëte ſubtil
Pour chanter ſes beaux faits, & moins en trouuoit-il.
Car de ſon temps Nature en poëtes fut chiche,
Et les champs d'Helicon furent preſques en friche.
Mais pour le moins ce Prince, à qui le clair ſoleil
Cependant qu'il veſquit ne vit iamais pareil,
Ne pouuant ſatisfaire à cette ardente enuie
D'auoir auecque luy des poëtes en vie,
Soulageoit ſon tourment, ſon dueil & ſon ennuy,
Par les poëtes morts qu'il auoit auec luy.
Fuſt-ce en ville ou aux champs, fuſt-il ſain ou malade,

Fuſt

Fuſt-ce en guerre ou en paix, ſans ceſſe l'Iliade
Eſtoit entre ſes mains, & les autres eſcrits
D'Homere, dont ſur tous il ſe ſentoit eſpris:
Tant il l'eſtimoit grand & admirable & rare,
Auſſi bien qu'il faiſoit le poete Pindare:
A la maiſon duquel, & de ſes deſcendans,
Lors qu'il fit raſer Thebe a fers & feux ardans,
Il donna ſauue-garde en portant reuerance
A luy ſeul qui auoit celebré la vaillance
De ces preux champions, qui aux champs Eleans
Combatoyēt pour l'honneur de quatre ans en quatre ans
Scipion qui domta Hannibal de Cartage,
Feit autant qu'Alexandre ou meſme dauantage
D'honneur & de faueur aux poëtes Romains,
De qui les vers venoient iuſques dedans ſes mains:
Sur tous il aimoit tant la douce compagnie,
Et les deuis priuez du Rudien Ennie
Son chantre & ſon poëte, & le cheriſſoit tant,
Qu'il ne pouuoit iamais du tout eſtre content
S'il n'eſtoit auec luy: tant ce grand perſonnage
Tenoit cher ſon poëte aſſez bon pour ſon aage.
Auſſi ce bon Ennie, autant qu'il fuſt viuant,
Par tout ſon Scipion ſans ceſſe alloit ſuiuant:
Et meſme ayant payé le tribut à Nature,
Il ſuiuit Scipion dedans la ſepulture.
Car ce Prince voulut, acte grand, rare & beau!
Que ſon poëte Ennie euſt part en ſon tombeau.
Long temps aprez la mort de cet admirable homme,
Qui raſſeura l'eſtat de l'Empire de Rome,
Le grand Ceſar Auguſte Empereur ſouuerain,

Lequel

Lequel tenoit la bride, & gouuernoit le frein
De tant de nations, & qui long temps ſans guerre
Regit heureuſement preſque toute la terre,
Son Virgile aima tant, que Virgile parmi
Vn Agripe & Mœcene, eſtoit le tiers ami
De ce grand Prince-là, qui en ſa fantaſie
Auoit mis ſi auant la douce poëſie
De ſon chantre immortel, qu'il n'auoit rien ſinon
Au cœur que l'Aeneide œuure fait en ſon nom.
Meſme aux Cantabriens la guerre ayant dreſſee,
Cette Aeneide il eut touſiours en la penſee
Au milieu des combats, & affin qu'il la vit,
Par mainte & mainte fois ce grand Prince eſcriuit
A Virgile qu'il vint le voir en ſon armee,
Auec l'Aeneide œuure tant eſtimee.
Henry, le plus grand Roy qu'Europe ait auiourd'huy
Seul eſpoir des François, leur gloire & leur appuy,
Ne t'eſtonne donq point ſi ma Muſe a courage
De t'aller preſenter ſes vers & ſon ouurage
Au milieu de ton oſt: car vn Prince ſi grand,
Et ſi preux que tu és, ſur toute choſe prend
Contentement aux vers. Puis ie feroy offence
Moy poete François, ſi à mon Roy de France
Ie n'offrois mes chanſons, & ſi tel que ie ſuis,
Ie ne luy preſentoy tout cela que ie puis.
Mais outre ceſt ouurage, & outre les Trophees
Que ie chante en ton nom, inſpiré de ces Fees
Qui logent ſur Parnaſſe, & qui pour ornement
N'ont rien que des lauriers ſur leur chef ſeulement.
Ie t'offre ô grand Henry, encore l'eſperance,

Et

Et le deſir que i'ay de donner à la France,
Par ton ayde & moyen, cet ouurage François,
Qui dira tes ayeulx & toy tout à la fois.
Affin que ſi la Grece a eu ſon Iliade,
Rome ſon Aeneide, ainſi la Franciade
Soit donnee à la France, à qui dez à preſent
Par ſerment ſolemnel ie prometz ce preſent:
Aumoins ſi, ô mon Roy, te monſtrant fauorable
A mon intention tu l'as pour agreable.
Car lors ie chanteray ce vaillant fils d'Hector
Francus, dont les François, portent le nom encor:
Ie diray les labeurs, les trauaux & la peine
Qu'il euſt ſur mer & terre, à cauſe de la haine
De la fiere Iunon, qui d'vn deſpit mutin
S'oppoſa mainte fois à l'heur & au deſtin
De ce grand Francion, ton ayeul & anceſtre,
Du ſang de qui le ciel à ton ranc ta fait naiſtre.
Ie luy feray fonder, ſorti des flots Euxins,
Sa ville de Sycambre aux marches & confins
De Thrace & de Scythie, & puis quitter en haſte,
Pour la peſte & famine, & pour le Dieu Theutate,
Lequel l'aduertiſſoit de marcher plus auant,
Sa ville qui deſia braue alloit s'eſleuant.
Pour cela tout ſoudain ſe mettant en campagne,
Ie luy feray paſſer en armes l'Allemagne,
Et luy feray laiſſer aux champs Franconiens
Appellez de ſon nom, bon nombre de Troyens,
Dont aprez les enfans quittant la Franconie
Repaſſeront en France en bonne compagnie,
Et ſuiuant Marcomire, y remettront deſſus

Les Troyens & François, dont nos Roys ſont iſſus.
Mais deuant que ce Prince ait quitté l'Allemagne,
Et deuant qu'il arriue où l'eau de Seine bagne
Cette Iſle, où il poſa le royal fondement
De Paris qui du monde eſt le ſeul ornement:
Par le vouloir des Dieux en prophete peinture,
Et en ſonge il verra cette race future,
De tant de Rois François, qui ſortis de ſon ſang,
Tiendront ſon ſceptre en main tour à tour à leur ranc.
Il verra Pharamond, il verra Marcomire,
Il verra Clodion, & celuy qu'on admire
Encore en l'vniuers Charlemagne, & Clouis,
Et le preux Conquerant, auec ton grand Louys,
Qui guerroya l'Aegypte, & qui print Damiette,
Qui ſous ſon ſceptre vn temps fut captiue & ſubiette.
Mais quand il te verra à ton ranc, ô HENRY,
Ayant la larme à l'œil, amerement marri,
Et ſouſpirant bien haut en grande doleance
Il verra les perilz de ta premiere enfance.
Toutesfois preuoyant l'effet de ta vrtu,
Qui doit domter tous ceux qui t'auront combatu,
Lors aiſe en ſon courage & treſſaillant de ioye,
Il verra que c'eſt toy, qui dois les champs de Troye
Tirer hors de ſeruage & remettre en honneur
L'Aſie, à qui le ciel te promet pour ſeigneur:
Affin que iouyſſant d'vn ſi bel aduantage,
Tu ioignes ton moderne à ton vieil heritage.

FIN.

AD IOANNE M GODARDVM EPIGRAMMA.

GAllica Vindocinis enixa iacebat in antris,
Musa,graues gemitus cum ciet ore puer.
Ronsardum exciuit pueri vagitus,ad antrum
Fert iter:hîc matrem cernit,eáque fatum.
Vir pius indoluit,matrem solatus, alumnum
Fert tenero fœtum sub sua tecta sinu.
Ardet vir puerum,res mira,quod eius in ore
Signa dei dio sculpta decore legat.
Sternit ei cunas,vt nutrix gestat in vlnis,
Atque docet patrios reddere voce sonos
Fit pubes,sed adhuc paulum quo lumine cassus
Ronsardus cesit tempore,balbus erat.
Haud mora,tutor ei legare,Godarde,parentis
Sedulus officio fungere,vestis,alis.
Primus eum fari Gallos apud ore rotundo,
Primus eum castam Cyprida nosse doces.
Plurima debuerat Ronsardo Musa:sed ecce,
Debent Ronsardus,se tibi,Musa,puer.

LVDOVICVS VELLIARDVS

LA FLORE, OV LES PREMIERES AMOVRS DE IEAN GODARD PARISIEN.

SONNETS.

I.

CE n'eſt pour esbrancher les lauriers Immortels:
Ce n'eſt pour demeurer aprez la mort en vie
Que i'eſcri mes tourments: ce n'eſt point pour enuie,
Qu'a ma maiſtreſſe vn iour on dreſſe des autels:
Mais affin que voyant mes aſsidus martels,
Et voyant que mon ame eſt du tout aſſeruie,
Et qu'vne rigoureuſe a mourir me conuie:
Chaſcun plaignant mes maux, craigne en auoir de tels.
Car bien que ces vers ci de ma Muſe ie tire,
Pour ſoulager vn peu ma peine & mon martyre:
C'eſt principalement pour la poſterité.
Affin qu'a l'auenir a mon dam & ma perte
La poſterité ſoit plus ſage & plus experte:
Qui ne faict que pour luy ſent ſa brutalité.

II.

Ah! non faictes François, n'approchés point d'ici
Ou voltige bien haut vne ondoyante flamme:
Ou par tout vn Lipare & Vesuue s'enflamme
Soubz mon souspir ardent à flots roux espœsi.
Peuples, retirés vous, si vous auez souci
De ne voir vostre corps abandonné de lame,
Et faict proye du feu despouillé de la l'ame,
De l'honneur funeraire & de la tombe aussi.
Ah! non ne fuyés point, l'argent d'vne onde euiere
Coule ici de mes pleurs ainsi qu'vne riuiere,
D'elle vous esteindrez le feu de ces chaleurs.
Vous serez sans danger, ainsi Cupidon m'aide,
Ayant prez du brasier vn gros fleuue de pleurs.
„ *Le mal n'est point à craindre ou prest est le remede.*

III.

A peine Amour m'auoit monstré ses yeux
Le clair estuy de sa flesche doree,
Meritant mieux sur la voute azuree
Que Caliston, faire flamber les cieux.
Quand tout soudain mon cœur ambitieux,
L'eut de plain saut pour dame desiree,
Et quand & quand pour maistresse asseuree
Guindant trop haut son vol audacieux.
Mais maintenant il en fait penitence
Par sa rigueur & ma grande constance,
Qui font tousiours escorte à son tourment.
Il eust trop tost resolution prise:
„ *Il faut par tout proceder meurement,*
„ *Bien du conseil, requiert vne entrepriſe.*

IIII.

Bellerophon, sis sur l'eschine ailee
De son coursier, la Chymere estouffa:
Hardi, vaillant, braue il en triompha,
Pallas s'estant de sa gloire meslee.
Puis il fut roy: sa fortune extollee
Fier le rendit: superbe il piafa,
Et tant l'orgueil son courage eschauffa
Que d'aspirer à la plaine estoilee.
Il s'en perdit, & moy pour estre tel
Ne visant rien qu'vn abiect immortel,
I'en meur helas. Qui trop de choses brasse
Trop orgueilleux, soit faict sage par nous:
„ *Soubs trop gros faix se ployent les genoux:*
„ *Mal on estraind quand par trop on embrasse.*

V.

Vn ieune Icare englouti dans la mer,
Vn chaud Soleil sentit à son dommage:
Moy i'en sens deux à qui ie fais hommage,
Dans l'air d'amour voulant trop haut ramer.
„ *Fol est celuy qui veut trop haut aimer:*
„ *En haute mer plus cruel est l'orage:*
„ *On doit par tout moderer son courage:*
„ *Aux hauts desirs la porte il faut fermer.*
„ *D'aspirer haut, quand tresbien on y pense,*
„ *La seule mort on a pour recompense,*
„ *Tesmoing Icare, & tesmoing Phaëton.*
O moy perdu! Mais mon malheur ie prise.
„ *Vn grand courage, vne grande entreprise,*
„ *Vne mort braue est honneur ce dit-on.*

VI.

Comme vn beau iour ſa face eſt ſerenee,
Ses yeux aſtrés ſont deux feux ledeans,
Ses beaux diſcours ſont charmes Medeans,
Sa cheuelure eſt de fil d'or ornee.
De deux couraux ſa bouche eſt entournee,
Ou c'eſt qu'on voit s'arranger au dedans
Deux rancs perleüx, qui luy ſeruent de dents;
D'un beau rubis ſa teſte eſt boutonnee.
Ses doigts longuets ſont d'yuoire-poly:
Vn muſc ſouëf vient de ſon vent ioly:
Qui n'aimeroit vne ſi belle dame,
Sont front, yeux, voix, bouche poil, dents, tetton,
Doigts, & ſouſpirs fut-il vn Antichſthon?
„ Qui ne s'eſmeut quelque fois n'a point d'ame.

VII.

Quand ie la vi ſi mignarde & gentille,
Au front ſerain, au modeſte parler,
A l'œil courtois, au gratieux aller,
Au doux propos à la grace ſubtile.
Ie ne penſois, que mere d'vn Ityle
Le ſang luy pleut, & que ie deuſſe en l'air
Mille ſouſpirs en vain faire voler,
Et pour neant comme choſe inutile.
Ie la penſois belle ſans cruauté,
Ce qui me fit tant aimer ſa beauté:
Ores ie ſçay ſa cruelle nature.
Que ie ne ſois pour eſtre ſon amant
Repris d'aimer par trop legerement:
„ Pour moiſſonner on ſeme a l'auanture.

Que

VIII

Que i'ay fally d'auoir l'ame embraſee
D'vne beauté laquelle meritoit
Celuy lequel prez d'Amphriſe chantoit
Son bel Admete a la face enliſee
Dedans les nœuds de ſa treſſe friſee,
Quand ie la vi, Cupidon m'agueſtoit:
Et me tirant ce trait qu'il m'appreſtoit:
I'eus auſſi toſt la poictrine bleſſee.
Elle qui ſçait que ſa grande beauté
Merite plus que ie n'ay merité,
M'eſtime fol d'oſer tant entreprendre.
Flore, ie fus forcé de Cupidon:
Pardonne moy ceſſant de me reprendre:
» Faute forcee eſt digne de pardon.

IX.

Quand ſon venin le Scorpion eſlance,
On a recours eſperant d'eſtre ſain
A luy qui eſt de ſon mal medecin,
Donnant remede a ſa grand'violance.
Belle, deſlors que ie vi l'excellence
De ta beauté l'Amour me mit au ſin,
Cent mille traits pris dans tes yeux qu'ainſin
Ie quiers depuis a grande vigilance.
Au mal d'amour comme en cet animal
Vient la ſanté d'ou procede le mal:
Comme Telephe eſt ma playe amoureuſe:
Non, Il fut ſain: tu ne me veux guerir.
Cruelle, helas! tu me feras mourir:
» Playe ſans cure eſt touſiours dangereuſe.

X.

Ma Flore vn iour voulant aller chaſſer
En reſentant ſon homace Attalante,
Print l'eſpieu a la pointe brillante,
Par les foreſts ne ceſſant de broſſer.
Ie fus la proye helas! ſans y penſer
Comme Procris à ſon dam ſerueillante:
De ſes yeux pers l'œillade fretillante
Vint en mon cœur mille traicts enfoncer.
Ses blonds cheueux y furent la pantiere:
Mais le tiſon de ſa flamme œilletiere
Me bruſle tout. Flore, eſtein ma chaleur:
Aprez cela mon ſeruage ie priſe:
Eſtant bruſlé mon mal eſt ton malheur.
„ *C'eſt vn grand mal que de perdre ſa priſe.*

X I.

Belle de grace eſcoute ces propos,
Et le diſcours du malheur de ma vie,
Peut eſtre en fin tu ſeras aſſouuie
De ces tourments qui troublent mon repos.
Vn Mont-gibel me bruſle dans les os:
Le ſoing me ronge, enfant d'vne Harpye,
Le pauure cœur menu comme charpie.
Mille penſers ſont mon ame vn Chaos.
Les traicts d'Amour de mon ſin Erymanthe,
Mes pleurs vn Rhoſne à l'onde vehemente,
De qui tu peux ſeule brider le cours.
Fuſſes tu roc, ſi te feroy-ie tendre:
Mais tu ne m'ois chiche helas! de ſecours.
„ *Pire ſourd n'eſt qu'vn qui ne veut entendre.*

XII.

Ie ſuis, Amour, ton fidelle Zopyre
Et tout à toy, au moins ma paſſion
N'augmente point: aux enfers Ixion
Sent meſme mal, le mien touſiours empire
Pour eſtre donq fidelle à ton empire
Ma recompenſe eſt-ce vne affliction?
Donne ſecours & conſolation
A ton ſoldat qui va de mal en pire.
O moy chetif! que ie ſuis inſensé
D'auoir le bien d'vn ingrat auancé!
Il me deut eſtre vn demon tutelaire.
Il ſe faict tort tuant ſon ſeruiteur:
De le ſeruir ah! pourquoy fu-ie autheur!
» D'vn meſchant maiſtre on à mauuais ſalaire.

XIII.

Voyés au vif le pourtrait d'vn amant.
Ie pleure & ris, ie loüe & vitupere:
Vn meſme obiect m'eſt funebre & proſpere:
Ie pers courage, & ie vay m'animant.
Mon cœur, mes yeux s'en vont par tout ſemant
Et feux, & flots: mon ame eſt le repaire
D'eſpoir & peur: iamais ne ſe tempere
Mon froid, mon chaud, qui ſont enſemblement.
Ie ſens touſiours vn grand braſier d'Hercule,
D'ou vn glaçon iamais ne ſe recule:
Ie glace au feu, ie bruſle au cœur d'hyuer:
I'aime, ie hay: ie me loüe & me tance:
Ie quitte tout, puis ie veux eſprouuer:
» L'Amour n'eſt rien qu'vne mer d'inconſtance.

XIIII.

Or que Zephyr le courrier de Venus,
Frere au Printemps, & ton mari ſouſpire
Or que l'Amour triomphe en ſon empire,
Eſpoinçonnant les Satyres cornus.
Or que par tout volent les Amours nuds:
Et que ta main le Nort, le Sud, l'Epire
Iouche de fleurs, tout rit & ie m'empire:
„ *Le bien voiſin rend les maux mieux connus.*
Mon cher ſouci, mon cœur, mes yeux, ma fee
Eſtein vn peu ma chaleur eſchauffee,
Et me nuiſant plus qu'au mouton les loups,
Au prés fleuris ne ſois plus ſi propice,
De mille fleurs leur robe ne tapiſſe:
„ *Vn amoureux volontiers eſt ialoux.*

XV.

Tu diſois vray, ô diuin Pythagore,
De corps en corps les ames vont errant,
Quant vn ſommeil ſille noſtre œil mourant,
Sommeil de fer yuré de Mandragore.
Dedans le corps de ma belle Pandore,
Se mit l'eſprit lequel pierre me rend,
De la Gorgone au regard empierrant:
Bien que ſon chef ſans ſerpents ſe redore.
Son ſeul regard m'endurcit en rocher,
Sans oz, ſans nerfs, ſans veines, & ſans chair.
Helas! nenny, ie ne ſuis roche dure.
Car ie ſens bien par ſa grand'cruauté,
Cent mille maux que ſans ceſſe i'endure.
„ *Dangereuſe eſt vne fiere beauté.*

Deſirez

XVI.

Desirez vous, vous autres amoureux,
Sçauoir combien madame est excellente:
Ma chaude amour ny ma flamme bruslante
N'esgale en rien son front doux rigoureux.
Le ciel, ce croi-ie, a monceaux plantureux
Versa son beau de la voute brillante
Dedans son corps, qui de main violente
Captiue ici les hommes langoureux.
Si n'est ce rien, si n'est ce rien encore
De la beauté laquelle la decore,
Au prix vrayment de son honnestetè:
De sa douceur, sa grace, & mignotise,
De sa façon l'orsque ie la courtise:
La bonne grace outrepasse beauté.

XVII.

Le premier iour que ie vi ma cruelle,
Que ie receu de ioye & de plaisir!
Que de bon heur vint mon ame saisir
Pour la beauté qui ce monstroit en elle!
Mais aussi tost de mouelle en mouelle,
De nerf en nerf se gliſſa le desir
Dedans mon sin: & depuis a loisir
Tousiours il croist d'ardeur continuelle.
Et qui plus est, il à logé chés moy
L'espoir, la peur, les soucis, & l'esmoy.
Puis eux ont fait la peine mon hostesse.
Voila comment ce gracieux & beau,
Cause ma peine, elle aprez mon tombeau:
Il nest plaisir qui n'ameine triſtesse.

XVIII.

Voici le iour voici l'heure venue
Que tu promis me donner vn baiſer:
ça, ie le veux, me veux tu refuſer
Ce qui eſt mien par raiſon trop connue.
Dea qu'eſt ceci, he! quelle eſpeſſe nue
Sille tes yeux, & ſe vient oppoſer
A ta raiſon, l'empeſchant d'auiſer
Que ce qu'on dit doit eſtre de tenue?
Me le baillant tu feras ton deuoir,
ça ce baiſer, ça ie le veux auoir:
Ha ie l'auray, ma-dame l'obſtinee.
Fault-il ainſi tromper ſes bons amis:
Ha ie l'auray: car tu me l'as promis.
» Choſe promiſe eſt autant que donnee.

XIX.

Dea c'eſt par trop, c'eſt trop au oir duré
Si long courroux, ô Flore colerec:
Certes par trop eſt longue ſa duree:
Trop longuement ton courage eſt iree.
Mais, ie te prie, eſt ce pas enduré
Aſſez long temps cette colere iree
Depuis ſept iours, ſans que i'aye tiree
De toy parolle, ou mot tant deſiré?
Belle, merci, he! ton courrous m'accable:
Dea ſeras tu plus qu'Achille implacable
Qui retourna par priere aux combats?
Appaiſe toy: ou bien que tu ſois belle,
Ie te lairray cherchant d'autres eſbats:
» Contre vn rebelle il faut eſtre rebelle.

D'or'enauan

XX.

D'or'enauant le muguet boccager
En ton honneur ie nommeray Floree:
Tu en ſeras dés ores honnoree:
Dés maintenant ſon nom ie veux changer.
Comme le tien ſon teint on voit charger
D'albaſtre blanc, & ſa fleur peinturee
De neige & lis eſt blanche-coulouree,
Couleur qui paſſe ainſi qu'vn vent leger.
C'eſt vne fleur qui bien toſt eſt perie:
Auſſi bien toſt ta beauté tant cherie
Se paſſera. Qu'on cueille ce-pendant
„ *Fleurs & beautés s'on peut de leur naiſſance:*
„ *Fleurs & beautés courent toſt l'accident::*
„ *Fleurs & beautés perdent toſt leur eſſence*

XXI.

Au mois de May i'iray voir la floree,
Si tu ne veux douce fiere m'ouyr:
Si tu ne veux tant ſoit peu m'eſiouyr
D'vn ſeul regard ſans eſtre tant iree.
Dans ſa beauté ta beauté remiree
M'aſſouuira: ie pourray bien iouyr
De ce ſeul bien: & ne me peut fuyr
Ce vif pourtrait de ta face admiree.
Le regardant ie perdray tous ſoucis:
Son brun eſmail ſeruira de ſourcis:
Son teint d'argent de ta face neigeuſe:
Et ſon odeur du muſc qui tes couraux
Vont ventelant par tes creux ſouſpiraux.
„ *L'eſtime fait la choſe auantageuſe.*

De ma

XXII.

De ma maistresse escoutés les heraults:
Au chef de Flore vn or par tout ondoye:
Dedans ses yeux l'Esmeraude verdoye:
Sa belle bouche empourpre deux couraux.
Ses yeux plantés à fleur de teste & gros
Vn noir esmail comme vn arc contournoye:
Son sein d'albastre à petits flots se noye:
L'ambre & le musc sort par ses souspiraux.
Elle a le corps d'vn marbre de Parie,
Ou le Porphyre en ses bras se marie:
Pour dents elle à des perleux diamants:
Et qui plus est, elle est prudente & sage,
D'ou vient qu'elle est si chere à ses amants:
„ *Le bel esprit passe le beau visage.*

XXIII.

Voyes l'image & patron de beauté
Moulé de cieux sur la belle idee,
Flore, mon tout de nulle secondee
Rare miroir de toute rarité.
Son front poli Venus luy à prestè,
Minerue l'œil, luy ayant accordee
Sa Ioüe aussi de vermeillon fardee
D'art naturel, qui tout autre à dompté.
L'Aube son sin, ses pieds la Mariniere,
Pithon sa Voix, Dione sa criniere,
Son col la Grace, Aiglé son ris friand.
Mainte deesse en elle ainsi s'allie:
Pource humble aussi ie la vay suppliant:
„ *Il fault qu'au grand le petit s'humilie.*

XXIIII.

Ma Cyprine à la face maiesteuse,
Le corps menu, elle à l'œil azurain,
Le sourcy noir, elle à le front serain,
Graue le port, la ioüe vn peu honteuse.
Le menton court, la poictrine argenteuse,
Vif le regard, elle à le poil orin,
Ou citronnier: & pudique le rein,
Prompt le parler, la main diamenteuse.
Petite bouche, auec les pieds petits:
Elle a le nez, elle à les doigts traitis:
Pommeux tetton, & l'haleine odorante:
D'ou vien qu'absent ie sens grande douleur
Pour sa beauté hautement apparente:
Grand feu de loing fait sentir sa chaleur.

XXV.

De blond citron & de buys iaunissant
Flore à le poil, qu'e suente vn doux Zephyre,
Le sin de marbre, & les bras de porphyre,
Les deux sourcils d'ebene noircissant.
Elle a le teint de bouton rougissant
Meslé de lis tant qu'il en peut suffire:
Et le tetton qu'on voit en mont bouffire,
De laict, d'albastre & d'vn rubis plaisant,
D'ambre l'haleine, & la voix d'harmonie:
Ce qui s'ensuit de la dent bien vnie,
Dont est arme l'elephant entendu.
Que i'aime haut! ceſt d'ou vient que i'endure:
Ie doy caler mon voile trop tendu:
En haute mer la tormente est plus dure.

XXVI.

Eure meschant & sa glace Indienne!
Meschant le glas clairement espoissi:
Meschant son front en cercle racourci,
Que ne tient point la main Palladienne!
Pere d'orgueil, Miroir, qu'on ne tienne:
Ha! c'est par toy que ie fonds en souci:
Tu orgueillis ma Flore loing d'ici
Habite mieux la terre Scythienne.
Cesse mon cœur, cesse de t'admirer,
Crain ton amour te volant trop mirer
Et Narcizant toy mesme ne te tue:
Atout le moins tache à te secourir:
„ *Nature veut que chascun s'esuertue*
„ *A tousiours viure, & à ne point mourir.*

XXVII.

Astres iumeaux qui maistrisés ma vie,
Feux à rayons esgarément espars,
Yeux mes sorciers lesquels de toutes pars
Faictes verdir l'Esmeraude rauie:
Yeux grosselets de Iunon, que d'enuie
I'ay de vous voir sans camp & sans soudards,
Qui meurtriers me tirent mille dards,
Leur cruauté n'estant point assouuie.
Qui penseroit qu'vn œil verdement beau
Causast ainsi ma mort & mon tombeau,
Et que son gay tint ma poison couuerte!
Ha! ie me trompe, ainsi le gazon vert
Cache vn serpent d'essoubs son herbe verte:
„ *Souuent le mal d'vn beau masque est couuert.*

O beau

XXVIII.

O beaux cheueux blondement en or teints!
O creſpillons! ô treſſe decoree
Du fil iauni d'vne ſoye doree
Valant trop plus que les cheueux myrtins!
Ne vantes plus poil & cheueux chaſtains
L'or à ma Flore en la teſte paree:
L'or à du ciel la vouture honorée:
Phœbus & l'Aube ont dorés leurs beaux teints.
Qu'ait ſe crins bruns la brune Proſerpine
Du noir Iuppin la plus chere rapine:
Que i'aime moy l'or de ces blonds cheueux:
Leur or me plait, c'eſt toute mon enuie.
Ah! Myde ſot d'or perdre ie me veux:
» *Trop couſte vn bien lequel couſte la vie.*

XXIX.

Grand Iupiter ſi ta iuſte colere
A quelque fois horriblement tonné
Deſſur celuy qui mal auoit mené
L'ardant Pyrois & la coche ſolaire.
Briſe ce nain à qui Venus eſt mere,
Qui bruſle l'air, & le ciel eſtonné
De te voir meſme en ſa priſon geſné,
En t'abreuuant d'une poiſon amere.
S'il t'en ſouuient il t'allait enchantant
Et te changeoit vray Prothee inconſtant
En or, en bœuf, en l'albaſtre d'vn cigne.
Ie me deſdis, tu ne ſçaurois dompter
C'il qui ſur toy victoire eut tant inſigne:
» *Le ſeul Amour on ne peut ſurmonter.*

Memnon

XXX.

Memnon occis finit ſa deſtinee:
Ainſi l'Amour me reduit a la mort:
Ou d'Achilles Memnon fut rué mort
Chaſque an ce iour l'eau coule en ſang tournee.
Ou Cupidon me ferut, on voit nee
Mainte fleur rouge empourpree bien fort
Las! de mon ſang, ayant receu l'effort
Du dieu d'Amour & ſa fleſche empennee.
Au temple au dieu qui Serapis a nom,
Le ſimulachre & l'image à Memnon
Chaſque matim Phœbus a parler force:
Et deux ſoleils en ſe montrant ainſi
Font mon idole aller parler auſſi:
„ *Deux ont touſiours bien plus qu'vn ſeul de force.*

XXXI.

Grand ſacerdote & preſtre venerable
Du dieu beſſon, qui nous as enfantés
De ton cerueau tant d'Appollons vantés,
Sois moy, Daurat, en mon mal ſecourable.
Serf de l'Amour ie languis miſerable
Celle qui m'à les eſprits enchantés
Me fait ſouffrir cent mille cruautés,
Sans voir la fin qui m'eſt ſi deſirable.
Grand Timothee auec l'air d'un aër
Toy ſeul tu peux gueriſon me donner
Ma fiere Flore, eſchangeant en honteuſe
Chante, Daurat, oreille l'enuiron:
C'eſt aſſez dit, Daurat l'ame à piteuſe:
„ *Le bon cheual n'à beſoin d'eſperon.*

Phœbu

XXXII.

Phœbus voyant Mars auecques Venus
Les decela pour fournir de risee
A tous les Dieux: mais Venus mesprisee
Rendit sa rage & ses courroux connus:
Elle enflamma des animaux cornus
Sa race, helas! par trop infortunee:
A l'estranger l'vne s'est addonnee,
L'autre au beau filz, dont cent maux sont venus.
Ne faire tort aux deesses coleres
Ceci enseigne, Aiax, & ses galeres:
Flore, l'esprit ton mal me presagit:
Tu ris d'Amour, de ses feux, de Cyprine:
N'irrite point vne fille marine:
Au dam d'vn aultre heureux qui s'assagit.

XXXIII.

Le dieu des eaux qui Troye à maçonnee,
N'ayant receu du faux Laomedon
Bien que promis son salaire & guerdon,
L'Asie apres rendit bien estonnee.
Diane aussi punit la pauure Enee,
Que de ces fruits ne luy auoit fait don:
Honnissant Mars mourut le bel Adon,
Luy a qui seul Venus s'estoit donnee.
De droit les dieux les auoient tous punis
Ayant estés par leurs meffaits honnis:
Mais las! Amours ne te faisant iniure,
Tu me meurtris. Ne t'ayant irrité
Tu me meurtris au double ie t'en iure:
Double est le mal qu'on n'à point merité.

XXXIIII.

Ah! ah! que n'ai-ie vne bouche profete
Comme Apollon, ou la vieille Themis,
Glauque & Cassandre, a qui il fut permis
De voir la chose, auant qu'elle fut faite.
Ou que Prothee, à qui est pour retraite
Le vague azur des flots mal affermis,
Calcas, Helen, aumoins m'estants amis
Me dissent-ils ce que l'Amour m'appreste.
Si c'estoit bien ie fondrois en plaisir:
Sinon i'auroys d'y pouruoir le loysir:
Non, ie serois comme Troye obstinee,
I'irois courant moy-mesme à mon trespas,
Et disant vray ie ne les croirois pas:
„ On ne s'çauroit rompre la destinee.

XXXV.

Forcé du Ciel, Flore, ie vay seruant
Ta cruauté au despens de ma vie:
Et bien pourtant que ie n'en aye enuie
De plus en plus mon amour est feruent.
Ie cognois bien que mon seruice est vent,
Et que ie meurs: mais mon ame asseruie
Au fier destin a mourir me conuie,
M'induisant plus a t'amer que deuant.
Bien que Paris fut reconnu nuisible
Ce non-obstant il ne fut pas possible
De retarder le destin d'vn seul pas:
Du vieil destin Saturne à sceu l'orage:
Ainsi par toy ie sentiray sa rage:
„ Plus qu'vn plus grand vn moindre ne peut pas.

XXXVI.

Ie fournissois au destin de Francus
Le desancrant du riuage de Gete,
Luy comme Hercule a vaillance discrete
Rendant Iunon & ses despits vaincus.
L'air de mes vers reluisoit aux escus:
Mille combats foudroyoient soubs le reste
De l'escadron qui en Candie arreste:
Ia les Troyens en France estoint receus.
Quand Cupidon en fondant en risee
Courba son arc, print son fin a visee,
Et me frappa droit au cœur vn grand coup:
En me disant, pour bien chanter les armes
Il faut Godard, frequenter les alarmes:
» Lexperience en chascun faict beaucoup.

XXXVII

Ie voudrois estre ainsi comme vn Penthee
Nouueau toureau pour me voir deschiré
De la dent croche, & de l'ongle aceree
D'vne panthere a la peau tachetee.
Ie voudrois voir Diane vne nuictee
Baigner a nud, pour estre deuoré
Comme Acteon: le trespas asseuré
Auroit bien tost ma douleur limitee.
Non, non, pourtant ie ne voudrois meugler:
Mais tout ainsi qu'vn Lycurgue aueugler,
Bien qu'impieux Bacchus ie n'iniurie:
Ce m'est assez perdre seulement l'œil,
Qui mon cœur bruste au raiz d'vn beau Soleil:
» Il n'est plus d'eau quand la source est tarie.

XXXVII.

Belle fonteine, honneur de Gentilly
Le gentil lieu, qui cours en la prairie
A pas gliſſants ſur l'herbette fleurie,
Secouré moy de chaleur aſſailli.
Si tu me rends mon pauure cœur failli.
Si tu m'eſteins ceſte chaude furie
Du feu d'amour, ie chanteray nourrie
Ta claire ſource à petit flot i'ailli.
Ie chanteray H'ercueil où le martyre
De ton amour tourment oit vn Satyre,
Et comme Seine en onde te changea:
Ie parle aux ſourds, ainſi ma Flore m'aime,
Vn aulre fut qui lors la ſoulagea,
„ *Peu celuy peut qui ne peut pour ſoy-meſme.*

XXXIX.

Que vous faillés, ô pauures amoureux,
Iniuriant l'enfançon de Cythere.
Quand eſt de moy ie ne m'en ſçaurois taire,
Vous auez tort, vous eſte' aſſez heureux.
Ce n'eſt ce dieu du Gete froidureux.
Qui ce monſtrant à tout mal volontaire
Ruine tout, & rend tout ſolitaire:
Mais Cupidon n'eſt rien que doucereux.
Vous me direz, ce dieu la nous enflamme
D'vn grand braſier, d'vne amoureuſe flamme
Nous allumant dans le cœur vn brandon:
Mais pour l'eſtaindre at-il pas, ie demande,
Fait de vos yeux couler l'eau, Cupidon?
„ *Le mal eſt nul quand faicte en eſt l'amande.*

XL.

Ce i eune preux, dont le pin recourbé
A longs sillons laboura la marce,
Vn Mopse auoit par sa guide asseuree
Lequel luy fut par la mort desrobé:
Ains que sur moy ton courroux fut tombé,
Le seul Espoir, maistresse coleree,
Guidoit ma nef sur la pleine amouree
Au feu iumeau de ton œil enflambé.
Or comme Mopse à payé la Nature,
Mon Espoir meurt. Mais de bonne aduanture
Vn verd Triton son Iason secourut:
Et mon Espoir m'a l'aissé l'asseurance
De toute perte alors qu'il disparut:
„ C'est perdre tout que perdre l'esperance.

XLI.

Ah! que n'estoi ie aueugle ainsi qu'Homere
Lors qu'à mes yeux Flore se presenta,
Bien autrement que celle qu'emboëta
Le grand Iuppin de tous nos maux la mere.
Que nuisible est cette torche oculaire!
A plusieurs la vie elle cousta,
Au pauure Argus, & celuy qui porta
Iusqu'au Gelons d'Auguste la colere.
O traistres yeux las! ie n'y pensois pas,
Quand coniurés me poussant au trespas,
Vous me monstriez par traistresse finesse
L'œil qui par vous me ietta sa poison
Dedans le cœur, & charma ma ieunesse.
„ Le faux appas fait prendre à l'hameçon.

XLII.

Les preux Gregeois d'Aulide departis,
Aprez auoir dedans les champs d'Asie
Pres d'Ilion place a leur camp saisie
Soubz lauantchien furent dix ans rostis.
Depuis qu'Amour selon ses appetis
Ma maistrisé raison & fantasie,
I'ay tousiours ars, sans qu'en rien s'en soucie,
Sourde a ma voix ma Flore aux pieds petits.
En fin les Grecs furent maistres de Troye,
Sauourans mieux le doux fruit de leur proye
Par longs trauaux en l'ayant obtenu:
Vn iour aussi si l'heur me fauorise,
Ie iouiray plus heureux de ma prise:
Aprez le mal le bien est mieux connu.

XLIII.

Ma demie ame, ains mon ame toutale.
Mon Pimpernelle entier & saint ami,
Mon Pirithois qui n'és point endormi
A soulager mes tourments de Tantale.
Las! puis qu'il faut que d'ici ie deffale
Occis d'Amour, & que i'aille parmi
Les ombres vains, ains qu'a peine a demi
On ait filé ma quenoüille fatale.
Par nostre amour: qui fut sainctement beau
Fais engrauer ces vers sur mon tombeau.

Godard hardi, Parisien de naissance,
Prenant subiect trop braue pour ses vers
Fut foudroye du Feu de deux yeux verts:
Le trop cuider souuent porte nuisance.

XLIIII.

Puis que tu veux, ô ma belle obſtinee
Me voir mourir pour auoir trop aimé
Ton cruel œil, qui m'auoit enflammé
Le cœur, le corps & l'ame infortunee:
Parques tranchés bien toſt ma deſtinee,
Et me rendez bien toſt deſanimé
Que mon corps ſoit dans la tombe enfermé,
Où en fin va toute choſe ici nee.
Permets aumoins, belle fiere aux yeux vers,
Que ſur ma tombe on engraue ces vers:
Ce monument plus riche eſt qu'on ne penſe.
Voila paſſant, pour bien aimer Godard,
Eſtant hay receut le mortel dard:
Souuent le bien du mal on recompenſe.

XLV.

Force de bras mon Achate fidelle,
Mon cher Damon, l'amour cruellement
De iour en iour s'en va me conſumant
Comme le feu la bruſlante chandelle.
Proche eſt ma fin: par la ſaincte cordelle
Qui noz deux cœurs ſerra ſi ſerrement,
Fais buriner deſſus mon monument
Ces vers eſcrits de l'ancre faicte a Dele.
Cy Giſt Godard, l'Amoureux Pariſien,
Le compagnon du Chantre Thracien
En pareil art en pareille aduanture:
La femme à mis vn chacun deux à mort:
L'vn pour hayr, pour aimer l'autre eſt mort:
Par cent façons on faict ioug à nature.

XLVII.

Fiz de Phœbus, resource de sçauoir,
Germe fecond de l'Eucyclopaidie,
Grand de Biaf, dond la muse hardie
Dessus les cieux sa route nous fait voir.
Pource que Flore encontre tout deuoir
Me cause helas! mortelle maladie,
Aprez ma mort ma chaleur refroidie
Sur mon cercueil ces six vers fais pleuuoir.

Cy gist de Flore vn amoureux fidelle,
Fidelle autant qu'il fut mal traicté d'elle:
Il se perdit pour estre trop constant:
Ne voulant estre vn Polype ou Prothee,
Il à la mort pour l'amour emportee:
„ Fol qui d'amour contentement attend.

XLVIII.

Vous-vous plaignés, amants, que voz maistresses
Portent au cœur vn rocher aimantin:
Et ce pendant que le cresspe chaistain
De leurs cheueux vous captiue en ses tresses.
Mal-auisés qui causés vos destresses,
Qui du malheur vous faictes le butin,
Ayés espoir, le bien, il est certain,
Qui suit le mal fond tout en allegresses.
Que de plaisir Tantale auroit beuuant:
Qu'Orphee en eut sa femme retrouuant
Dedans l'enfer lieu triste & tout sauuage:
Et nous aussi que nous serons heureux
Aprez noz maux par le bien amoureux:
Aux alterés plus doux est le breuuage:

XLIX.

Vn iour Amour forcené de courage
Contre Minerue osa bien attenter:
Elle sceut bien vrayment luy resister
Brisant ses traits desquelz il faisoit rage.
Luy, plein d'effroy encores de l'orage,
Vint dans les yeux de Flore se ietter,
Où il trouua lieu propre a s'appointer
Feux plus ardens, traits de plus grand outrage.
Tout aussi tost qu'en ses yeux il entra,
Son arc, son taint, sa flamme il raccoustra:
Et me voyant par espreuue il me tire:
Ainsi Minerue & luy furent fort bien,
Et moy chetif helas! ie s'çay combien,
„ Pour les seigneurs le peuple est en martyre.

L.

Venus vn iour voyant ma Flore auoir
Pour la tenir quarte Grace asseuree:
Mais en despit de cette Cytheree
Diane aussi sienne la vouloit voir.
Tout aussi tost que ie le peu sçauoir
Ie cours a elle en façon esploree,
Les bras croisez, ma chere enamouree,
Luy di-ie alors, ne manque a ton deuoir,
Ne m'abandone, & ma langue fut mue:
Flore m'ouyt de ma douleur esmeuë:
Cypris alors pour de moy se venger
La fit plus belle, & l'autre plus constante,
Fuyant Amour diu volage & leger:
„ Fol est celuy qui sur les grands attente.

L I.

Sur tout aux Dieux desplait la cruauté,
Tesmoing celuy qui pere detestable
Mit pour repas aux grands dieux dessus table
Son propre enfant, qu'il auoit apresté.
Et tesmoing cil, que Iupin irrité
Trop iustement & d'vne ire equitable
Changea en loup, bruslant iusques a l'estable
De son palais plein de desloyauté.
Maistresse, helas! ie lamente & souspire
Non pour mon mal, nonobstant qu'il empire,
Mais pour le tien qui le doit suyure aprez:
Tu me meurtris, fille d'vn flot Agee,
D'vne ourse, ou roc: ma mort sera vengee,
„ *La peine suit le peché de bien prez.*

L I I.

S'il te souuient de ta ieuneſſe tendre,
S'il te souuient du ieune âge passé,
Si ie te suis vn Pylade où Thesé,
Daigne, Brillet, ces miens propos entendre.
Le feu d'Amour me reduit tout en cendre:
Ses traits aigus mont le cœur transpercé:
Et peu s'en faut que mon esprit chassé
De chez mon corps n'aille l'a bas descendre.
Aide moy donq, non, non, ne maide pas:
La fin des maux se borne du trespas:
„ *Au malheureux duit la funebre lame:*
Helas! si fay, pour reculer ta mort:
Si ie mourois aussi tu serois mort.
„ *Car c'est tout vn perdre l'amy & l'ame.*

LIII.

Comme vn pescheur, oiseleur & chasseur,
Ez eaux, aux champs, en place forestiere,
Esche, englu tend, hame gluaux, & pantiere,
Au peuple nuit, au peint, au cerf froisseur.
Ainsi l'Amour d'vne blonde espoisseur
D'attraits friands de langue caquetiere,
Prend, pesche, tient, mon ame toute entiere
Ma liberté & mon cœur rauisseur.
Belle, ton poil, ton bel œil, & ta bouche,
Me prend & m'esche & le chemin me bouche,
Par ses gluaux ses appas son filé,
Qui ont fourny la chasse, pesche, piege,
Où Cupidon m'enrette, pesche, empiege,
Chasseur, pescheur & oiseleur ailé.

LIIII.

Ce qu'est au monde vne mere Nature,
Ce qu'est vne ame au mouuement d'vn corps,
Ce qu'est le ton aux musiciens accords
Et la couleur à chascune teinture,
Au flanc virgeal ce qu'est vne ceinture,
Cela qu'est l'air aux trompettes & cors,
Et la prudance aux hommes bien accorts,
Ce qu'est fortune en tout cas d'auenture:
Ce qu'est le séue aux arbrisseaux des champs,
Ce qu'est le charme aux sorciers trop meschants,
Ce qu'est vengeance a la persone ircе,
Au iour luisant & ce qu'est le soleil,
Au doux amour est cela le seul œil:
,, Lœil est d'amour l'ame tres-assuree.

LV.

Ne craignés plus, ne craignés plus amants
Reſiouyſſés-vous, fondes tout en lieſſe
Ne craignés plus ce filz de la deeſſe
Que par neuf mois tinrent les flots dormants
Vous n'aurés plus tant de triſtes tourments.
Pour me remplir d'outrage & de triſteſſe
Il ma tiré chaſcune fleſche hoſteſſe
De ſon carquois, vuid' en peu de moments.
Dedans mon cœur ſa flamme il a iettee
Puis s'y lançant en fleſche craquelee
Ses ailerons bruſla ſans y penſer
Il n'à plus d'aile, il faut qu'il y demeure
Mais i'en mourray, courage que ie meure
Pour vn public, c'eſt heur de trect paſſer.

LVI

O Somme doux, Somme ami de Nature
Heur des mortelz qui les maux addoucis
Somme benin qui charmes les ſoucis
O commun bien de chaſque creature.
Si tu me veux de pareille aduanture.
Que cette nuict deſſus mon lict aſsis.
Me faire voir le front & les ſourcis
De ma maiſtreſſe en ſongeuſe peinture.
Si tu la fais me baiſer de rechef
De froids pauots i'entourera y ton chef
Reconnoiſſant cetuy tien benefice.
Bien qu'il ſoit vain & du bon vin du Loir
Ie te feray gracieux ſacrifice
Nul bien receu n'eſt point a nonchaloir.

Mamie

LVII.

M'amie vn iour par vne matinee
Cueillant des fleurs vn bouquet ageança
Sans y penſer Amour elle enlaça
Tapi au fond d'vne fleur rouge nee
Rien n'y ſeruit ſon eſchine empennee
Dont il s'aidoit, ma belle l'y laiſſa:
Puis ce bouquet dedans ſon ſin poſa
Sin qui ſentoit la roſe boutonnee.
Amour voyant ſon double montelet
Ou les œillets flottoient deſſus le lait
En eut ſon ame entierement rauie:
Et tout depuis n'en veut point deſloger
Bien que madame en ait aſſés d'enuie
" *Quand on eſt bien on doit craindre a changer.*

LVIII.

Muette Nuict qui de robe embrunie
Veſtis le Cieux au mantel eſtoilé
Ton noir chariot ſoit bien viſte attelé
Ia le Soleil ſa carriere à fournie
Aduance toy pour ma ioye infinie
Flore allant voir ie veux eſtre voilé
De ton manteau pour mieux eſtre celé
Or que ie vay luy faire compagnie.
Qui veut aimer doit aimer loyaument,
Et ſon amours tenir ſecrettement
" *Ce qui eſt dit bien ſouuent on regrette.*
Comme iadis les ſacrés Eleuſins
Le bon amant tient la choſe ſecrette
" *Vn bon larron cele ſes larrecins.*

Parents

LIX.

Parents cruels, qui tenés enfermee,
Et vous monstrant de ialouſie eſpris,
Flore mon tout, mon ame & mes eſprits,
Quelle fureur à voſtre ire allumee?
Le flot contraint rompt ſa priſon plommee
N'ayant ſon cours. C'eſt eſtre mal appris
De nous oſter noſtre arbitre, le pris
De la raiſon, ſans q ii elle eſt fumee.
Gardés vous bien qu'ainſi en l'enfermant
Quelque Iupin ne la voiſe ſemant
Dans le giron de pluye en or fondue:
Gardés vous bien que vous ne la perdiez,
Et la gardant que point ne la gardiez:
„ *On veut toſiours la choſe defendue.*

LX.

Flore tandis que ta ieune ſaiſon
Eſt en ſa fleur, tandis qu'on te courtiſe,
Qu'auecques toy tu as la mignotiſe
Et la beauté, qui fuit l'âge griſon:
Tu dois iouyr par droit & par raiſon
De ton bon heur, ſans aucune feintiſe:
N'allegue point ne ſçay quelle ſottiſe,
Vn faux honneur des hommes la poiſon.
Quand tu auras la face labouree
De creux ſillons, tu ſeras abhoree:
„ *Le temps perdu ne ſe peut racheter:*
„ *En vain en vain on pleure aprés ſa perte:*
„ *La vielleſſe eſt plus ſage & plus experte:*
„ *Mais la ieuneſſe eſt propre à exploiter.*

Voici

LXI.

Voici le iour, le iour de ta naiſſance:
De beaux bouquets s'entoure tes cheueux:
Bruſle l'encens: fais aux dieux mille veux:
Ce ſont les dieux qui nous donnent l'eſſance:
Qu'a tout iamais on ait la connoiſſance
De ce beau iour, que Flore ſi tu veux
Par mon moyen ſçauroint bien nos nepueux:
„ *Deſſus le temps les Muſes ont puiſſance.*
Sus, viſte, fay ſacrifice diuin.
A ton Genie, offre luy laict & vin,
Et le requier, tu t'en iras ouye:
Puis donne moy cent baiſers amoureux:
Et craignans pis, mourons d'heure eſiouye.
„ *Heureux qui meurt alors qu'il eſt heureux.*

LXII.

Maiſtreſſe ainſi doit eſtre gouuernee.
Mille ſouſpirs iette en lair & au vent:
Fay du Roland: pourchaſſe-la ſouuent:
Obey luy la nuit & la iournee:
N'en rougy point, la race Ratonee,
Hercule auſſi s'en alloit bien ſeruant:
Sois liberal, Iupin de l'or pleuuant
Fauſſa la tour de garde enuironnee.
Sois patient, reçoy tous les refus:
Fein l'eſperdu ſans eſtre point confus:
„ *Tout ſe ſurmonte a la fin par conſtance.*
En iouyſſant ne luy cauſe regret:
Traite la bien & iamais ne la tance
„ *Mais deſſus tout qu'vn amant ſoit ſegret*

LXIII.

Aduint vn iour, quand la terre frappee
Des traits ardents qu'à le chien eſlancez
Du haut des cieux, à les flancs tout caſſez
Depuis Scythie à la mer Canopee.
Il aduint, di-ie, eſperance trompee,
M'eſtant plongé dans les flots abbaiſſez
Par la chaleur, pour temperer l'excez
Du chaud du iour, deſſous l'onde creſpee.
Que ie vi Flore, alors ſubitement
Deſſous les eaux vn feu vint s'allumant
Tout au profond de mon cœur & mes veines:
Plus ſoubs les eaux tout mon corps s'abbaiſſoit.
De plus en plus ce feu d'Amour croiſſoit:
„ *Contre l'Amour toutes choſes ſont vaines*

LXIIII.

Feux Deliens, ainſi qu'il vous plaira
Faictes flamber vos lampes allumees:
Guidés les iours & les nuicts aſſommees
Du coy ſommeil, comme il vous ſemblera.
Deux feux aſtrés ma maiſtreſſe Flore a,
Par qui les nuicts me ſont ores ſemees,
Ores les iours, planettes eſtimees
Du Dieu d'Amour, lequel me les monſtra.
Quand ie les voy ma iournee eſt venue:
Sinon ma nuict ſe voile d'vne nue:
Voila mes iours voila mes ſombres nuicts.
Mais bien ſouuent ma nuict longuement dure:
„ *Si n'eſt ce rien: volontiers on endure*
„ *Eſperant voir la fin de ſes ennuis.*

LXV.

Ie voudrois bien, ô ma douce ennemie,
Qu'il ne fallut que viſte deuancer
Des cheuaux prompts autant que le penſer
Pour te tenir comme vne Hippodamie
Ie n'aurois pas alors l'ame endormie:
A mon plaiſir ie te pourrois baiſer:
Ie te pourrois a mon amour dreſſer
En te rendant vne autre Lâodamie.
Bien qu'vn Myrtel n'alla point deceuant,
Ie dompterois tes cheuaux filz de vent:
L'amour cruel, a qui ie fais hommage,
Loge en mon ſin, ie le ferois voler,
Tenant a luy ie volerois en l'air.
„ Lhomme prudent s'aide de ſon dommage.

LXVI.

Que n'ai-ie ici & la lyre & les ſons
De celluy-là qui à Thebe baſtie,
Et de celuy qui pres de la Scythie
Tiroit les rocs a l'air de ſes chançons!
Que n'ai-ie vn luth qui charma les poiſſons
Comme Arion, que n'ai-ie vne partie
De mes ſouhaicts! ma muſique partie
En doux accords ſeruiroit d'hameçons:
I'enleuerois ma cruelle peſchee,
Qui iuſqu'au vif à mon ame touchee:
Et mes amours ie menerois a chef:
Mais ie craindrois qu'a l'heure par malice
Elle boucha l'oreille comme Vlyſſe:
„ Touſiours vn bien attraine ſon meſchef.

LXVII.

Fleuues pliés, à l'eſchine gliſſante,
Au pieds d'argent, au riuage corbés:
Monts aux haut chef: valons abas tombés
Antres beants: aulne au riues croiſſante:
Coutaux pamprés: fonteine iailliſſante:
Prés rouſſoyants: eſtangs, las & bourbés:
Humbles taillis, eſpics d'or embarbés:
Rochers pendants: campaigne applaniſſante.
Vous qui ſçaués mes amoureux ſegrets,
Si Flore vient contés luy mes regrets:
Non fleuues, bois, monts à face hautaine,
Autres coutaux, aulnes, lacs, prés & vaux,
Eſpics, rochers, campagnes & fontaine:
„ En champ mauuais on perd grains & trauaux.

LXVIII.

Tertres boſſus, nues en l'air pendues:
Antres voutés: & boccages feuillus:
Creuſés vallons: & buiſſons cheuelus:
Prés odorants: campagnes eſtendues:
Fleuues enflés: fonteines reſpandues:
Deſerts affreux: aubi-foins barbelus:
Serpents gelés: & vous troupeaux velus:
Bleds de Cerés: vignes à Bacche deuës:
Si bien ſouuent ie vous di mes douleurs,
Bruyés par tout mes amoureux malheurs,
Chaſcun courra pour m'en faire allegeance:
Non prés, bois, monts, campagne antres, buiſſons,
Eaux, air deſerts, vins, bleds, ſerpents, toiſons,
„ Plus a ton mal on à moins d'allegeance.

LXIX.

Lacs endormis: en l'air flotantes nues:
Fleuue, gliſſants: prés de fleurs eſmaillés:
Paiſſants troupeaux: & poiſſons eſcaillés:
Rocs heriſſés: & montaignes chenues:
Vaux, a l'abry: campagnes toutes nues:
Bois orgueilleux: humbles taillis taillés:
Froument poulard aux eſpis barbelés:
Pampres riants: cauernes inconnues:
Flore bruyt par tout cet vniuers,
Ainſi touſiours apprenés bien mes vers:
Non grotte, lacs, fleuues, taillis, & nue,
Prés verts, troupeau, monts, vaux, rocs, & poiſſons,
Campaignes, bois, pampres, iaunes moiſſons:
Il perd ſon temps qui dit choſe connue.

LXX.

Ores qu'aux champs le berger & bergere
Vont ce iour ci ſoigneuſement chercher
Maint ſimple exquis, & ce qu'il ont plus cher,
Les grains non veus de la creſpe fougere.
I'y vais auſſi d'allegreſſe legere
Affin qu'en fin i'enſorcelle l'archer,
Qui iuſqu'au cœur me trauerſe la chair,
Oz, veine, & nerf de ſa fleſche oragere.
Où vai-ie helas! tous les enchantements
Ne peuuent rien ſur le mal des amants,
Teſmoings ſoient ceux qui en ont la ſcience:
Circe & Medee aimerent tant iadis:
Ie ſuis perdu! mais courage tandis:
Nul eſt le mal qu'on prend en patience.

LXXI.

Les graues vers ie quitte a voſtre Line,
Ie ſuy l'amour, deſſus mes nerfs bandez
De droits ſes chants doyuent eſtre accordez,
A Dieu Phœbus, & ſource criſtaline.
Muſes a dieu, a dieu eau caballine,
Pour tout iamais ſi vous ne m'aydés
En mes amours: ſi vous ne me rendez
Flore adoucie, a dieu double colline.
Ie vous delaiſſe: ou charmes viſtement
Celle pour qui voz vers ie vais aimant:
Sinon ie quitte & rime, & vers, & mettre:
Non Phœbus, non, tu fus ainſi que moy
Pour ta Caſſandre, & ta Daphne en eſmoy:
„ *Vn bon vallet endure auec ſon maiſtre.*

LXXII.

Tant que tu veux monſtre toy coleree,
Aye pour cœur vn roc ou diamant,
Sois Eryphile, ou Belide en t'armant
Pour me tuer d'vne pointe aceree.
Touſiours pourtant mon ame eſt aſſeuree
En ton amour: ie t'aime fermement:
Le veau d'air ain, ny tout autre tourment
N'auroit iamais mon amour empiree.
Ie pourterois des tourments cent miliers
En m'appuyant ſur deux fermes piliers
L'eſpoir commun & ma ferme conſtance,
Qui tous mes maux parent de leur eſcu,
Qui a tous faix font bonne reſiſtance,
„ *Iamais bon cœur ne peut eſtre vaincu:*

LXXIII.

Bouche de fiel, desloyale, & menteuse,
Langue a venin qui m'oses desceler,
Qui ne te plais qu'a meschamment parler,
Meritant d'estre vn autre Echo venteuse.
Qu'vn de ces iours ie te verray honteuse,
Quand s'estanceant tout du plus haut de l'air
Le foudre ailé viendra t'escarboüiller,
Pour estre ainsi traistresse & impiteuse.
„ Le Iuste ciel tousiours hait le meschant,
„ De qui la langue est vn couteau tranchant
„ Qui le renom de chascun frappe & tue.
„ Lent iusticier le mal tard il punit,
„ Et le temps passe attendant qu'il munit
„ Sa fiere main de lame plus poinctue.

LXXIIII.

Flore, ie veux te tirer accusée
En iugement, ie te veux accuser:
Car tu poursuis de me martyriser
Me decouchant mainte flesche aiguisée.
Non, ie perdrois ma poursuite abusée:
Les douze dieux, qui taschant abuser
Des loix, vn Mars sceurent indamniser,
T'auroient bien tost de ma mort excusée.
Si ie te meine en vn humain parquet,
Pour tes beautés & ton sorcier caquet
Comme Phryné tu n'en seras honnie.
Ie poursuiuray: les iuges qui verront
Tes yeux cruels, mesme mal en auront:
L'heur du malheur c'est d'auoir compagnie.

LXXV.

Flore ma nimphe, vn riche diamant
Tu me donnas: par ſa conſtante eſſance
Et fermeté i'ay bonne connoiſſance,
Qu'il m'admoneſte à t'aimer loyaument.
Sçais tu pas bien comme dernierement
Ton dés ie pris, pour monſtrer la puiſſance
De ta beauté, ſoubs ſon obeiſſance
Qui m'a reduit du tout entierement?
Ce dés monſtroit ton bel œil & ta bouche,
A d'autre amour qui le chemin me bouche,
Comme le dés de l'aiguille deffend.
Ton ſeul amour à mon ame enflammee,
De plus en plus qui s'en va m'eſtouffant:
Touſiours s'accroit vne flamme allumee.

LXXVI.

Ie ſuis faſché, belle, que tu ne vois
Mes grands trauaux & ma peine aſsidue:
Comme ie taſche a l'heure plus indue
De te chanter d'vne immortelle voix.
Aſſeurément, Flore, ſi tu ſçauois
Que i'ay de mal pour ta gloire eſpandue
Par l'vniuers: ma ſemence perdue
Ne cherroit point en ſillons de grauois.
Pour toy ie trace vne nouuelle rote
Seine bordant des vers l'auriers d'Eurote:
Hé! daigne aumoins pour le tien m'auoüer.
Si pour chanter ta beauté ma ſorciere,
I'enuie hardi la lyre deuanciere:
Les beaux labeurs ſont dignes de loyer.

LXXVII.

Fiere, ie veux encontre toy plaider,
Bien que Nemese ait ta peine appreſtee,
Deuant Venus ie te veux voir citee
Pour te deffendre, & moy pour demander:
Di moy comment pourras tu te garder
De faire amende: orgueilleuſe hebetee:
Tu me meurtris pour t'auoir tant chantee,
De quel moyen pourras tu donc t'aider?
Mais viſte, toſt, ſus allons en iuſtice:
Chaſcun de nous ſa harangue baſtiſſe
Pour alleguer ſon droit & ſa raiſon.
Ha! tu t'en fuis, tu crains ta peine deuë,
C'eſt moy qui gagne, & ta cauſe eſt perdue:
» *Qui à le tort fuit le iuge à poiſon.*

LXXVIII.

L'Ocean voit vne bande infinie
De ſes enfants, mon amoureux ſouci
Mille penſers chaſque heure enfante ainſi,
De tels enfants eſt pleine ma meſnie.
L'Ocean croiſt quand la lune fournie
Emplit ſon rond, de noſtre air eſclairci
S'auoiſinant: tes deux aſtres auſſi
Rendant voiſins d'heur mon ame garnie.
L'Ocean fuit quand la lune décroiſt,
Mon heur ſe perd quand ton œil n'apparoit:
Aultre Ocean i'engendre deux fonteines:
Il reſte encor' que i'aye vne Thetis:
Tandis ie ſens des maux appeſantis:
» *Pour l'heur non ſeur on prend peines certaines.*

LXXIX.

Le mal eſt tel qu'il croiſt dés ſa naiſſance
Le plus du monde, vn Caruile Romain
Teſmoing en ſoit, au diuorce inhumain
Qui le premier donna force & puiſſance.
Il ne luy eut ſi toſt donnee eſſance
Pour ne ſcay quoy, qu'auſſi toſt ce chemin
Fut retracé preſque le l'endemain
Par pluſieurs ſans iuſte connoiſſance.
Et moy teſmoing en mon mal amoureux
De plus en plus qui me rend malheureux,
De iour en iour qui tellement s'augmente
Que mon eſprit meſme a peine le croiſt,
S'il ne ſentoit ſa douleur vehemente.
„ *Plus qu'on ne veut la meſchante herbe croiſt.*

LXXX.

Les anciens auoient cette façon
Pour empeſcher la vineuſe fumee,
De ſe bander a mode accouſtumee
Le chef eſtraint de quelque liaiſon:
Moy qui m'enyure a longs traits du poiſon
Que verſe Amour en ma taſſe charmee,
I'ay bel auoir de bandelette armee
La teſte encontre vne telle boiſſon.
Cette boiſſon, & ſorciere, & charmeuſe
En m'enyurant s'eſt faite venimeuſe:
Vains mes Fleurons & mon bandeau fut vain:
Qu'euſſe-ie faict? ha! craingnant le ſeruage
Ie ne deuois aualer ce bruuage:
„ *Pour ne s'yurer il faut laiſſer le vin.*

Cruel

LXXXI.

Cruel amour, fay tout ce que tu veux:
Mets moy a mort ma deſpoüille portee
Soit deuant toy: ta gloire ſoit chantee,
Et de laurier entoure tes cheueux:
Que l'on t'adore en te faiſant des vœus:
Qu'on chante iò-ta victoire emportee,
Ton braue loz ta gloire ſoit contee
Des Paphiens peres, filz, & nepueus.
Fay braire iò, qu'iò chaſque perſonne,
Le luth, le lieu, diſſe, chante, reſonne:
Fay dire iò, iò, gloire au vaincueur:
En me veincant ſi es tu ridicule:
„ *Ce ſeroit loz que de vaincre vn Hercule.*
„ *A plus petit ne s'attache vn bon cœur.*

LXXXII.

Ce Cupidon, ce diutelet archer,
Qui meſmement à ſa fleſche tiree
Contre Pluton de nature aceree,
Se vint vn iour dedans tes yeux cacher.
Te regardant il me vint deſcocher
Vn de ſes traicts a la pointe dor ee,
Prenant mon cœur pour ſa butte aſſuree
Qu'il ſceut fort bien droit au milieu toucher.
Ie meur depuis, depuis le cœur me ſaigne:
Nature ſage a vn chaſcun enſeigne
Qu'on doit le mal au mlade tollir.
Seule tu peux rendre ma play' guerie,
Appaiſe donq' mon mal & ma furie:
„ *Qui ſuit nature en rien ne peut faillir*

LXXXIII.

Puiſque c'eſt toy, belle, qui as cauſee
Ma fiebure helas! tu me dois ſecourir:
Autre que toy n'eſt ſubiect à guerir
Les maux cruels de mon ame bleſſee:
L'eau de Dodone en ſon onde glacee
La torche eſtaint, puis l'ayant fait mourir
L'allume aprés: ſans t'en plus requerir
Ainſi rend toſt ma douleur appaiſee.
Seule tu dois appaiſer mon malheur:
Seule tu dois edenter la douleur
Qui ame & corps me deuore gourmande.
Belle, c'eſt toy qui me rend languiſſant,
Guery moy donq, la raiſon y conſent:
Qui fait le mal en doit faire l'amande.

LXXXIIII.

Flore à ce coup, Flore s'eſt appaiſee,
Que de gaudir il ſoit ores parlé:
Ie veux cinq fois à mon aiſe eſtalé
Boire à ſon nom dans ma coupe euaſee.
Sus Falentin ſus a pleine taſſee
Verſe moy toſt le fils de Semelé,
Mais deſſus tout, que n'y ſoit point meſlé
Son reagal, l'onde qu'il à chaſſee.
Tandis ie veux vous conter mes amis
Pourquoy le flot en mon vin n'eſt point mis:
Sur tout Bacchus hait l'onde poiſſonniere,
En le lauant ſans qu'on ny regardaſt,
Qu'and il naſquit noyer on le cuida:
Ou le char verſe on craint touſiours l'orniere.

Dieux,

LXXXV.

Dieux, permettés que ma ſoif alteree
Du chaud d'amour puiſſe à la fin treuuer
Le froid Selemne & s'y puiſſe abreuuer
Pour appaiſer mon ame enamouree.
Ou bien qu'au moins Flore opiniaſtree
Inceſſamment à me faire eſpreuuer
Dix mille morts qui me viennent greuer,
S'abreuue en fin en vne eau rencontree.
Mais s'il vous plait que cette eau celle ſoit,
Par qui l'amour mutuel ſe conçoit:
Callirohé cette fonteine on nomme.
A tout le moins que ie meure, ô bons dieux,
Ou changés moy mon malheur odieux:
» *Vn meſme mal plus fort accable vn homme.*

LXXXVI.

I'eſtois hier en vn braue nopçage,
Ou t out ainſi qu'a celuy de Pelé,
Le gay troupeau des nymphes appelé
S'alloit monſtrant à l'eſgal bel & ſage.
Que de Pallas au modeſte viſage
Ie vi pour lors comment d'vn train ailé
Ces Graces-là ſur l'air eſtincelé
De leurs beaux yeux eſlançoient leur corſage!
Et toutesfois, belle Flore, pourtant
Autant que toy pas vne ne pleut tant
A mes deux yeux, non leur eſcadre enſemble:
Non ſans raiſon plus grande eſt ta beauté:
Ou ton beau front i'ay par trop affecté:
» *Ce qu'on cherit, beau deſſus tout beau ſemble.*

Comme

LXXXVII.

Comme Thetis trempa ſon enfançon
Au fond du Stix, dedans l'onde glacee.
Du Phaſe froid tu fus, Flore, eſlancee
Quand tu naſquis de la meſme façon.
Tu n'és que froid, tu n'és rien qu'vn glaçon
Du Tanaïs, la pante heriſſee
Des monts Riphés ſemblent t'auoir pouſſee
En t'enfantant froide comme vn friſſon.
Tu reſens trop le moite Leucaphile:
Tu n'eſt pas chaſte, ainçois cruelle fille
Qui fais vertu d'homicide rigueur,
Qui fais le bien du mal, ieune nouice,
Qui par vertu m'aſſommes de langueur:
„ *Souuent l'habit de vertu ſert au vice.*

LXXXVIII.

Grand Iuppiter, qui dans les champs Cumees
Du foudre ailé les Geants deſconfits,
Leſquel oſoyent d'arrogance bouffis
Forcer chaſcun par leur craincties armees.
Pourquoy tes mains de foudres allumees
Ne vont briſant, ô Saturnien filz,
Les meſchants chefs comme iadis tu fis
Mais deſſus tout les cruelles aimees:
A!non Iupin, ſi la mienne mouroit
Le meſme mal mon pauure cœur auroit,
Perdant Athys qu'aprés ſentit Cybelle.
Ie deuiendrois ainſi qu'elle inſenſé:
„ *Puis iay l'eſpoir le vilain temps paſſé*
„ *Le ciel aprez à ſa face plus belle.*

Honneur

LXXXIX.

Honneur des Grecs, Seuere Epheſien,
De Daire aimé, ton opinion priſee
De ma part eſt ſur toute authoriſee,
I'appreuue fort ton dogmat ancien.
Soubz ton aueu le grand Stagirien
I'oſe aborder, diſant qu'eſt compoſee
Cette rondeur de la flamme eſlancee
D'enhaut en bas d'vn vol aetherien.
Tout ce qu'on voit à du feu ſa nature
Au feu ſe rend chaſcune creature:
Ie le ſçay bien. Or que ie vay mourir
I'ars tout en feu. Faut il d'autre ſcience?
„ *Le haut ſçauoir ne doit point ſecourir:*
„ *Celuy lequel ne croit l'experience.*

XC.

Comme iadis les Sirenes meſchantes
Par leurs doux chants endormoient le naucher,
Briſant ſa nef encontre vn dur rocher,
Et les eſcueils des roches plus trenchantes:
De meſme auſſi tes beautés alleſchantes
Par cent façons me ſçauent arracher
L'entendement, puis tu viens m'eſcacher
A ton fier roc, tandis que tu m'enchantes.
Mais ces nauchers eſtoient bien plus heureux:
Ils mouroient toſt: mon naufrage amoureux
Renait touſiours & ma peine endouree:
„ *Vn malheur bref qui ne dure long temps*
„ *N'eſt rien ſinon preſque que paſſetemps,*
„ *Auprés d'vn mal d'eternelle duree.*

Le temps

XCI.

Le temps passé les Nymphes ont nourri
Pan cheurepié la race de Mercure,
Si semble t'il n'auoir souci my cure
Que d'attenter sur leur troupeau marri:
Cherchat-il pas paillard & non mary
Dryops, Syrmgue? en pareille aduanture
Au faux Amour i'ay donné nourriture,
Ie l'ay logé, ie l'ay tresbien cheri.
Et maintenant il m'enserre en sa cage,
Il me meurtrit, il me tue & saccage,
A l'aide, au meurtre, a l'aide, mes amis.
„ *Non ne bougés: Celuy-là qui la lesse*
„ *Et qui les fers dedans les piés s'est mis*
„ *Merite bien qu'en seruage on le laisse.*

XCII.

I'ay emploié trop de peine & trop d'art
Pour Cupidon, d'vne force animee
Trop brauement i'ay suiuy son armee,
Dedans son camp i'ay trop esté soudart.
Ie n'ay que trop suiuy son estendard:
Ie m'en repen: de fleschе enuenimee
Pour toute soulde il m'a l'ame entamee,
Me descochant sans cesse dard sur dard.
Amour a dieu: pour m'affranchir des l'armes
Ie quitte là ton camp & tes alarmes,
Que courageux mon cœur ieune suiuit.
Helas! trop tard ie fuy ton accointance:
Troye a son sac ainsi sage se vit:
„ *Tard sage on est quand c'est par repentance.*

Coll. H.de R.

XCIII.

De tous les sens le voir est le plus cher,
Le plus diuin, le plus bel, & vtile:
Son instrument de façon plus gentile,
Si on le veut de bien prez esplucher.
Pour moitoyen il à voulu chercher
L'air lumineux & la clarté subtile:
Tout pour obiet, ciel, terre, air, l'aquatile:
Bref rien qui soit ne se peut luy cacher.
Et qui plus est, son instrument nous monstre
Mille beautés dont Amour fait sa monstre:
Mais comme moy on en languit souuent.
Ce seul malheur deshonneur luy procure:
Ce seul malheur rend sa loüange obscure:
» Petite pluye abbat souuent grand vent.

XCIIII.

Par ton carquois & par ton arc luné,
Par tes traits d'or, par ta torche enflammee,
Par ta Psyche, que tu as tant aimee,
Dieu qui des Dieux est tout le premier né.
Par cet heur là que tu as dominé
Dessus Phœbus, quand ayant entamee
Iusqu'à la mort la beste enuenimee,
Il mespriſoit ton arc qui la gesné:
Ie suis à toy, cesse ta violence
Sans me poursuiure, & ta sagette eslance
Où contre toy l'on porte des escus:
Ainsi que fait Flore la fleur des belles:
» On doit tousiours pardonner aux vaincus:
» On doit tousiours guerroyer les rebelles.

Belle

XCV.

Belle maistresse, a qui ie fais hommage,
Belle maistresse, a qui iay raconté
Souuent mon mal, qui vient de la beauté
De tes yeux verds, & de ta viue Image:
Tranche le fil de mon mal & dommage:
Ce tourment là ne me peut estre osté
D'autre que toy: car i'en ay consulté
Mais pour neant maint Aegyptien nage.
De seing de mule en vain, en vain helas!
Pour m'en guerir, i'ay gresse mon corps las:
En eau de bouc i'ay la poudre aualee.
Mais c'est en vain, Amour me faict t'aimer:
Ie ne veux plus encontre lui m'armer:
„ *La volonte du pouuoir soit reiglee.*

XCVI.

Mille pensers mes soucis amoureux
Vont enfantant, sans que dés leur naissance
Ils ayent las! seulement la puissance
De voir le iour, tant sont ils malheureux.
Comme iadis vn tyran rigoureux
Fit outrager en toute diligence
D'Arsinoe les enfants & l'engeance
Flore ainsi fait pleuuoir la mort sur eux.
Sa cruauté les massacre & les tue,
Comme Arsinoe en vain ie m'esuertue
Et Pelican ie meur pour les sauuer:
Mais le trespas leur rend pourtant la vie.
„ *Comme au Phenix. Tant plus est d'eau rauie*
„ *Au Surgeon vif plus sçait il en treuuer.*

Con

XCVII.

Couſin Maſcot, des peintres Coryphæe,
Qui meines mieux qu'Appelle le peinceau,
Pein dormant Flore, & que ſon teint puceau
Sus emperlé qu'elle ſoit deſgraffee.
Que ſon ſin flotte a petite bouffee
Sous ſes ſouſpirs: pein attachant ſon ſeau
Le Somme doux ſous ſon beſſon arceau,
Qu'a demi ſoit ſa treſſe deſcoiffee.
Vn genouil bas, l'autre vn peu plus hauſſé,
Son bras deſſus pourtant ſon chef baiſſé:
Prez ſoit ſon chien fidelle creature:
Bref comme elle eſt qu'au vif peinte elle ſoit:
Tu le peus bien, non rien ne me deçoit:
Bien plus que l'art excelle la nature.

XCVIII.

Belle, ie meur, belle, ie vay mourant,
Tu m'as tué, ie vay voir Rhadamanthe
Minos, Aeac. ma peine qui s'augmente
Sera là bas ſous leur mains a garent,
Vn chaſcun d'eux a tous les Eſprits rend
Comme ils ont fait ou peine vehemente,
Ou bien le bien: là la meſchante amante
Et l'amant faux endurent mal bien grand.
Dans an & iour, cruelle, ie te cite
Deuant ces trois prez du pleureux Cocyte
Pour receuoir ta condemnation.
Lors qu'ai-ie dit, belle, ie te pardonne:
Vaine ſeroit ma vieille affection:
C'eſt a la fin que la couronne on donne.

XCIX.

P. *D'ou vient mon luth, lorſque ie te manie*
Pour celebrer, l'honneur des vieux Gaulois
Iadis puiſſants en armes & en loix,
Que d'aucun ſon ta corde n'eſt garnie?
Et d'ou prouient qu'elle en eſt bien fournie
Chantant d'Amour? car alors ie pourrois
Celebrant Flore oreiller les parois
Au ſon charmeur de ſa douce harmonie
L. *Pour Cupidon la nouuaine des Sœurs*
M'emplit touſiours de ſons & de douceurs.
G. *Quoy l'aime-telle? L. ains le voudrois en terre.*
G. *Ha! i'entend bien craignant Dieu ſi puiſſant*
Elle luy offre à tous coups ſa guiterre:
„ *Souuent par crainte on eſt obeiſſant.*

C.

G. *De grace, Amour, ainſi touſiours vainqueur*
Sois tu par tout de chaſque creature,
Dy moy comment iettes-tu ta pointure
Sans yeux ſi droit dedans mon pauure cœur?
A. *Vraiment tu es vn habile mocqueur:*
Bien que ie ſois aueugle de nature,
Si voi-ie clair par ta belle ouuerture
D'yeux empruntés, qui ne m'apportent qu'heur.
G. *Encore Amour, nature ainſi ſoit preſte*
A t'obeir, qu'eſt-ce qui te les preſte?
A. *Flore & alors quand i'ay mon arc tendu*
Voyant bien clair tout droit au cœur ie tire:
G. *C'eſt aſſés dit. Ce qu'on ſçait par martyre,*
„ *N'a pas beſoing d'eſtre mieux entendu*

CI.

Lalie ſuis doux comme l'agneau qui beêle
Et ſuis chaſſé d'vn Lyon rugiſſant:
I'ay du laurier prez d'Eurote naiſſant
Sans point guerir comme la colombelle.
I'obey bien on ne m'eſt que rebelle:
Ie veux la paix, mon cœur la guerre ſent:
Foible ie ſuis, mon ennemy puiſſant:
Nul mon loyer, ma prouëſſe treſ belle
Sain ie veux eſtre, & i'ay perdu ſanté.
I'ay pour breuuage vn venin enchanté.
I'attend la mort pour ma fiebure guerie.
Voyés que c'eſt que du mal amoureux,
Et pour confort i'ay cet heur malheureux:
On ne perd plus toute choſe perie.

CII.

Du feu d'Amour n'ayés point allumees
Tes froids eſprits: ſois ſi tu veux glacee
Comme vne tourtre en veufuage laiſſee,
Et que mes grains ſoient en la mer ſemés:
Ne quier plus, ô belle, deſormais
Ton plein amour: ſoit ma peine abuſee:
Et ie veux bien que mon ame embraſee
De tes beaux yeux languiſſe pour iamais.
Mais pour le moins a mon ame mallade
Donne ſecours d'vne ſeulette œillade,
Pour tout le bien que i'ay bien merité:
Ien le milieu, ſi tu n'es amoureuſe,
Ny douce auſſi, ne ſois point rigoureuſe:
La vertu giſt en mediocrité,

CIII.

Belle, pour toy plus de larmes humides
De mes deux yeux touſiours s'en va tombant,
Que l'arc-en ciel n'à d'eaux en ſe courbant,
Ou de ſablon les compagnes Numides:
Tant de marcs d'or n'auroint cent mille Medes
Que de feux vifs en mon cœur vont flambant:
Plus de ſouſpirs ie vais entrecoupant
Que de filets les troys filles Themides:
Mais ce deſluge, Aethne & cet Aquilon
Par eau, par feu, par venteux tourbillon
Ne me font point tant & tant de nuiſance,
Que ce grand mal que mon pauure cœur ſent,
Quand c'eſt qu'il eſt de tes deux yeux abſent:
„ *Des vrais Amants la poiſon c'eſt l'abſence.*

CIIII.

Ceſſés, ceſſés, peuples Aegyptiens,
Par le poiſſon de monſtrer la beſtiſe,
Et ceux qui ſont pleins de lourde fatiſe,
N'enſuiués pas voz preſtres anciens:
Peignés Amour accompagné des ſiens,
Peignés l'amant qui ſa dame courtiſe,
Qui ſottement le feu d'Amour ſ'attiſe,
Qu'Amour fait fol par ſes arts magiciens:
L'amant eſt fol, l'amant eſt ſans ceruelle:
Qui fait l'amour deuient beſte nouuelle,
Ains plus que beſte ayant moins de raiſon:
Chaſque amant dit que l'amour le tourmente,
Cherchant touſiours ſa peine qu'il augmente:
„ *Tout animal fuit ſon mal & poiſon.*

CV.

Amour pourquoy de ta flesche pointue
Viens tu m'occir sans t'auoir irrité?
Amour comment peus-ie auoir merité
Qu'ainsi ton trait cruellement me tue?
Rien ne t'à fait ma poitrine battue:
Que tu fais mal! c'est grande cruauté
De batre a tort: l'innocente equité
Contre tous maux doit estre reuestue.
O faux Amour des hommes la poison,
Il n'est permis tuer mesme vn poisson
Du Samien, pour sa nette innocence:
Et toutesfois tu me vas meurtrissant:
Mais de ma mort vn autre prent naissance:
C'est double meurtre occire vn innocent.

CVI.

Va beau present, va gentil Esuentail
Durant ce chaud deuers ma bien aimee:
Va mignarder cette face estimee
Pour tous les biens qu'à chasqu autre en destail.
Va vistement: ia l'homme & le bestail
Meurt de chaleur: tu seras sa ramee:
Quand elle aura de toy sa main armee
Contre le chaud, ser-luy d'espouuentail.
Pour tout iamais auec elle demeure:
Mais Esuentail, de peur que ie ne meure
Demande luy pour moy semblable don:
C'est qu'elle songe, & qu'elle s'appareille
D'estaindre vn peu mon amoureux brandon:
On est tenu de rendre la pareille.

CVII

Pluſtoſt cent fois que nouueau Promethee
L'Aigle aſsidu me vienne becquetter:
Ou que Syſyphe il me faille monter
Inceſſamment la pierre reportee.
Pluſtoſt cent fois que la rage indomptee
Des Dorybans me face cheureter,
Me rende fol, & me face ietter
Au haut & loing ma honteuſe portee:
Qu'vn iour le temps de mon amour vainqueur
T'efface en rien de l'airain de mon cœur,
De cent mille viſſé-ie vne centaine.
Ie t'aime trop: puis ceci ie ſçay bien:
„ *Souuent vn change eſt douteux en ſon bien:*
„ *La nouueauté touſiours eſt incertaine.*

CVIII.

Que fait l'amour, qui à l'ame embraſee
De deux beaux yeux ſe maintienne baſtant
A tout malheur qu'il ſoit ferme & conſtant
Comme vn rocher dans la mer courroucee.
Qu'il ſe propoſe auant ioye auancee
Auoir du mal & voire tant qu'autant:
„ *Le guerrier, n'à qu'en peine ſupportant*
„ *Du verd laurier la couronne priſee.*
„ *Aprez le mal le bien ne peut faillir:*
„ *L'homme ſe pique alors qu'il veut cueillir*
„ *Roſe ou bouton: celuy là qui deſire*
„ *Le miel doux, voit d'aiguillon s'armer*
„ *La mouche a miel pour deffendre ſa cire:*
„ *Deuant le doux ſe preſente l'amer.*

CIX.

Mes bons amis, ie prise bien helas!
Vostre conseil: mais mon ame charmee
Me fait chercher ma rigoureuse aimee
Par terre & mer, ainsi qu'vn Men elas.
I'ay mille maux, ie suis si vain & las
Que c'est pitié: si est ce qu'vne armee
Ne tarderoit ma carriere animee
A rechercher mes amoureux soulas.
„*Amour nous baille vn poisonneux breuuage*
„ *Doux au humer, à la fin tres-sauuage:*
„ *Mais c'est aprez que le cœur est gasté:*
„*Lors nous tenant subiects a sa puissance:*
„ *Au fort desir il donne en nous naissance:*
„ *Du fort desir tout conseil est dompté.*

CX.

Puis que mon feu n'eschauffe la froidure
Du diamant de ton cœur glaçonneus,
A dieu blond poil, a dieu citronniers nœus,
A dieu maistresse ingrate, fiere, & dure.
Trop longement mon malaise me dure
Auecque toy, ie vais aux amours neus:
L'ample Ocean n'est pas si poissonneus
Qu'auecques toy de destresses i'endure.
Mais ah! helas! puis que ie le pouuois
Te dire a dieu, bien plustot ie deuois
Deuant que i'eusse ainsi l'ame offencee
Et de tes traits les membres entamés:
„ *Au fort en fin ma raison s'est dressee:*
„ *Sage il vaut mieux estre tard que iamais.*

CXI.

Comment helas! ſerai ie bien poſé,
Sage, & raſsis ayant l'ame entamee
Et ſi auant de fleſche enuenimee,
Dond Cupidon à iour m'a trauerſé.
Pour moins que moy Aiax fut inſenſé,
Et fol d'Amour pour ſa Caſſandre aimee
Fut vn Corœbe, & la femme blaſmee
D'occir ſon ſang d'vn glaiue enialouſé.
Mes bons amis moymeſme ie m'accuſe,
Mes bons amis receués mon excuſe:
Si quelque fois ie ſuis hors de ſaiſon,
Reſueur, hagard, c'eſt Amour qui me guide:
„ *Amour n'a point ny d'œil ny de raiſon:*
„ *Mal va celuy que meine vn mauuais guide.*

CXII.

Ah! traiſtres yeux, mes cruels aſſaſins,
Qui me tenés en eſclaues ſeruages,
Et qui beuuants des poiſonneux breuuages
Rendés mon corps & mes membres mal ſains.
Cruels tyrans, tyrans Syracuſains,
Doubles Nerons, & cent fois plus ſauuages
Que les Lyons des Lybiques riuages,
Et d'vne Erimne execrables couſins.
Pourquoy pour vous faut il que mon cœur ſente
D'vn grief tourment la peine languiſſante
Comme Andromede a tort miſe au rocher?
Il bruſle helas! plein de gourde froidure:
Vous ſeuls, vous ſeuls en deuſsiés arracher:
„ *Tel n'en peut mais qui ſouuent en endure.*

Alors

CXIII.

Alors qu'Amour le tyran rigoureux
Qui dompte tout, me mit sous sa puissance,
I'auois espoir qu'vn iour la iouissance,
Appaiseroit mon tourment langoureux.
Sans cet espoir, qui me rend malheureux,
I'eusse imité Niobe en desplaisance
Pour eschanger en rocher mon essance,
Et pour fuir mon tourment amoureux.
Cruel Amour, en nous causant destresse
Tu l'entretiens d'esplance traistresse:
Pardon, Amour, ie parle sans raison.
Du premier coup fut mon ame affolee,
Qui m'annonçoit vne fin desolee:
» *Des le printemps on preuoit la moisson.*

CXIIII.

Dieux, permettés que l'honneur de Cyllene
Mercure ailé, pour finir mon tourment,
Mon triste espoir despoüille habilement
De son manteau fait de charnelle laine:
Ou bien qu'Iris courriere à longue haleine,
De celle là que mon cœur va aimant
L'ame hors du corps mette bien vistement,
Par ce courail qui sent la marioleine.
Ou s'il vous plait que mesme opinion,
Mesme ame & cœur nous tiene en vnion,
En nous faisant esgaux comme de cire.
Fol que ie suis les Dieux ne m'oyent pas:
» *Ce qu'on desire approche a petits pas:*
» *On à bien tard, & bien tost on desire.*

CXV.

Helas! ie ſuis ce miſerable Alphee,
Que Cupidon cruel & dangereux
Bruſloit ſans fin de brandon amoureux,
I'ay de ſon feu la poitrine eſtouffee.
Et toy tu es Arethuſe eſchauffee
Comme vn glaçon: mon cœur eſt deſireux
De te ſeruir, & le tien rigoureux
Bien loing le fuit en venteuſe bouffee:
Arphee en fleuue vn Io ſe vit changee,
De mes deux yeux vn fleuue eſt degorgé:
Finalement ſa grand peine prit ceſſe:
Mais mon mal croiſt: ſi merite ie bien
D'auoir de l'heur, ô ma chere princeſſe,
„ *Qui à du mal merite auoir du bien.*

CXVI.

Que l'auiron de l'auare naucher
Fende les flots de la mariné perſe:
Qu'vn Salmonee vn tyran de la Perſe:
Foulé orgueilleux vn celeſte plancher:
Qu'vn Alexandre aille braue chercher
Des mondes neufs: & qu'vn Tourique Perſe
D'vn glaiue nud maint & maint homme perce:
Qu'Orion tienne vn chien couchant bien cher.
Que les Chiois boiuent leur maluoiſie.
Second nectar: qu'Attale ait ſon Aſie:
Que le Tudeſque ait Bacchus a deſir:
L'or le Gryphon: ma Flore eſt mon enuie,
Mon tout, mon bien, mon confort & ma vie.
„ *Diuerſement chaſcun prend ſon plaiſir.*

Noir

CXVII.

Noire poiſon tu ne fais demeurance
Au vaſe clos, qui te puiſſe eſtouffer,
Tu viens chez moy fauce fille d'enfer
Et de la Nuit, ſœur du Somme, eſperance.
Tu me repais de la vaine apparance
D'vn bien futur: tu aiguiſes le fer
Qui vient m'occir: tu ſçais ſeule eſtoffer
De fauce odeur choſe puante & rance.
Seule c'eſt toy qui files le tourment
Du malheureux & miſerable amant,
Ton ſeul venin le tourmente & traueille.
Et promettant tu deçois le plus fin:
Puis tout s'en va en fumee a la fin:
» *L'eſpoir n'eſt rien qu'vn ſonge d'vn qui veille.*

CXVIII.

Vierge Pallas, aime paix, oliuiere,
Royne des arts, ſupport des bons eſprits
Et des Heros qui auoient entrepris
De ſillonner la Colchique riuiere:
Par les boutons de ton rouge viaire,
Par tes yeux pers, par l'honneur & le prix
Que tu as eu d'auoir a l'homme appris
Baſtir des fortz, d'ourdir la cheneuiere:
Donne moy toſt, deeſſe, allegement
Helas ie meurs: ie te ſers loyaument:
Par ta mouete addoucima Medee,
Comme à Iaſon par charmes & billets:
Pour te ſeruir l'ame me ſoit gardee:
» *On perd beaucoup perdant de bons valetz.*

CIX.

Iupin ialoux de la felicité
Du genre humain, dond chasque creature
Auoit en soy l'vne & l'autre nature
S'esbaudissant a toute volonté:
O le meschant, ô la grand'cruauté,
Fendi en deux par grande forfaicture
L'homme androgyn, l'amour à nourriture
Encore enhuy de cette antiquité.
Comme le sep ferme à l'ormeau se lie
L'homme de mesme a la femme s'allie
La recherchant comme membre ancien.
Toy la moitié de mon corps ie te iure,
Ie te prendray sans tort & sans iniure:
„ *Chascun par tout peut reprendre le sien.*

CXX.

Au temps iadis l'homme estoit bien heureux
Durant Saturne, a l'heure que l'aimee
Aimant l'amant, soubz la verte ramee
Luy esteignoit son brandon amoureux.
Mais tout depuis que l'accord doucereux
D'un luth sorcier a la corde charmee
L'homme enferma d'ans la ville fermee,
Il ne vit plus qu'a demy langoureux.
Abandonons les cités & les villes
Et quittant la leurs fauces loix ciuiles
Gouuernons nous selon l'antiquité.
„ *L'homme est bien fol qui luy mesme s'engage:*
„ *Il fault vser de moderne langage:*
„ *Mais il faut viure a l'ancienneté.*

Del

CXXI.

Delay faſcheux, abſenſe infortunee,
Helas, helas! que vous me tourmentés:
Car ie ſens bien que vous accramantés
De cent ſoucis ma pauure ame ahannee.
Voici deſia la ſixieme iournee.
Que mes deux yeux n'ont point veu les beautés,
Ny ces ſoleils qui remplis de clartés
Leur ont ſouuent la lumiere donnee.
Depuis ce temps qu'en ſont abſents mes yeux
Il m'ennuy tant, que ie penſe qu'aux cieux
Six fois Phœbus à franchi la carriere:
En bas, en haud, deſcendant, & montant,
Le Zodiaque en auant en arriere:
„ Le temps eſt long à celuy qui attend.

CXXII.

Cette maiſtreſſe à qui ie fay ſeruice,
M'à tellement l'eſprit empoiſonné,
Que ie fay plus eſtre vn empriſonné
Que libre & franc, & moins vertu que vice.
Ie deſirois eſtant amant nouice
Inceſſamment me voyant ſi geſné,
Que mon amour ſe vit bien toſt borné
Et que la fin de ſa courſe ie viſſe.
Mais maintenant en mon mal amoureux,
Qui croiſt touſiours, ie me repute heureux
Ne m'en voulant aucunement diſtraire.
D'ou vient cela? c'eſt qu'au commencement
I'eſtois plus ſain: mais ores nullement.
„ L'homme malade appete ſon contraire.

Mere

CXXIII.

Mere des Dieux, brune, chasse-lumiere
Au moite sein, au carrouse tiré
De noirs cheuaux, qui du pole Actheré
Respands vn Lethe à la source sommiere:
Deesse Nuit, l'antique & la premiere,
Que ton char-brun de cent feux esclairé
Tombe plustost dans le flot azuré,
Brosse plustost ta route coustumiere.
Sur ton autel dressé comme aux hautz Dieux
Sera le coq, qui t'est tant odieux,
Si viſtement tu hastes ton voyage,
Durant lequel mon tourment plus s'asprit
Loing de madame en me durant vn aâge,
A ce qu'on aime on à tousiours l'esprit.

CXXIIII.

Comme vn Leandre englouty dans la mer,
Pour son Heron recent sa sepulture
Dessoub les flotz, en seruant de pasture
Aux animaux que l'on y voit former
Helas! ainsi, cruelle, pour t'aimer
Ie suis noyé d'vne mesme aduenture
Par deux torrents, outre que la torture
D'vn feu glouton me vient tout enflammer.
Que doi-ie faire? ou faut-il que ie vaise?
Te doi-ie suyure ou te laisser, mauuaise?
Ah! auec toy Amour me fait tenir.
A iamais donq sentiray-ie vne rage?
Non contre Amour i'armeray mon courage.
On doit tousiours penser à l'auenir.

O grand

CXXV.

O grand demon grace, grace infinie,
Grace ie rend a ta grande bonté,
Amour, deuant que tu m'euſſes domté
I'eſtois vn corps d'où l'ame eſtoit bannie.
Mais a ce corps elle s'eſt ore vnie,
Et c'eſt d'où vient qu'il ſe ſent agité
D'vn vif eſprit, dont le luſtre & beauté
De gentilleſſe & de cœur eſt munie.
Mais ſuis-ie fol merciant cettuy-là
Flore, lequel le cœur me bourrela
Cruel Alcon & ſanglant ſagitaire.
Ce fut le mal qui me fit plus pointu,
Et plus ſubtil affin de m'en diſtraire.
» Neceſsité quelque fois fait vertu.

CXXVI.

Atheniens, dond la gloire immortelle
Vit a iamais, iouuenceaux genereux,
Qui du public eſtantz treſamoureux
Eu euſtes ſoing le prenant a tutelle.
A tresbon droit pour ſa ſainte cautelle
Dond fut occis Hipparque rigoureux,
Vos citoyent n'eurent iamais entre'eux
Ainſi que vous appellation telle.
Mais cinq cens fois vous euſsiez bien plus faict
Tuant Amour tyran plein de forfait
Qui tyranniſe air, terre, & Amphitrite.
En plus grand loz vous l'euſsies aſſommé:
» Bien plus commun plus grand eſt eſtimé:
» Bien fait plus grand, plus grand gloire merite.

CXXVII.

Flore, tu es vne Dirce nouuelle
T'eſtimant trop pour ta grande beauté,
Qui t'orgueillit & t'eſleue en fierté,
En t'inſenſant & tournant ta ceruelle.
Ainſi qu'alors que l'herbe renouuelle
Touſiours Phœbus r'allonge ſa clarté,
Ainſi de meſme en grande quantité
De plus en plus ton orgueil ſe reuele.
Tu te fais tort: le Ciel eſt ſourcilleux
Plus qu'a pas vn touſiours à l'orgueilleux
Trop le teſmoigne Arachne infortunee.
Puis tu ne plais qu'a deux ſans plus de plaid,
A toy & moy, qui m'amour t'ay donnee:
„ *Qui ſe plait trop a tout autre deſplait.*

CXXVIII.

Si le deſtin à ma mort arreſtee,
Du mal d'Amour ſi ie ne dois guerir,
Et ſi pour toy ie dois en fin mourir,
Si pour t'aimer la mort m'eſt appreſtee:
Ie le veux bien: elle ſera portee
Patiemment: ie veus bien l'encourir:
Qu'entre tes bras elle vienne ferir
Mon pauure cœur de ſa fleſche haſtee.
Ie ne fuy point de treſpaſſer ainſin,
Eſtant panché dans tes bras & ton ſein,
D'ainſi mourir i'aurois bien grande enuie.
Bien que touſiours i'ay eu mille douleurs,
Ce beau treſpas chaſſeroit mes malheurs:
„ *L'heureuſe mort fait heureuſe la vie.*

CXXIX.

Par cent façons, cruelle, i'ay taſché
Faire apparoir ma fidelle conſtance:
Tu connois bien ſans aucune doutance
Que ton amour i'ay touſiours recherché.
C'eſt trop auoir ſon fourment eſpanché
Comme vn Vlyſſe en fuyant l'accointance
Des ſoldats Grecs ſur la ſable, i'entance,
Mon cœur qui eſt par tes yeux alleſché.
Tu monſtres bien, ô dure creature,
Que tu as pris des cailloux geniture
Que ſur l'eſpaule auoit Pyrrhe iettés.
Adieu cruelle, ingrate, & puniſſable:
A tresbon droit ie quitte tes beautés:
Fol eſt celuy qui ſeme ſur du ſable.

CXXX.

Que ie me treuue a toute heure tranſi
De froide peur, & qu'vne flamme ardente
Me bruſle fort, que la crainte mordante
Inceſſamment me donne de ſouci!
I'aurois pluſtoſt vn fier Tigre adouci
Que ma cruelle, a qui eſt euidente
Mon amitié trop grande & abondante,
Veu ſa rigueur & ſon peu de merci.
D'ou vient cela? c'eſt ſans nulle doutance
Pour eſprouuer mon amour & conſtance,
Affin apprez de me faire raiſon.
Iuſte eſt mon mal: il faut que ie trauaille
Deuant qu'auoir d'elle choſe qui vaille:
Le dur labeur precede la moiſſon.

CXXXI

Vn Hippomene, vn Aconce amoureux
D'vne Attalante, & Cydippe trompee,
Eurent chacun leur maistresse attrapee
Bien finement & d'artifice heureux.
Mais me reigler ie ne voudrois sur eux
En le pouuant: plustost de mon espee
I'aurois cent fois ma poitrine frappee,
Plustost serois-ie a iamais langoureux.
Qu'amour soit fait par vertus & seruice,
Non par le dol lequel est frere au vice.
Par bons moyens le bien doit s'acquerir
Vray est aussi quand tout est inutile,
Qu'on à récours a la ruse subtile.
„ Le langoureux ne songe qu'a guerir.

CXXXII.

Cruelle, vn iour que ie me fascheray
De ta rigueur, ma iuste ire venue
Rompant les fers qui mon ame ont tenue,
A tresbon droit ie t'abandonneray.
Peut estre lors que ie te quitteray,
Parmi les airs s'ira perdant la nue
Qui te silloit: mais ta faute connue
N'y fera rien autre amour ie feray.
Erisichthon a la panse affamee
Voudroit n'auoir iamais veu la ramee,
Tu blasmeras ainsi ton dur mespris:
Mais ce sera pourneant, ô tigresse:
„ On sort du piege auec grande allegresse:
„ Facilement deux fois nul n'est surpris.

CXXXIII.

Comme Cerés a torches allumees
Erroit par tout Proſerpine querant:
Mais bien en vain: car vn char toſt-courant.
L'auoit rauie és ſales abyſmees.
Ie cherche ainſi mes choſes plus aimées
Franchiſe & cœur: mais tant plus vay ie errant
Pour les r'auoir, moins celle me les rend
Qui me les à dans ſes yeux enfermees.
Iuppin en fin de Cerés eut pitié:
Sa fille elle eut ſeulement a moitié.
Puiſſe-i' ainſi ma liberté retraire
Six mois entiers: non aprez ie mourrois:
A tout le moins bien plus de mal i'aurois,
Vn contraire eſt mieux veu par ſon contraire.

CXXXIIII.

Le roy Priam, Priam roy venerable
Fut mis à mort dans ſes propres hoſtelz,
En embraſſant au temple les autelz
Pyrrhe l'occit d'vn fer vituperable.
Mais par aprez la iuſtice admirable
Des dieux vangeurs, des grands dieux immortelz
Luy fit ſentir des coups meſmes & telz
Aux vicieux dieu n'eſt point fauorable.
Et le tourment qu'auſſi faiſoient ſouffrir
Termere Anēthé ſe vint a eux offrir:
Tu d'euſſe auoir meſme peine ſentie,
Comme ceux là, que tu me fais auoir.
On doit iouer comme on fait la partie:
Comme on beſongne on doit prix receuoir.

CXXXV.

D'où vient cela qu'a tous coups mon Genie
Craint tant le tien? Flore, doù vient ceci
Qu'il se destourne & me rend tout transi
Lors que ie vay chercher ta compagnie?
Son assistance alors il me desnie:
Resolument i'en suis en grand souci:
Celuy D'Anthoine entierement ainsi
Auoit d'Auguste vne crainte infinie.
Ah! ie entend bien: c'est que pareillement
Tu dois causer ma mort finalement:
Las! ie ne puis fuyr ceste aduanture.
Il me faudroit du tout là te laisser:
Il est trop tard, ie n'y peu commencer.
„ L'accoustumance est vne autre nature.

CXXXVI.

Heureux Gygés & toy heureux Persée,
Ie voudrois bien vostre anneau & armet
Inuisible est celuy là qui les met,
Rendant la veüe aux hommes abusée.
Ie verrois lors ma misere passée:
Du doux bon-heur i'irois iusqu'au sommet
A mon plaisir celle a qui se sousmet
Ma liberté, i'aurois bien tost baisée.
Mais c'est en vain que ie souhaitte ainsi,
L'ardeur d'amour me fait dire ceci:
„ La mer ne voit iamais son eau tarie:
„ Iamais le feu n'est sans sa viue ardeur:
„ Iamais le glas sans sa gourde froideur:
„ Iamais l'amant n'est sans sa resuerie.

CXXXVII.

Docte Iuret, si tu peux d'aduanture
Me secourir, ie veux de toy sçauoir
Si ma langueur peut santé receuoir:
Car pas vn n'à plus que toy de lecture.
C'est de l'amour que me vient la torture
D'où las! helas! ie ne me peut r'auoir:
Puis ie ne peux ma cruelle esmouuoir,
Cruelle autant qu'amere est ma pointure.
Si quelques fois ie tasche l'adoucir:
Plus fiere elle est, & plus tasche m'occir:
Si bien qu'ainsi ie cherche mon dommage.
Quoy donq, Iuret? ie poursuiuray pourtant.
Par temps & art, l'oiseau perd son ramage.
L'eau caue en fin le marbre en degouttant.

CXXXVIII.

Plus qu'vne Inon ie suis bien miserable,
Bien qu'vn prouerbe ayent fait ses douleurs:
Mon mal plus grand excede ses malheurs:
Son mal au mien n'est point accomparable.
J'endure a tort: elle vituperable
A merité effroy, peine, & palleurs,
Et faire sourdre vne mer de ces pleurs:
Sa mort vint tost, & ie languis mourable.
Souffrir à tort c'est souffrir doublement:
Cil qui languit remeurt incessamment:
Plus grand mal donq fait en moy demeurance.
Vray est que i'ay pour sa contrepoison,
Le doux espoir que ie loge a foison.
Si grand mal n'est qu'on n'y prenne esperance.

CXXXIX.

Pour te ſeruir & chanter ta beauté
D'vn nouuel air qu'vne corde inuentee
En ton honneur ſur ma lyre argentee
Va fredonnant, a toute eternité.
Ie ne reçois de toy que cruauté,
Et ma muſique eſt aux ventz emportee,
Dond ia ie fuſſe au bord Acherontee,
Sans ton malheur qui m'à reconforté,
Car ie ſçay bien que d'vne aile legere
Par tout te ſuit Teſiphone & Megære
Comme vn Oreſte agité de fureurs.
„*Cil qui fait mal de ſon mal ſe tourmente,*
„ *Et ſon tourment de iour en iour s'augmente.*
„ *Meſchante vie eſt pleine de terreurs.*

CXL.

Lors que Cimon eut vaincu les Perſans,
La paix leur fut lors par les Grecs iuree
Et s'ils pouuoyent d'vne guerre aſſeuree
Les pourſuyuir a glaiues rougiſſans.
Et qui plus eſt ces Attiques puiſſantz
L'autel de Paix deeſſe deſiree
Firent dreſſer: la Paix fut adoree:
Sur ſon autel fumerent les encens.
A leur exemple aprez guerre ſi forte
Ou tu me vaincs fais que me reconforte
L'accord de paix que tu me iureras.
O dieu d'amour, alors par aduenture
Contentement tu en receueras.
„ *Le changement delecte la nature.*

CXLI.

Ce front d'argent, ces cheueux crespelés
De cent nœuds blonds, cette face grauee
D'vn traict royal, cette tette esleuee,
Où c'est qu'au bout rougissent deux œillets.
Ces lis neigeux, ces boutons vermeillets,
Ces blanches mains de l'Aurore leuee,
Dans l'Ocean aprez s'estre lauee,
Ce fier doux œil, ces propos douceletz,
Causent m'amour & m'amour ma constance:
Puis elle aprez à fait son accointance
A mes malheurs, ie vous diray comment
Mon bon espoir la rendit affermie
En aimant bien ma doucette ennemie:
» *Quand on fait bien on espere hardiment.*

CXLII.

Ie ne requiers ainsi qu'vne Venus
Qu'incessamment, ô Florette menue,
Prompte a mes ditz tu monstres ta chair nue
De ton blanc sein, & tes deux tettons nuds.
Ie ne veux point qu'aussi de mille nœudz
Soit ceint ton flanc, où l'agraffe cornue
De ton beau sein me bouche l'aduenue,
Inexorable en mes maux si connus.
Ie ne veux point que tu me sois Faustine:
Ie ne veux point qu'aussi tu sois Dictyne:
Mais de ces deux qu'il se compose vn tiers,
N'estant ny douce & ny inexorable:
Mais entre deux & fiere & fauorable.
» *L'aigle douceur plait au gouſt volontiers.*

CXLIII.

Tandis Pellé que ta trompe Augeuine
Entonne & bruit les amants malheureux
Argument feint, moy vrayment amoureux
Mon mal ie chante, & mon mal ie deuine.
Fay luire loing l'eſtincelle diuine
De ton eſprit gaillard & vigoureux:
Et acquerons nous monſtrant genereux
Le vert laurier a la feuille deuine.
En ieune corps noſtre ſang eſt bouillant,
Fort noſtre bras, & noſtre cœur vaillant:
Entrons en lice inueincus de courage,
Et rembarrons l'aduerſaire mocqueur:
A la parfin nous dompterons ſa rage.
„ On vien à chef par trauail & bon cœur.

CXLIIII.

O iour heureux, heure, temps, & moment,
Auquel madame à d'vne foy iuree
Promis ſecour a mon ame enferree
Dans la priſon de l'amoureux tourment!
Moy trop heureux, & trop heureux amant
D'auoir en fin ma lieſſe aſſeuree,
Par celle là qui n'aguiere aceree
Me meurtriſſoit ſi miſerablement.
Mais ah! helas! ie baſtis ſur du ſable
Ie m'eſiouys de choſe auſſi paſſable
Comme eſt le vent: pour vn nouueau iargon.
Que m'a tenu ma cruelle Megære
Ie m'eſiouys: mais ma ioye eſt legere.
„ Seur n'eſt pas l'huis que porte vn foible gon.

Si quel

CXLV.

Si quelquefois bruſquement reſolu
Ie t'abandonne, ô Flore inexorable,
Ie n'en ſeray en rien vituperable,
Ny de meffait aucunement pollu.
Car i'ay premier par ton moyen voulu
Me ioindre a toy d'amitié non mourable:
Et ce-pendant ne m'eſtant fauorable
Heur & repos touſiours tu m'as tollu.
A meilleur droit ie t'aurois delaiſſee,
Que leur maiſtreſſe Aeué, Paris, Theſee,
Eux qui tresbien d'elles furent traittés.
Ne pourſuy plus ta cruelle maniere,
Où autrement ie quitte tes beautés.
» La charge verſe ou trop creuſe eſt l'orniere.

CXLVI.

Docte Paſquier. lumiere de Paris,
François Salluſte, & Pariſien Sæuole,
Poëte heureux, de qui le renom vole
Sur tes beaux vers des Muſes fauoris.
Si ma maiſtreſſe aux yeux pers, au doux ris
Qui tous les ſens en vn clin d'œil me vole:
Veut que ſans fin ma peine ſoit friuole,
Et que mes maux ne ſoient iamais gueris.
Finalement mon amour reuoltee
Rendra ſont fort a quelque autre inuitee
De s'en ſaiſir: Il n'eſt qu'vn ouurier
» Qui eſt pratic: on ne ſe doit ſouſmetre
» Du tout en tout au ſçauoir d'vn ſeul maiſtre
» De toute taille on à bon leurier.

CXLVII.

Diuin Bigot, Arion de Touraine,
François Orphee, & Terpandre François,
Qui de ton luth la mer des Escossois,
Bruyante en flots peux rendre plus sereine.
Bigot qui eus Terpsichore à marraine,
Si dans le cœur la pitié tu reçois,
Mon cher Bigot, ie te pry' que tu sois
Charmant mes maux mon heureuse Sirene.
Sus, viste, tost pren ton luth yuoirin:
Par tes fredons rend mon luth plus serin:
Sus, viste, tost mon cher Bigot despesche.
Non fais helas! tu rauiras mes sens:
Helas! si fais: mes maux seront passantz
„ *Doux est le mal qui plus grand mal empesche.*

CXLVIII.

Souuentesfois, Flore, esmeu de pitié
Lorsque-ie pense a ta peine future,
Ie te predy ta funebre auanture,
Qui mon torment augmente de moitié.
Ie te dy bien que c'il est chastié.
Qui se monstrant de trop fiere nature
Dedans son cœur ne veut faire ouuerture,
Si peu que rien a la douce amitié.
Ie te dy bien, tost ou tard qu'Erycine
Veut tous noz cœurs auoir en sa saisine:
Mais qu'en vielleſſe on aime a son malheur.
Tu me dis fol prediſant ce preſage:
Que ie ſois fol fol me fait ma douleur.
„ *Souuent vn fol aduertit bien vn ſage.*

Mon

CXLIX

Mon du-Meſnil veux tu ſçauoir comment,
Pour ſupporter mes peines amoureuſes
Plus a mon aiſe, & pour les rendre heureuſes,
Contre leurs dards ruſé ie vay m'armant?
De ce trait-ci i'vſe premierement,
Ie me diſcours les plaintes douloureuſes
De mes pareilz en peines amoureuſes:
„ *Le mal d'autruy nous ſert d'allegement.*
Et puis aprez ce propos ie me file:
Ie dis en moy que flore rare fille
Merite bien qu'on la ſerue en ſouci.
Ce n'eſt pas tout, bien plus loing ie veux tendre:
Ie ſonge en fin a ce vieil dire ci,
„ *Tout vien a point qui veut & peut attendre.*

CL.

Mon cher Bigot deſia par deux ſerees
Ton plaiſant luth de tes doigt animé,
Ma tellement le mal d'Amour charmé
Que i'eſtois lors ſans peines endurees.
A tes fredons les eſtoiles dorees
Se tremouſſoient, & le ciel emplumé
S'arreſta court, ie vi larbre ramé
Lequel branſloit ſes branches admirees.
Lors, mon Bigot que tu me fis heureux
M'affranchiſſant du ſeruage amoureux
Et me rendant ma liberté rauie.
Mais, ô pitié lors que ton luth ceſſa,
Ceſſa mon bien, mon mal recommença.
„ *On eſt iamais heureux toute ſa vie.*

Ah!

CLI.

Ah! ie sens bien que du Dieu Cupidon
Tu tiens les traitz en soigneuse maniere,
O doux regard, que mesme sa baniere
Tu vas portant & son froncé guidon.
Toy le premier tu mis à l'abandon
Mon pauure cœur a la flamme planiere
D'ardente Amour mon ame prisoniere
Par ton moyen brusle d'vn grand brandon.
Tes traitz ailés mon ame ont recontree,
Tes traitz aigus tellement l'ont outree
Qu'il m'ont tué: mais d'vn coup si plaisant
Qu'il m'est tout sucre: acheue de m'occire
Sans craindre rien, puisque ie le desire.
„ *Tort n'est point fait a celuy qui consent.*

CLII.

Si la Grece est en ce point veritable
Que l'on peut estre en loup pelu changé
Ie voudrois bien auoir esté logé,
Race d'Antee, en l'Arcadique estable.
Mais a tel si que mon mal indomptable
Changeant de corps me laissa soulagé,
Changeant aussi l'entendement que i'ay
En celuy là d'vn loup espouuentable.
L'esprit pourtant lequel est immortel
Ainsi qu'il est tousiours demeure tel:
Tesmoing en soit l'asne d'or d'Appulee.
Ce fut par luy qu'il sonda trop auant
Tes grands beautés, que i'eus l'ame affolee.
„ *Le trop d'esprit est nuisible souuent.*

CLIII.

Qui contera le ſable de la mer,
Les gouttes d'eaux qui ſont dans les fonteines,
Sur l'Ocean les naux & le antennes,
Qui contera les maux qu'on a d'aimer.
Qui contera les grains qu'on voir ſemer
Durant l'Automne, & les croupes hautaines
Des monts de Thrace, & par raiſons certaines
Les feux des Cieux, qui pourra tout nommer.
Seul peut conter mes peines continues,
Tes gros deſdains & tes fiertés connues.
Tous tes deſpitz, toutes tes cruautés.
Tu t'orgueillis pour eſtre merueilleuſe
Plus que toute autre en parfaites beautés.
» L'heur rend ſouuent la perſonne orgueilleuſe.

CLIIII.

Quel ſort fatal? quelle ſourde ordonnance
Du ciel aſtré maiſtriſe iuſqu'ici
Flore, m'amour, & me donne ſouci
D'eterniſer ta cheré ſouuenance?
Non ſans raiſon bien fort ie m'eſtonne en ce
Que le troiſieſme aigrement adouci
Ie chante Flore, inuoquant ſa merci,
Et luy donnant ſur le temps preminence.
Ie ſuis le tiers amoureux de ce nom:
D'ou vient cela, ie n'en ſçay rien, ſinon
Qu'il falloit voir la triade r'emplie:
Où bien que foible ai-ie bouché chemin,
I'eus bon vouloir & le cœur plus qu'humain.
» Le bon vouloir rend toute œuure accomplie.

Mon

CLV.

Mon bon Phœnix, mon Chiron, mon Boullay,
De mes trauaux a qui la gloire eſt deue,
Qui vray pilote a bon port as rendue
Ma ieune nef & mon vaiſſeau mouillé.
Ie ne me ſuis en ces chantz trauaillé
Pour le reſpect d'vne gloire attendue:
Ie n'euſſe bien la raiſon entendue
Si pour cela la nuit i'euſſe veillé.
C'eſt ſeulement declarant ma deſtreſſe
Pour eſmouuoir a pitié ma maiſtreſſe:
Car lors en vain chercheroy-ie au pays
Chez noz François, euſſé-ie taſche faitte
Qui eſtonnat les Scythes esbahis.
On n'eſt iamais en ſon pays prophete.

CLVI.

Tandis qu'en vain, Flore ie te courtiſe,
Et que ie fend tout le ciel de mes cris,
Et que ie ſouffle en l'air de mes eſcritz
L'ardant braſier que ton bel œil m'attiſe:
Ie perds mon temps: mais la grand conuoitiſe
De ton amour qui mes ſens à rauis,
M'eſclaue ainſi comme vn forçaire enuis:
Ou fol plutoſt ie m'aime en ma ſottiſe.
Ie perds mon temps, ie n'ay plaiſir vn grain,
Ie me conſomme en pleurs & en chagrin:
Ie perd mon temps, c'eſt choſe toute apperte.
Mais pour le moins tu auras cet honneur
De m'auoir eu pour ton chantre & ſonneur.
Le gaing de l'vn eſt de l'autre la perte.

ELEGIE. I.

Flore, dés ce temps là que ie reçeu cet heur
Du fauorable Amour d'eſtre ton ſeruiteur,
Sans ceſſe nuit & iour ton œillade me tue
Tirant & deſcoſchant vne fleſche pointue,
Qu'elle eſlance a tous coups deſſus mon cœur nauré
Lequel eſt a ce mal & ce tourment liuré,
Auſſi aſsidument qu'vn rusé Promethee
Sent renaiſtre touſiours ſa peine becquetee:
Et qu'vn triſte Tityе entraué de gros fers
Sert de proye au Vautour qui le ronge aux enfers:
Si eſt ce toutesfois que mon ame amoureuſe
S'eſtime en tel malheur infiniment heureuſe:
Ie me repute heureux, puiſqu'il auoit fallu
Qu'Amour me prit pour ſien, & que l'auoit voulu
Le cours de mon deſtin: que ta treſſe eſuentee
A replis d'or ondeux ait mon ame enrettee
Dedans ſes nœuds creſpus, de qui le ré doré
Fait honte aut fil de Cos par le monde admiré.
Encores di-ie vn coup trop heureux ie m'eſtime
De ſeruir ta beauté d'ineſtimable eſtime.
Ie reſemble au ſoldat: le ſoldat ne craint pas,
Sans crandre rien qui ſoit, il aduance le pas
D'vn courage enhardy parmy l'eſcadre horrible:
La mort ne luy eſt point aucunement terrible,
Alorſque vn bon ſubiet luy met le glaiue en main
Pour mourir ou chaſſer l'aduerſaire inhumain,
Qui pille ſon pays & qui par tyrannie
En veut bien loin chaſſer la liberté bannie.
Il court aux armes gay, affin de ſecourir

La

La liberté publique y fallut-il mourir.
Son cœur, qui eſt muny de force genereuſe,
Cherche en ſi beau ſubiect vne mort bien-heureuſe.
De pareille façon en ſeruant tes deux yeux,
Qui paſſent en clarté les eſtoiles des cieux:
I'ay le cœur genereux, & ſi i'ay bon courage
D'encourir a toutz coups leur foudroyant orage,
Et mourir a tes piedz qui m'eſt vn plus grand heur
Que d'eſtre quelque roy d'Attalique grandeur.
Ie priſe plus la mort, aumoins vne mort telle
Que les ans eternelz, d'vne vie Immortelle.
Auſſi pour dire vray, iamais on ne doit pas
Pourter a contrecœur vn honneſte treſpas:
Tel que ſera le mien ſi ie meurs, ô madame,
En ſeruant tes beautés de cœur, de corps & d'ame.
Auſſi lors que ie ſens le violent eſmoy,
Que m'eſlance l'amour ie repenſe a par moy,
Pour amoindrir vn peu ma peine vehemente
Alors qu'elle croiſt fort & que fort elle augmente:
Comment c'eſt que les Dieux pleins d'immortalité
Ont ſouffert mille maux pour la ſimple beauté
D'humains ie ne ſçay quelz, comme en la Theſſalie
Appollon ſe veſtit de la Iacque faillie.
D'vn ruſtique bouuier & garda par neuf ans,
Amoureux d'vn mortel, les bœufs Admeteans:
Et comme auſſi Venus perdit bien ſa franchiſe,
S'eſclauant en l'amour du bergerot Anchiſe,
Auec lequel ſouuent en ruſtiques habits
Elle ne deſdaignoit de garder les brebis.
Alors de tes beautés ayant la connoiſſance,

Et quand & quand auſsi de ma foible puiſſance:
Ie me dis trop hardy, en ayant emprunté
Pour motif de mon mal, ton eſtrange beauté,
Qui pour ſon ſeruiteur vn grand Iuppin merite,
Vn Mars, vn Apolon, ou le Dieu d'Amphitrite.
Me conſolant ainſi de mon mal ou tourment
Ie fay ma medecine & mon allegement.
Mon mal m'eſt gracieux, gracieux mon dommage,
Puis qu'il me vient de toy, a qui ie fais hommage:
Puis qu'il me vient de toy, dont les perfections
Cauſent heureuſement mes douces paſsions:
Puis qu'il me vient de toy, dont les yeux & la face
Les beautés de Venus & des Graces effacé.
Ah! que ie ſuis faſché que ie n'ay le pouuoir
De faire dans ces vers ta grande beauté voir:
Beauté qui meſmement eſtonne la Nature,
Qui de tous ſes treſors fit prodigue ouuerture
Alors que tu naſquis & lors qu'elle-t'orna
De tout ce qu'en deſtail iadis elle donna
A tous & vn chaſcun. Car la plus belle vie
Du mortel plus parfaict, eſt touſiours aſſeruie
A quelque faſcheux point: ainſi plait-il aux Dieux,
Si vn homme eſt vaillant, il eſt ambitieux:
Si l'vn a le corps fort, il n'a point de courage:
Ou bien comme vn Typhon il fera maint outrage.
Celuy qui à des biens, n'aura point de ſanté.
Si qui à l'eſprit bon, n'aura point de beauté.
La belle femme auſsi, ne ſera point diſcrette,
Elle ſera Fauſtine, où la reine de Crete.
Celle là qui eſt ſage eſt bien plus laide auſsi:

En chaſcun il y à touſiours vn mais ou ſi.
Flore, toy ſeulement trop heureuſement nee
Tu eus le ciel amy auec la deſtinee.
De toutes les beautés ton corps eſt reueſtu,
Et ton ame gentille eſt pleine de vertu:
Ta leure de Pithon & ta langue faconde
A bien tiſtre vn diſcours a nulle n'eſt ſeconde.
Ta hauteur eſt moyenne, & ton port mageſteux
Comme cil de Iunon: le vermillon honteux
D'vn coural rougiſſant empourpre ton viſage,
Viſage de Pallas, mignon eſt ton corſage
Tel qu'on voit aux trois ſœurs qui ayant les corps nuds
Accompagnent par tout leur maiſtreſſe Venus.
Encore as-tu leur col: ton beau ſin qui pommelle
Pouſſe deux monteletz, dont la cime iumelle
Sur ſon nacre argenteux & deſſous tes habits
Porte deux beauts œillets, où pluſtoſt deux rubis.
Le vent de ton haleine eſt vn petit Zephyre,
Qui ſeme mille odeurs: mais deuenus porphire
Sont tes deux bras iumeaux: a l'Aurore tu dois
Tes albaſtrines mains, l'eſtomac & les doigts.
Ainſi comme vn beau iour ta face eſt ſerenee:
Ton front eſt ſupporté d'vne arcade ebenee
Qui ſe voute deux fois, & tes deux pieds petits
Semblent eſtre ceux là qui ſouſtiennent Thetis.
Dione te preſta ſa citrine criniere,
Qui vague ſur ton col d'vne bruſque maniere:
Où les amours ailés ſe vont ainſi perchans
Comme les oiſillons ſur les arbres des champs.
Ie laiſſois-l'a tes yeux la plus belle partie,

Où

Où la forge a ſes traits Cupidon à baſtie,
Et où c'eſt que touſiours ce petit Cupidon,
Quand c'eſt qu'il eſt eſteind, r'allume ſon brandon.
Mais ah! belle, ie crain que ta beauté connue
Ne bouche a mes deſirs la porte & l'aduenue.
Ie crain, belle, ie crain que ta grande beauté
Quand tu la connoiſtras ne t'eſleue en fierté.
Mais quoy? i'aime bien mieux que mon ame chetiue
Soubs ta fiere beauté miſerable & captiue
Eudure mille maux, que manquant au deuoir
Ie ne fiſſe en mes vers ta grande beauté voir,
Du froid Septentrion & dés le mont Rhiphœe,
Iuſques en la Lybie en tout temps eſchauffee:
Et de l'Eſt a l'Oeſt: puis quand i'i ſonge bien
Le mal que i'ay pour toy eſt pluſtoſt vn grand bien.
Car ce m'eſt vn grand heur, qu'vne ſi belle flamme
De ſon feu doux-cuiſant me conſumme & m'enflamme
Ainſi prenant touſiours mon mal patiemment,
Si ie ſens quelque mal, c'eſt bien petitement.
Le mal eſt preſque nul, la peine n'eſt point dure,
Lors que patiemment on la porte & l'endure.

II.

Ce ieune damoiſeau, ce mignon ſi friſé,
Qui fait tant du courtois, du ſage, & du poſé:
Ce poupin Adonis, ce garçon damoiſelle,
Ce maſle effeminé, cette homace pucelle,
Ce mol Sardanapale, aux ſourcis pincetés,
Au front verni de fard, ce march'a-pas contés
Lequel en ſe brauant bat plus ſouuent l'eſtrade,
Que le flux & reflux l'eſchine de la rade.

Ose donq, fol qu'il est, estre mon corriual
Et pourchasser ma proye a pied & a cheual!
Ose donq, fol qu'il est, courir sur mes brisees
Taschant de rendre en fin mes peines abusees!
Vn iour ne passe point que des fois plus de cent
Pardeuant l'huys de Flore il ne vaise passant,
Mignardant son marcher, ses pas, & son alleure,
Ayant d'vn penible art droite sa cheuelure,
Emmusqués ses habits, son pourpoin chiqueté,
Sa cape, où son manteau seulement d'vn costé.
Ieune fol que tu és, pour ton bien ie desire
Que tu ailles vn peu en l'isle d'Antycyre
Rechercher ta santé: si tu veus estre sain
Vn Melampe a ton mal doit estre medecin:
Mal saine est ta raison ta raison est mal saine:
Ton cerueau vuide & creux a toute heure forcene.
Vrayement tu és bien fol & bien fol de penser
Qu'vne dame d'esprit daigne te taresser,
Pour trancher du bragard, plus qu'vn dont elle espere
Le renom immortel d'vne gloire prospere.
Vne dame d'honneur qui hauts à les esprits
Ne fait point vn ami qui soit de petit pris:
Tant s'en faut elle prend & choisit au contraire
Celuy qui par ses vers a luy la puisse attraire:
Celuy di-ie qui peut sur l'aile de ces vers
Faire voler son nom par ce rond vniuers.
Madame a trop bon cœur, madame est trop bien nee.
Elle n'aura iamais son amitié tournee
A quelque autre que moy: car certe elle pretend
Que i'aille vn iour si haut sa grand beauté chantant,

Que par tous les quartiers & les quantons de France,
On la celebre autant, comme Laure a Florence.
Dy moy, ieune mignon, de grace, penſe-tu
Pour eſtre hautement & richement veſtu,
Pour ſentir l'ambre gris, le muſc & la ciuette,
Pour faire qu'a tous coups vn nouuel art te veſte,
Pour tenir bonne morgue, & marcher en arroy,
Et te voir habillé comme vn prince ou vn roy:
Penſes tu pour cela, penſes tu que ma belle
Ait raiſon de t'aimer & de m'eſtre rebelle?
Mains auſſi bien que toy portent riches habitz:
On voit aſſés ſouuent des eſclatans rubis,
Et des clairs diamants, & des riches parures:
Aſſés ſouuent on voit des perles & dorures:
Chaſcun en peut auoir. Mais chaſcun ne peut pas
Ainſi comme ie peus affranchir du treſpas
Ceux que ie chanteray, ceux que ma muſe appriſe
Renomme dans ſes vers, cherit, honnore & priſe.
Et puis vient t'y frotter, & puis auec raiſon
Fais ore entre nous deux iuſte comparaiſon:
Fay peu de cas de moy: ma muſe ſoit foulee
Deſſous le pied venteus de ta morgue empoulee.
Ieune mignon de cour eſtimé ſi tu veus
Que mon tout, que mon bien, que Flore aux blonds cheueus
Me donnera congé refuſant mon ſeruice,
Pour vn ieune eſuenté, & follaſtre nouice,
Indiſcret, imprudent, qui ne cherche ſinon
Que nouuelles amours, & diffamer le nom,
Et l'honneur ſaint & cher d'vne qui trop legere
Saura laiſſe aller a ſa voix menſongere,

Qui la diffamera, miſerable pitié!
Ayant cueilli le fruit de ſa douce amitié.
O troys fois treſ-mechant! meſchant & deteſtable
Cruel & treſ-cruel! ô trois fois redoutable,
Qui ſans foy, ſans pitié, ſans droit & ſans raiſon,
Apprez auoir eſteint ſon amoureux tiſon,
Prend plaiſir a meſdire, & deshonnorer celle,
Qui luy fut a ſon dam trop courtoiſe pucelle!
Les peines, les tourments, & tous les maux ſoufferts
Des malheureux eſpritz dans les palles enfers,
Ne ſont point ſuffiſants, vrayment il me le ſemble,
Pour punir ce forfait fuſſent ilz tous enſemble:
Non non il n'en eſt point, il n'en eſt point de tel,
Il merite ſur tous vn tourment immortel,
Immortel & treſgrand, de ces foudre le pire
Qui battent ſans ceſſer les monts pointus d'Epire,
Ne peut aſſés punir ce forfait malheureux,
Ne peut aſſés punir vn fauçaire amoureux.
Vous ô fleur de quinze ans, vierges & pucelettes,
Qui eſtes en beauté ſimples & doucelettes,
Fermés bien voſtre oreille ainſi que le ſerpent
A tel faux amoureux, lequel vous va trompant:
Fuyés vn tel Aené: gardés de condeſcendre
A quelque autre Theſee, ou quelque autre Alexandre
De peur, vierges, helas! ainſi qu'vne Didon,
Qu'Ariadne, où qu'Oenone, en auoir vn guerdon
Qui vous face mourir, & qui vous vienne occire
Pour traitter tel amant ainſi qu'il le deſire.
Mais ſur tout garde t'en, garde t'en bien helas!
Mon tout, mon bien, mon cœur, mon plaiſir, mon ſoulas.

Flore, garde t'en bien si tu es auisée:
De peur que tu ne sois a la fin abusée:
Et affin quand & quand que ce ieune esuenté,
Qui entreprend sur moy poursuiuant ta beauté,
Soit puni comme il faut: car ie ne luy demande
Pour le tort qu'il me fait, qu'il me face autre amande.
Ie ne desire point qu'il ait autre tourment,
Ny autre peine & mal, sinon qu'il t'aille aimant
Sans estre aimé de toy. Il n'est peine auisée
Qui esgale le mal d'vne amour abusée:
Et de tous les chetifs, cil est tresmalheureux,
Lequel sans estre aimé vit tousiours amoureux.

III.

Puis que mes chauds souspirs emportés sur le vent,
Puis que ce flot de pleurs qui mon sin va lauant,
Puis que tant de clameurs, tant de cris & de larmes
Ne me seruent de rien au milieu des alarmes,
Que me liure l'Amour, qui barbare cruel
M'offence iour & nuit d'vn choc continuel.
Que feray-ie ore plus ah! de quelle maniere
Me pourray-ie bastir l'esperance derniere
Et le dernier recours? qui me soulagera?
Qui me donra confort & qui m'allegera?
L'espoir qui aux perdus est mesme secourable,
M'abandonne a present, tant suis-ie miserable.
I'ay perdu tout espoir mon mal non limité,
Outrepasse les fins de toute extremité.
Mais malgré mon malheur, Amour, Flore & fortune,
Il me reste pourtant vne chose opportune,
Il me reste pourtant en mon mal amoureux

Ce triſte ſoulas-ci,& cet heur malheureux,
Qu'vn homme plein de maux ne ſçauroit auoir pire,
Que toute choſe à fin,& qu'vn mal plus n'empire
Eſtant a ſon ſommet: pource pis ne craignant
Ie veux a mon plaiſir mon malheur teſmoignant
Meſdire de l'amour,& meſdire de celle,
Qui eſt en mon endroit trop ingrate pucelle.
O malheureux Amour, remply de cruauté,
Amour qui m'as touſiours ſi laſchement traitté,
Ie deſpite tes traitz, ie deſpite ta rage,
Ie deſpite tes feux, & ton felon courage:
Fay ce que tu pourras: plus m'outrageras tu
De ton tiſon flambant, où de ton trait pointu,
Plus accourciras tu la courſe de ma vie:
Et ie ſuis ſi chetif que ie nay autre enuie
Sinon que de mourir. O poiſon odieux,
De tous les animaux, des hommes, & des Dieux,
Peſte de l'vniuers, ô beſte tres-immonde,
Dont le venim mortel infecte tout le monde:
O carnacier, qui as tous les membres bouffis
De venim ſerpenteux, t'oſes-tu dire filz
De la douce Venus? peſte & poiſon amere,
T'oſes tu dire filz d'vne ſi douce mere?
Il n'en eſt rien, pluſtoſt vn Rhodope glacé.
Vn Caucaſſe effroyable & par tout heriſſé
De rochers entr'ouuertz, en deſpit de Lucine
A fait en t'enfantant ſa maudite geſine.
En tout temps que ce ſoit & en toute ſaiſon
Tu és ſans equité, ſans droit, & ſans raiſon.
Il n'eſt choſe qui ſoit qui ſon acte baſtiſſe.

Moins

Moins que tu fais meschant, sur le droit & Iustice.
La reine Candiote, ô malheureux bourreau,
Ne fis tu pas brusler de l'amour d'vn taureau?
Donnas tu pas depuis a Phædre, pour l'eslite
De ses sales amours, son beau filz Hippolite?
Sont de tes traits communs lesquel sont infinis.
Ciniere en est tesmoing en son bel Adonis:
Thebe la desolee, Oedipe & Polinice
Monstrent combien tu és traistre, meschant & nice.
Maint royaume tu as entierement perdu:
Tu as per l'vniuers tant de sang respandu
Qu'il ruisselle par tout. C'est toy qui as guidee
A ses forcenements l'impudique Medee.
N'enialouz as-tu pas son courage despit?
Ne fis tu pas, cruel, qu'elle mesme rompit
Le fil vital helas! ô la belle vangeance
Du pariure Iason a sa pauurete engeance?
N'ensanglantas-tu pas par traistresse achoison
Du prince des Gregeois l'impudique maison?
Cruel, n'est-ce pas toy lequel as desastree
L'vne & l'autre maison de la race d'Atree?
Et puis ô fols humains, vous humains insensés,
Des temples faites luy, ses autels encensés:
Faites-en vn grand Dieu, surhaussés sa puissance,
Faites vous ses vassaus en toute obeissance.
Et puis, ô fols humains, & puis fols amoureux,
Attendés qu'il vous rende & qu'il vous face heureux.
Mais c'est trop de l'Amour: temps est que ie te tance
Fiere, de qui l'amour me cause repentance,
Peine, dueil, & tourment: ô cruelle, oses-tu

Me faire ainſi languir ſous ombre de vertu?
O la belle vertu! ô la vertu nouuelle
Laquelle tu te peins en ta creuſe ceruelle!
O la belle vertu pourueu qu'vn vicieux
Et qu'vn homme ingrat ſoit honneſte & gracieux.
Helas! s'il t'en ſouuient, quand la terre gelee
D'vn palliſſant bandeau de neige eſt affulee,
Et quand les Aquilons auec les Norts tranchants
Eſlancent de leur gorge vn meuglis par les champs,
Qui fait bruire les bois, & donnant a trauerſe
D'vn ſoufle redoublé les haults cheſnes renuerſe,
Helas! s'il t'en ſouuient, durant ce temps diuers
Malgré les vents, & glaz des froidureux hyuers,
Au plus fort de la nuit, auprez de ta feneſtre,
Celebrant ta beauté ma guitere à fait naiſtre
De ſes cordes cent airs, qui mouuoient a pitié
Les aſtres ſeurs teſmoins de ma ferme amitié:
Tandis que ie faiſois ſentinelle a ta porte.
Mais nonobſtant cela, le prix que i'en remporte
Et ce que i'en reçois, c'eſt ta fiere rigueur,
Laquelle inceſſamment me detient en langueur.
O quelle cruauté! ô quelle felonnie!
Vn barbare Antichthon, vn tigre d'Hircanie
Ne ſeroit ſi cruel, non, non aſſeurém ent:
Le doux accord du luth les beſtes va charmant,
Orphee en eſt teſmoin, & Thebe, qu'à fondee
Ce grand chantre Amphion par ſa lyre accordee.
Cruelle, qui m'occis: dy ne penſes tu pas
Aux quarante neuf ſœurs, qui mirent a treſpas
Leur eſpoux eſgorgés: ſçais tu pas criminelle

Auſsi bien qu'elles ſont, qu'vne peine eternelle
Les tourmente aux enfers? ne crains tu point d'auoir
Vn ſemblable tourment pour manquer au deuoir,
Et pour meurtrir celuy, lequel t'auoit chantee
Auec tant de trauaux, & qui t'a tant vantee,
Et qui pour te chanter plein de maux & d'ennuis
A changé bien ſouuent en iour les pleines nuits?
Ne crains tu point Neméſe? he! n'as tu point la crainte
De ſa iuſte rigueur dedans ton ame emprainte?
Quoy, ne ſonges tu point au ieune iouuenceau,
Lequel fut a ſon dam trop rogue damoiſeau
Se mocquant de ceux là, mais a ſon grand dommage,
Qui pris de ſon amour luy venoient faire hommage.
Songes y ci tu veux, & croy qu'vn iour viendra,
Que de ta cruauté le remord te poindra.

FIN.

CHAN-

CHANSONS

I

C'Estoit alors que les astres nuiteux
Se vont baigner dans l'Ocean moiteux,
Et que l'Aube rapporte,
Aprez auoir embrassé son grizon,
L'or de Phœbus dessus nostre horizon
Ouurant au iour la porte.
Quand en dormant Venus vint m'approcher
Tenant la main de son filz qu'elle à cher,
Et me dit d'abordee:
Ie te supplie enseigne ce garson
A fredonner les airs d'vne chanson
Sur la lyre bandee.
Ayant espoir d'en auoir bon guerdon
I'en prend la charge, enseignant Cupidon
A la douce harmonie:
A l'enseigner ie metois mes esbats,
Ie luy disois comme au haut & au bas
La guiterre on manie.
Ie discourois comme Phœbus voulut
Q'on mignardat les accords de son luth,
Comme la chanterelle
Se doit au dieu qui des dieux est courrier:
Mais au Dieu Pan, a Pan le Dieu cheurier
La fluste pastorelle.
Et d'abondant que Pallas inuenta
Le creux hautbois, duquel elle chanta
Mainte gentille aubade:

Mais Cupidon ne s'en soucioit point,
Et secoüant la teste, a chasque point
Faisoit vne gambade.
Finalement il me va dire ainsi:
Pauure abusé, ne sçais tu que ceci,
Et dés l'heure il commence
A discourir des biens & des tourments,
Que de l'amour ont receus mains amants
Parlant de vehemence.
Il me chantoit qu'vn iour Mars & Venus
Furent surpris & garrottés tout nuds,
Et que l'ailé Mercure
Engendra Lar, & que Pan douleureux,
D'vne toison en son mal amoureux
Fit vne heureuse cure.
Sur ce propos il alloit discourant
Tant a mon gré, qu'a tous ses motz ie rend
Attentifue l'oreille:
Tant que ie fus de rebourse façon
Disciple alors: car i'apprins sa leçon
D'vne ardeur nonpareille.

II.

Peintre excellent, dond le pinceau subtil
Peut imiter voire passer Nature,
Se faisant voir inimitable outil
Alorsqu'il trace vne rare peinture.
Dy moy, veux-tu sur vn tableau tirer
Le gay Printemps & son fleuri visage,
Ou l'œil humain ne cesse se mirer
Raui de voir quelque beau païsage?

Il

Il n'eſt beſoing de peindre ſoustenu
Le ciel d'vn mont, ny Phœbus qui eſclaire,
Ny quelque nymphe, où ſatyre cornu,
Ny des pres verts, ny d'vn fleuue l'eau claire.
Il n'eſt beſoing d'vne telle façon,
Il n'eſt beſoing de peindre Philomele
Qui dans vn bois dit la meſme chanſon,
Que les neuf ſœurs ſur leur croupe Iumelle.
Tu n'as beſoing de peindre baiſottant
Zephyr ſa Flore, & cent mille Amourettes,
Qui çà & là par troupe aillent ſautant
Parmi les prés & parmi les fleurettes.
Pourtray ſans plus la parfaite beauté
De ma maiſtreſſe, & la prend pour modelle:
Et tire aut vif ſon corſage emprunté:
Tu n'as beſoin d'autre choſe que d'elle.
De verd gaillard fournira ſon double œil,
Oeil de Minerue ou verdit l'eſmeraude:
Et d'abondant il ſera le ſoleil
Pour celuy là qui tout le monde raude.
Ses blonds cheueux ondeuſement eſpars,
Où les Amours a l'eſchine vollage
Ainſi qu'oiſeaux vollent de toutes parts,
Sont les rameaux & le ioly feuïllage.
Pour les Zephyrs doucement venteles
Pourra ſeruir ſont vent & ſon haleine:
Son front fournit de blans lis & d'œillets.
Son reſpirer de thym & mariolaine.
Le beau Printemps fait faire ſous Venus
Ioug a chaſcun & chaſcun emmourache:

Et Flore change en Satyres cornus
Ceux qu'elle voit, & le sens leur arrache.
La douce vois a l'accent forceleux
Vaut bien l'oiseau, qui chantant reserene
Au plus beau mois les fronts plus sourcilleux:
Car on diroit que c'est vne Sirene.
Puis qui peut mieux Flore representer
Que Flore mesme? elle qui autant passe
Cette autre Flore, autant qu'on voit vanter
Chaste la tourtre, au dessus de la passe.
Sus, peintre, donq pein la pour le printemps:
Où le printemps pein pour elle au contraire:
Où bien tous deux pein les en mesme temps:
Car tu ne peux l'vn sans l'autre pourtraire.

III.

Que la Salamandre est heureuse!
Et moy que ie suis malheureux:
Ie brusle en la braise amoureuse,
Elle vit au feu chaleureux.
Quand l'estang de l'air se desbonde
Elle s'engendre és grosses eaus,
Et mes yeux, qui ouurent leur bonde,
Engendrent deux pleureux ruisseaux.
Elle à la peau peinte & tachee
D'vn feu, qui iamais ne l'attaint:
Mais la flamme! qui est cachee
Dans mon cœur, iamais ne s'esteint.
Vn vnique esté la conuie
Et la conduit mesme a la mort:

I'ay veu maints eſtés en ma vie,
Sans auoir ce bien d'eſtre mort.
La Salamandre eſt mortifere
A cauſe de ſa grand'froideur,
Et Cupidon né pour mal faire
Me bruſle de mortelle ardeur.
Son corps gelé cherche la flamme
Et bien ſouuent la fait mourir:
Mais le feu qui mon cœur enflamme,
Droit a la mort me fait courir.
Dieux, donques affin que ie ſente
Le repos apres le tourment,
Changés moy par pitié puiſſante
En Salamandre promptement.
L'Amour ores de moy triomphe,
Or'a ma honte il eſt bouffant:
Mais lors il ſeroit mon triomphe
Et de luy i'irois triomphant.
Or'il me ſuit me bruſlant l'ame:
Mais lors ie l'irois pourſuiuant,
Et i'eſteindrois ſi bien ſa flamme
Quil n'en bruſleroit plus viuant.

IIII.

La mer la terre couronne,
Puis aprez l'air enuironne
Toutes les eaux de la mer:
Et puis le feu, qui s'enflamme,
Embraſſe auecques ſa flamme
Les airs qu'il vient enfermer,

Et puis la flamme eſparſee
Se ſent aprez embraſſee
Du premier ciel proprement:
Et puis d'vne meſme grace,
Chaſque ciel ainſi s'embraſſe
D'ordre iuſqu'au firmament.
Nature a cela les regle.
Nature a la bonne regle.
Mignonne aux dorés cheueux,
Pourquoy fuis tu donq ſi viſte
Quant a cela ie t'inuite,
Et qu'embraſſer ie te veux?

V.

Quand ie te pourray tenir,
Comment te doi-ie punir
O babillarde hirondelle?
Lors te priuerai-ie d'aile?
Ou pluſtot quand ie t'auray,
Ainſi comme fit Teré.
Couperay-ie toute entiere
Ta langue trop caquetiere?
Car par ton babil pourquoy,
Quand au matin ie dors coy,
M'oſtes tu lors que ie ſonge
Ma Flore en mon heureux ſonge?

V I

Faſcheux eſt point n'aimer:
Aimer eſt plus amer:
Pire eſt n'auoir puiſſance
D'entrer en iouyſſance

En amour on n'à point
D'eſgard a aucun point
Forſqu'a l'or que periſſe
L'autheur de l'auarice.
L'or par monts & par vaux
Fait auoir cent trauaux,
Et s'il fait dauantage
Hayr le parentage.
C'eſt cet or malheureux
Qui perd les amoureux,
Quand la porte doree
Seule baille l'entree.

VII.

Amour vn iour ne vit point
Vne auette qui luy poingt
Bien auant ſa main tendrette,
En cueillant vne fleurette.
Lors en s'eſcriant il court
Vers ſa mere viſte & court
Diſant, ma mere, la vie
Me ſera bien toſt rauie.
Vn petit ſerpent aſſis
Sur des roſes m'a occis:
Il à ſon eſchine ailee,
C'eſt vne auette appellee:
Lors Venus luy dit ainſi,
Faut il pleurer pour cecy,
Et faire vne clameur telle
Quand vne mouche eſpointelle?
Dea ſi ſon petit poinçon

Fait

Fait tant de mal, faux garçon,
Qu'elle playe deſchiree
Fait donq ta fleſche doree?

VIII.

A l'aiſe ie voudrois m'eſtendre,
Et me coucher ſur l'herbe tendre
Beuuant a longs traits & ſouuent:
Et que l'amour, qui me deſole,
Veſtu en ſimple camiſole
Me ſeruit luy meſme en beuuant:
La vie humaine eſt ſi legere,
Quelle fuit comme eau paſſagere:
On n'eſt que poudre aprez la mort:
De quoy ſert donq ſur vne tombe
Verſer quelque choſe qui tombe
En vain deſſus vn homme mort?
Pluſtoſt ores durant ma vie
Donne moy des fleurs, & conuie,
Pimpernelle ma Flore icy:
Car tandis qu'icy ie demeure,
Deuant qu'il faille que ie meure
Ie veux mettre au vent le ſoucy.

IX.

Plus qu'vn loup, qui bée fami,
Les brebis ne voyant parmi
Leur parc craintif ou leur eſtable:
Et les bleds a maturité,
Plus que la pluye en quantité
Choſe qu'il leur ſoit redoutable.
Rien n'eſt plus faſcheux que le vent

Aux arbres qu'il abbat ſouuent,
Qu'il renuerſe & qu'il deſracine:
Rien n'eſt plus faſcheux au poiſſon
Que la pointe de l'hameçon,
Qui pend au bout d'vne houſſine.
Aux beſtes, qui ſont és foreſts,
Les toiles, la chaſſe & les rets
Eſt vne choſe treſ-amere,
Les pers dragons aux elephans,
Aux ourſes la perte des faons,
Au pupille vne belle mere.
Au noſcher triſte & palliſſant
Deſplait vn grand vent mugiſſant
Plein de foudre, de pluye & grelle.
Au cerf deſplait le lion roux,
Et à moy l'ire & le courroux
De ma gentille paſtorelle.

X.

Rien n'eſt plus doux au froment meur
Que le temps ſec, ny que l'humeur
Aux choſes nagueres plantees:
Rien n'eſt ſi plaiſant au goſier
Des cheureaux que l'arboiſier,
Quand les meres leurs ſont oſtees.
Rien n'eſt plus doux aux appetis
Des cheures, qui font leurs petits
Que le ſaule au palle fueillage,
Que le gaing au chiche marchant,
Au ſoldat cruel & meſchant,
Que le butin & le pillage.

Il n'y a rien qui plaise tant
A celuy-là lequel attend,
Que la chose tant attendue:
Rien plus l'homme ne resioüit
Que la chose dond il ioüit,
Quand elle luy est deffendue.
Sur tout aux herbes est plaisant
Le suc qui les va nourrissant,
Et le soleil qui les conuie
A s'accroistre & à soulager:
Mais quant à moy, i'ay mon berger
Mille fois plus cher que ma vie.

X I.

Vniour vn petit garçon,
Sur l'Autonnale saison.
Estant a la pipee,
Veid le dieutelet oiseau
Allongeant sur vn rainceau
Son aile decoupee.
Apres que ce petit gars
Luy eut ietté cent regards,
Tout ioyeux à sa mode
Affin de le deceuoir
De le prendre & de l'auoir,
Son cas il accommode.
Sin'y prouffita t'il rien:
Car l'oiseau Cytherien
Par sa caute finesse,
Et son vol va surmontant
De celuy, qui le pretend,

La trop ſimple ieuneſſe,
Lors ce petit oiſeleur:
Eſpoinçonné de douleur
Pour ſa peine perdue,
Iette à terre deſpité
Ce qu'il auoit appreſté,
Et ſa glus eſtendue.
Et droit ſon chemin à pris
Vers cil qui l'auoit appris
En cette oiſellerie:
Il luy traine vn long propos
De l'oiſeau fin & diſpos
Dont ſon ame eſt marrie.
L'Amour s'eſtoit approché:
Il le luy monſtre perché
Sur la haute ramee
D'vn cheſne larg'eſtendu,
Le laboureur entendu
Vit la beſte emplumee.
Ha! dit lors ce laboureur
Souſriant, quelle fureur
De pourſuyure ce monſtre,
Et d'oſer luy faire mal!
C'eſt vn meſchant animal
Beaucoup plus qu'il ne monſtre.
Quand tu ſeras plus aagé,
Cet oiſeau lors enragé
D'eſtre en ta compagnee,
A ton dommage & meſchef
Se perchera ſur ton chef.
Souuent chance eſt tournee.

XII.

Aduint vn iour que Cupidon fascha
Bien fort Venus la voyant coleree
Il gagne aux pieds: mais elle le chercha
Pour le traitter d'vne façon iree.
A haute voix crioit ainsi Cypris:
Mon meschant filz, qui s'enfuit, m'à, laissee:
Ie donneray pour recompense & pris.
S'on le rameine, vne douce embrassee.
Facilement on connoist ce garçon:
Il à la peau en feu rouge a merueille
Il à les yeux flambants comme vn tison:
Sil dort d'vn œil, il à lautre qui veille.
Il à au cœur autrement qu'il ne dit:
Il parle doux: mais quand il se courrousse,
Il est cruel ce petit nain maudit
Mille fois plus qu'vne lionne rousse.
En mille nœuds son poil est refrisé:
Il à le front & la face amoureuse,
Petites mains: si est-ce le rusé
Qu'il darde loing sa flesche dangereuse.
Iusqu'a Pluton vn iour elle vola.
On voit a nud sa cuisse pottelee,
A nud son corps: mais toutesfois il à
Sa volonté & son ame voilee.
Comme vn oiseau il à le dos plumeus:
Volant en l'air sur chascun il s'eslance,
Et va foulant de son pied venimeus
Puis l'vn puis l'autre auec grand' violance.

Dessus le dos luy pend vn long carquois,
Où de ces traits est la troupe oragere:
En vne main il tient vn arc tourquois,
Qui iusqu'au ciel met sa flesche legere.
En l'autre poingt ce meschant Cupidon
Porte vn flambeau duquel mesme il enflamme
Le Dieu Phœbus, iaçoit que ton brandon
Soit bien plus grand & plus grande sa flamme.
S'il est treuué qu'il soit tresbien battu
Comme il merite & s'il larmoye à l'heure,
Ne t'esmeu point, toy qui l'as pris, ois-tu,
Pour te tromper ce faux larronneau pleure:
S'il te soufrit, ne laisse à l'amener:
Mais garde toy & le chemin luy bouche,
S'il veut de pres vn baiser te donner:
De venim sont ses leures & sa bouche.
Que si pleurant il te vient dire ainsi:
Pour ma rançon mes armes ie te donne,
Deliure moy, ois-tu pour tout ceci,
Ce faux garçon toutesfois n'abandonne:
Si tu prens rien de luy, tu te fais tort:
Tout ce qu'il a n'est que flamme traistresse:
Tu en serois comme Aiax & Hector,
A qui leurs dons causerent leur destresse.
Ainsi Venus crioit de tous costés
Estant de fiel & de colere pleine:
Tandis Amour craignant ses cruautés
Fuyoit si fort qu'il estoit hors d'haleine.
Comme il couroit ma Flore il rencontra,
Tout effroye dans ses yeux il se iette:

Où il se cache, & d'où c'est qu'il tira
Droit à mon cœur ces traits & sa sagette.

XIII.

Que i'auroys les esprits contents
Si nous estions encore au temps
Des choses metamorphosees:
Pourueu qu'on me changea aussi
En vn miroir bien esclairci,
Qu'engendrent les neiges glacees.
Miroir, que ie suis desireux
D'estre comme toy bienheureux:
Cinq cens fois en vne mesme heure
Cette cruelle te vient voir,
Laquelle me fait receuoir
Dix mille morts sans que ie meure:
Tandis que ie suis en langueur,
Pour son absense & sa rigueur,
Elle le cherit & courtise,
Elle te descouure son sin,
Où volent, comme vn ieune essain,
L'Amour, le ieu, la mignotise.
Quand tu la vois, tu ne sens point
Le mal qui m'outrage & m'espoingt
Quand sur moy son ire est tournee:
Et quand ses yeux flambans & clairs,
Dardent leur foudre & leur esclairs
Droit dessus mon ame assenee.
Mais aussi, Miroir, qui ne sens
Point de mal, tu n'as pas le sens
Pour voir chose si opportune:

Et moy qui voir la pourrois bien,
Ie n'ay pas ton heur ny ton bien:
Rien n'à parfaite ſa fortune:

XIIII.

Me priuant de tout ſoulas,
Ah! helas!
Seras tu touſiours cruelle?
Touſiours aurai-ie amoureux
Malheureux
Vne mort continuelle?
Faut-il qu'en ce mal ſi fort
Sans confort
Ie paſſe ma pauure vie?
Faut-il qu'en peine & ſouci
Soit ainſi
Touſiours ta beauté ſeruie?
Quand le venteux tourbillon
D'Aquilon
A deſcalmé la maree,
D'orages s'eſtant repeu
Peu a peu
Quitte la mer azuree.
Mais las! mes ſouſpirs venteus
Tempeſteus
Sans ceſſe font vn orage,
Empeſchant de ſe calmer
Cette mer,
Qui bouïllonne en mon courage.
Tout auſſi toſt que le Su
Apperceu

Desbagoule

Desbagoule ſes ondees,
Les autres vents vont leſchants
Par les champs
Les eaus qu'il à desbondees.
Mais mes yeux font ruiſſeler
Et couler
Deux ſources & deux fonteines,
Qui roulent deſſus mon ſin.
Trop mal ſain
Touſiours leur ondes certaines.
Le mont d'Itale ſouffreus
Et affreus
Touſiours ſes flammes n'eſlance:
Iamais le feu qui m'atteint
Ne s'eſteint,
Appaiſant ſa violence.
C'eſt ainſi qu'inceſſamment
Pauure amant
Cent mille peines i'endure,
Pour ſeruir en loyauté
Ta beauté
Ingrate, cruelle & dure.
Hé! daigne moy ſecourir
Et guerir
Mon mal & ma maladie.
Le malade auec raiſon
Gueriſon
Cherche, requiert & mandie.
Où bien ſi le faux honneur
Ce bonheur

Ne permet que ie reçoiue:
Ny que ie vaise attirant
L'air flairant,
Qui vient de ta bouche souëfue
Au moins esmeuë à pitié
De moitié
Rend ma passion guerie,
En pleurant auecque moy
Mon esmoy,
Ma fieure & chaude furie.
C'est beaucop que de pouuoir
Quelqu'vn voir
Qui pleure nostre infortune.
Vn ami qui va pleurant
Sa part prend,
Du mal qui nous importune.

XV.

Amour vit ces iours passés
Sa trousse estant espanchee,
Que ses traits estoient faucés:
Il en eut l'ame faschee:
Tout aussi tost il s'en va
Pour les remettre a la forge:
Le Dieu Vulcain il trouua
Qui pour lors vn foudre forge.
Mon pere, ce luy dit il,
Mes flesches sont esmoussees
Qu'elles soyent au feu subtil,
Ie vous en pri', repassees.
Vulcain qui les ralongea,

Vulcain

Vulcain de mauuais courage
Auſsi toſt les reforgea
Parmi le foudre & l'orage.
Soudain, ſans y mal penſer
Amour filz de Cytheree
Aux Cyclopes fit verſer
Dedans ſa trouſſe doree,
Tous ces faux dards malheureux.
Depuis en grand violence
Au lieu de traits amoureux,
Des dards mortel il eſlance.

XVI.

Eſpris d'vne belle enuie
Et m'eſtant bien reſolu,
I'auoys nagueres voulu
Deliurer ma pauure vie
Du mal qui me vient offrir
L'Amour, qui me fait ſouffrir.
Ie ne faiſoys plus hommage
A cet enfant de Cypris,
Lorſque ſoudain il à pris
Pour ma perte & mon dommage
Son quarquois, que l'inhumain
A ma Flore mit en main.
Elle enfonça larc à l'heure,
Affin que ſon trait veinqueur
Me fit plus grand playe au cœur.
Mais redoublant mon alleure
Et marchant plus que le pas,
Le coup ie n'attendois pas.

Lors

Lors faisant de l'estonnee
Elle me va dire ainsi,
Pourquoy fuyés vous d'ici
Dea cette fleche empennee,
Qu'onc'ie n'apprins a tirer,
Vous fait elle retirer?
Ah!luy di-ie fiere amante,
Ah!helas!ie ne crain point
Ce trait que tu tiens au poingt:
Mais ton œil, qui me tourmente
Par ce trait qu'il m'eslança
Quand a mort il me blessa.

XVII.

D'vn chant plus audacieux
Que Baïf chante les cieux,
Et les œuures de Nature:
Et triomphant sur les Grecs
Que Nature & ses segretz
Il nous met en ouuerture.
Que Daurit nostre Nestor,
Lequelainsi qu'vn Steutor
Si haut ses chansons entonne
Qu'Echo par tout les rebruit,
Au haut renom de son bruit
Les Gres mesme en Grece estonne.
Que Desportes doucereux
Plaignant son mal amoureux
Eternise sa Dictine,
Qu'il oreille les desertz
Et les montz, au son des airs

Filz

Filz de ſa lyre argentine.
Ne traiſnant le brodequin
Fait de pourpré marroquin
D'airain à groſſe ſemelle,
Garnier trompette des rois
Les ſanglantés deſarrois
Et l'aſſaſsine allumelle.
Flore, par tes blonds cheueus,
Quant eſt de moy ie ne veus
Qu'autre chant a luy martire,
Que c'il qui te chantera:
Mais ce chant touſiours ſera,
Flore, appaiſe mon martire.

XVIII.

Mon eſprit en s'eſgarant
Naguere alloit diſcourant
Des beautés de ma Florine,
Tantoſt ſongeant a ſes yeux
Beſſons ſaphirs precieux,
Tantoſt a ſa treſſe orine.
Puis coup a coup ce penſer
Se venoit viſte eſlancer
Deſſus ſa douce faconde,
Qui enchante tellement
Que Cyrce ancienement
N'euſt eſté que ſa ſeconde.
Ores ſon front mageſteus
Et le vermeillon honteus
Qui ſon viſage decore:
Ores ſes doigtz albaſtrins:

Ores

Ores ces cheueux citrins
Se repreſentoyent encore.
Puis d'vn chemin frai-battu
Ie paſſay par ſa vertu,
Contemplant ſa courtoiſie,
Sa belle ame, ſa candeur,
Sa courageuſe grandeur,
Et ſa douceur tant choiſie.
Alors ie dis à par moy,
Que ſi i'auois de l'eſmoy,
Du mal & de la detreſſe:
Que ie l'auois merité
Pour auoir tant attenté,
Que de la prendre à maiſtreſſe.

XIX.

Flore, Flore, helas! permetz moy ſi tu veux
Quelque doux baiſer en mon mal le plus fort:
Flore, donne moy friſottant tes cheueux
Quelque reconfort.
Si ſourde à mes cris de moy tu n'as pitié:
Si tu n'as ſouci de moy qui vay t'aimant:
Dequoy me ſert il te porter amitié
N'ayant que tourment?
Ah! ſi tu ſçauois comment c'eſt que mè nuit
Ton cruel meſpris, & ta fiere rigueur,
Tu t'eſmouuerois: car de iour & de nuit
I'en ſuis en langueur.
Cette grand langueur me conduit au treſpas
Pour l'amour de toy, qui me feras mourir:

Quand

Quand ie ſeray mort tu ne me pourras pas
Faire reguerir.
Cil qui fait mourir on le punit de mort:
M'ayant fait mourir tu mourras donq' auſſi.
Si tu n'as pitié de moy ia demy mort,
Prend de toy ſouci.

X X.

L'vn ſe plait a chanter des rois
La bombance & les grands arrois:
L'autre iamais ne ſe recule
Des beaux vers qui chantent Hercule.
L'autre plus bruſquement eſpris
Chante Bacchus dans ſes eſcrits,
Son ſacrifice & le miſtere
De ſa grand feſte Trietere,
Cettui-ci dit comme au grands Dieux
L'orgueil eſt touſiours odieux,
Chantant la race Terre-nee,
Où bien Niobe infortunee.
Vn autre conte les moyens
Qui ruinerent les Troyens,
Et qui furent cauſe que Troye
Seruit a la Grece de proye.
L'autre parle de ces germains
Qui s'entr'occirent de leurs mains,
Et qui veſtirent le heaume
Pour auoir Thebe & ſon royaume.
Vn autre deſcrit le haſar
Du grand Pompee & de Cæſar:
Et moy qu' Amour touſiours martelle,

Ie chante ma guerre mortelle.
Car vn eſcadron de ſoudards,
Qui me deſcochent mille dards,
Se campe aux yeux de ma maiſtreſſe,
M'y dreſſant embuſche traiſtreſſe.

X X I.

Sur mes vingt ans ſaiſon plus vigoureuſe,
Franc de l'amour & de playe amoureuſe
Ie viuois bien heureux:
Quand l'Archerot à l'eſchine volante
Banda ſon arc de façon violente,
Pour me rendre amoureux.
Encontre luy ie m'armay de conſtance,
Et d'vn grand cœur ie luy fis reſiſtance
Reſſemblant au rocher,
Qui dans la mer ſe mocque de l'orage:
Car ie faiſois tant i'auois de courage
Tous ſes traits reboucher.
Bien qu'il iettaſt ſes traits de violence,
Ce nonobſtant vaine eſtoit ſa vaillance:
Mon ſein de marbre eſtoit.
Et quant au feu de ſa torche embraſée
Il s'eſteignoit dans mon ame glacee,
Qui bien luy reſiſtoit.
Mais que fit-il? d'vne prompte carriere
Te venant voir, ô ma belle guerriere,
Son arc il te bailla,
Et ſon carquois, & ſa fleſche doree,
Et le brandon de ſa torche enſouffree
Et chaſque arme qu'il a.

De prime abord ſans t'auoir point connue.
Deuant mes yeux tu tendis vne nue
De dards que tu pleuuois
Deſſus mon cœur: i'en eu l'ame paſmee
L'œil aueuglé, la poitrine entamee,
Et la bouche ſans voix.
Il m'en ſouuient pourtant que l'ouuerture
De tes ſourcis à la courbe vouſture,
Seruit darc enfoncé,
Et que le trait de ton œillade aiguë
Prompt à tuer bien plus que la ciguë,
Naura mon cœur bleſſé.

XXII

O douce Fontenelette,
Fontenette argentelette,
Pleine d'argentines eaux:
Qui fais courir par la pree
De fleurs peinte & diapree,
Tes doux & plaiſants ruiſſeaux.
O mignarde Fontenette,
Fontenette mignonette
Des Nymphettes de ces prez,
Qui de bouche couralline
Baiſent ton eau criſtalline
D'anſant tout au tour aprez.
O Fontenette argentine.
Où s'abbreue au ſoir Dictyne,
Quand, reuenant de chaſſer
Mollement elle eſt receuë
Sur ta bordure mouſſue,

Se venant là delaſſer.
O fontenette voirrine,
O fontenette yuoirine,
Pour qui Phœbus a quitté
Auecques ſa compagnie,
Les ſainctes eaux D'Aonie,
Leſquelles l'ont regretté
Par ta ſource ſautelante,
Par ton onde gazouillante,
Par l'or de ton blond grauois,
Que choſe qui ſoit ne ſoüille,
Et par ton bord qui gazoüille
D'vne murmurante voix.
O fraiſchette fontenette,
Fontenette claire & nette
Quand Flore vient ſe mirer
Dedans le glas de ton voirre,
Fais au fond de ton yuoire
Son image demeurer.
Ie viendray faire humble hommage
A cette royalle image:
Et comme Narciſſe eſpris
De ſa figure amoureuſe,
Ie mourray de mort heureuſe
Me mirant en ma Cypris.

XXIII.

Marion aimoit Michaut:
Mais Michaut qui ne s'en chaut
Aimoit Francine bergere:
Elle qui ne l'auoit cher,

Aimoit

Aimoit vn autre vacher
Qui l'eſtimoit trop legere.
Comme Marion bruſloit
Pour Michaut, Michaut alloit
Bruſlant auſsi pour Francine,
Qui mouroit pour celuy-là
Qui ſe mocquoit de cela,
Luy refuſant medecine.
Ainſi par iuſtice & droit
Chaſcun deux en ſon endroit
Reſſentoit la peine dure,
Quil fai ſoit, trop rigoureuz
Sentir à ſon amoureux,
Qui pour luy ſans ceſſe endure.
Par cela ſoyez appris,
Vous qui mettez à meſpris
L'ame pour vous amoureuſe,
De n'eſtre point rigoureux:
Affin qu'eſtant amoureux
Voſtre amour vous ſoit heureuſe.

XXIIII.

Dans vne gaye prairie,
Qui ſon herbe auoit fleurie
De cinq cens mille couleurs,
I'auoy Flore accompagnee,
Qui lors n'eſtoit deſdaignee
D'ouïr conter mes douleurs.
Elle cueilloit des fleurettes,
Roſes, lis & violettes
Les Graces de tous coſtez

Et la Gentilleſſe accorte
Luy faiſoyent toutes eſcorte,
Et l'Amour & les Beautez.
Soudain vne groſſe nue
Pleine de greſle menue
Veint ombrager tous les cieux:
Et le foudre qui grommelle
Darda ſa rouge allumelle
Sur vn mont ambitieux.
L'eſtang de l'air ſe desbonde:
D'eaux toute la terre abonde:
D'eaux tous les champs ſont couuerts:
Ie fuy, ie cour, ie me iette
Dans vne pauure logette,
Pour paſſer ce temps diuers.
Ah! que i'eu l'ame marrie
Voyant Flore en la prairie
Qui point bougé n'en auoit!
Mais de fortune meilleure
Ie veis auſſi toſt à l'heure
Que ſur elle il ne pleuuoit.
Adonques i'eu connoiſſance,
Que les Dieux à grand' puiſſance
De grand' peur pleuuoyent ainſi,
Pour eſteindre la fournaiſe
Dond cette Flore à ſon aiſe
Embraſe tout ſans merci.

X X V.

Le premier iour que ie vis
La belle face & le vis

De ma gentille maiſtreſſe,
Et ſes tettons pommelus,
Et les cheueux creſpelus
Qui blondoyent ſur ſa treſſe.
Quand ie vei ſa grand beauté
Semblable à la mageſté
De Pallas, & de Cyprine:
Quand ie vei ſes doigts vnis
En riches perles finis,
Et ſa bouchette pourprine.
Frayement ie ne penſoy pas
Que ce fuſſent des appas,
Qui d'vne façon traitreſſe
Euſſent ainſi eſté mis
Pour attraire des amis,
Et puis les mettre en deſtreſſe.
Eſtimoy ſans cruauté
Cette excellente beauté,
Cette face & front allaigre,
Croyant que cet œil riand
N'eut rien que doux & friand,
Ne ſçachant que c'eſt de l'aigre.
Ainſi lors fu-ie frappé:
Ainſi lors fu-ie attrapé,
Et ſoudain mis en ſeruage:
Et penſant eſtre amoureux
Sur tout autre bien heureux
Ie cheus en vn mal ſauuage.
Ainſi tel penſe eſtre ſain
Qui porte la mort au ſein,

Ainſi par caute fineſſe
Loiſildon eſt englué:
Hercule eſt ainſi tué
Par la trahiſon de Neſſe.
Ainſi tel n'y penſe pas
Lequel court à ſon treſpas,
Sous ſon aueugle puiſſance
La fortune s'aſſeruit
Le mortel tandis qu'il vit,
Dés le point de ſa naiſſance.

XXVI.

Lorſque Phebus pere de la clarté
Deſſus ſon char & carroce eſt monté,
Et quand d'vn viſte train ſur les cieus il chemine,
Noſtre œil voit clair: mais ſi iuſques aux cieux
Leuant le front nous luy iettons nous yeux,
Il nous aueugle vn temps des rais qu'il illumine.
Où ma Flore eſt, lair eſt tout eſclairci
Par ce ſoleil aſſis ſous ſon ſourci:
Mais ſi quelqu'vn alors ſon œil au ſien eſlance,
Cent prompts eſclairs ſur luy ſont eſlancés,
Et ſent ſon corps & ſes membres froiſſés,
Tout ce bel œil eſt plein de violence.

XXVII.

A Lucine l'eſtoiliere
I'accompare bien ſouuent
Cete cruelle geoliere,
Qui mon cœur va captiuant.
Auec ſa face argentee
Diane eſclaire les cieux,

Quand

Quand ſa lumiere empruntee
Se vient offrir à nos yeux:
Flore a la veue fournie
D'vn ſi rayonnant eſclair,
Que la nuit plus embrunie
En peut eſtre vn beau iour clair.
La Lune le champ feconde
Verſant l'humeur en ſon ſin:
Flore ma Lune ſeconde
Mes moites pleurs cauſe ainſin.
La Lune donne accroiſſance
Au tourment du langoureux:
Et Flore fait à puiſſance
Croiſtre mon mal amoureux.
La Lune la nuit efface
Des eſtoiles la clairté,
Et Flore & ſa belle face
Paſſe toute autre beauté.

XXVIII.

Cupidon ſe fretillant,
Vn iour alloit chatouïllant
Ma gaye maiſtreſſe:
Vn eſpingle le picqua,
De quoy elle ſe mocqua
Voyant ſa deſtreſſe.
Dea, dit Cupidon, as tu
Ainſi que moy trait pointu,
Et fleche pointue?
Si toſt que ie l'eus ouy
Ie luy reſpond, vrayement oüi

Mais que bien mieux tue.
O quelle a bien d'autres traits
De la trempe des attraits
Dond elle eſt ſeruie:
Ton trait peut vn peu bleſſer:
Mais le ſien ſans y penſer
Viſte oſte la vie.

XXIX.

N'aguere Amour eſperdu
Son carquois auoit perdu,
Pleurant d'vne vois ſi tendre
Que tout pleuroit à l'entendre.
Venus fort en ſouſpira,
Venus ſi fort en pleura,
Que ſes pleurs de leur attainte
Toute ſa torche ont eſteinte.
Voila ſans traits Cupidon:
Voila Venus ſans brandon:
Tous deux, le filz & la mere
Sont pleins de triſteſſe amere:
Les voila pauures tous deux:
Helas! il n'eſt pas vn d'eux
Qui d'vne voix miſerable
Ne ſe diſſe deſplorable.
Amour c'eſt trop ſouſpiré:
Venus c'eſt aſſés pleuré:
C'eſt aſſés auoir ſentie
La fortune appeſantie.
Ie vous vay dire comment
Vous pouués tout promptement

Metre à voſtre mal remede,
Ainſi chaſcun de vous m'aide.
Cupidon va Flore voir:
D'elle tu peus receuoir
L'aigu trait de ſon œillade,
Qui naura mon cœur malade.
Venus de meſme auſſi
R'allume ta torche ici
Dans ma poitrine bruſlante
D'vne flamme violente.

XXX.

Quand i'entend ta douce voix
Et quand ton ſourcis ie vois,
Ie me donne eſpoir de vie.
Car cette grande douceur
Me rend alors demi ſeur
Du bien où giſt mon enuie.
Et puis aprez tout ſoudain
Songeant à ton fier deſdain
Alors à mon mal ie penſe:
Puis l'accent de tes dous mots
Me fait croire que mes maus
Auront en fin recompenſe.
Qu'eſt-ce que des amoureux?
Ce ſont heureux malheureux,
Qui ſont en paix & menace,
Qui mangent vn dous amer,
Et ſinglent ſur vne mer
Qui eſt cruelle & bonaſſe.

XXX.

XXXI.

Vn iour Amour ennuyé
D'auoir long temps tournoyé
Le grand contour de la terre arrondie,
Subiect à ſes appetis
Voulut viſiter Thetis,
Et l'Ocean, bien que traiſtre on le die.
Il s'eſlance dans la mer:
L'onde le vient abiſmer
Pour quelque temps: puis deſſus la marine
Son corps en fin ſe hauſſa,
Lors en nef il agença
Son beau carquois plein de ſagette orine.
Son trait ſeruoit d'auiron
Fendant le fil d'enuiron:
Et puis ſon arc, qui ſa corde eut laſchee,
Fuſt le maſt de ce cordeau
Il affuſta ſon bandeau,
Qui fut la voile à ſa nef attachee.
Ainſi l'Ocean fendit:
A port ainſi ſe rendit
Ce faux Amour ſans tempeſte & orage.
Aux bon aduient le danger.
Quelque bon chien à berger
Pluſtoſt qu'vn autre aura la malle rage.

XXXII.

Ce furent mes deux yeux ſource de mon dommage
Leſquelz premierement me firent faire hommage
Au faux Amour, des hommes la poiſon:
Ce furent eux helas! qui d'vne ſoif charmee

Humerent

Humerent à longs traitz l'œillade enuenimee
Douce aup remier, & puis aigre boiſſon.
Helas! tout auſsi toſt que mes yeux eurent beuë,
Cette noire po iſon, dond fut mon ame imbue:
Dedans mon cœur vn braſier s'alluma:
Et puis par tout le corps s'eſtant toute eſcoulee,
I'eu chaſque os, chaſque nerf chaſque veine bruſlee
Par ce brandon que vif elle enflamma.
Depuis mes pauures yeux pour leur faute connue
Se ſont voulu couurir d'vne eternelle nue,
Et ſe changer en deux pleurans ruiſſeaus,
Qui content ſans ceſſer leur piteuſe nouuelle,
Gazouïllant doucement, à la blonde grauelle
Que font troubler leur gemiſſantes eaus.
Ou plustoſt voyant bien mon corps n'eſtre que cendre,
Pour la mieux retenir ſur elle ilz font deſcendre
Leurs tiedes flots, qui la gardent du vent,
A cælle fin au moins qu'aprez l'ame rauie
Reſte encore cet ombre, ombre helas! de ma vie,
Pour ame & corps que i'auoy parauant:

XXXIII.

Quand ie n'auoy encore eſpris
Le cœur de la flamme à Cypris,
Amour de ſa torche allumee
Ne pouuoit point aucunement
Eſchauffer ſont froid diamant,
Ny rendre ſa glace enflammee.
Adoncdiſoit Amour courroucé,
Ce cœur donques ſi fort glacé
Me veut-il faire reſiſtance

A ma

A ma perte & mon intereſt?
Ie ne ſeray iamais d'arreſt
En telle affaire d'importance.
Furieux il maſchoit ſon frein:
Mais c'eſtoit touſiours ſon refrein,
Ie forcene quaſi de rage:
Ie ne ſeray iamais en paix
Que ſur luy ne pleuuent eſpaix
Quelque gros feu & quelque orage.
Ie ne ſeray aſſeurément
Iamais à laiſe aucunement,
Que ſa glace ne ſoit fondue:
Et que quelque grand feu veinqueur
Toute la glace de ce cœur
En tiedes ruiſſeaus n'ait rendue.
Amour cet arreſt prononça.
Amour auſſi toſt s'aduiſa
De la chaleur de ton œillade,
Et de la chaleur de tes yeux,
Qui feignants d'eſtre gracieux
Ont rendu mon cœur bien malade.
Si toſt que ton œil eut lancé
Son chaud rayon, mon cœur glacé
Fondit en liqueur amoureuſe:
C'eſt d'où vient que mon pauure cœur
Iette par l'œil cette liqueur.
Qui verſe vne ſource pleureuſe.

XXXIIII.

I'ay tout le cœur embraſé,
Et l'œil de pleurs arroſé:

Et si quand ie te le conte,
Belle, tu n'en fais pas conte:
Quand ie le di quand & quand,
Et soudain en te mocquant,
Ma peine estant abusee,
Tu tournes tout en risee.
Tu me vient dire en ce point:
Tout cela ie ne croy point,
Car tes pleurs de leur atteinte
Tost rendoyent ta flamme esteinte.
Où la flamme assurement
Iroit bien tost consommant
Cette eau, que ton sin recelle,
Et qui par tes yeux ruisselle.
Car ce sont deux ennemis,
Qui ne sont ensemble mis
Qu'aussi tost & sans demeure
Ou l'un ou l'autre ne meure.
Ie ne croy point tes propos
T'estimant sain & dispos,
Et reputant menterie
Ton amoureuse furie.
Ah! Flore, mon tout, mon bien,
Au feu ne vois tu pas bien
Bouillonner toute mouillee,
La souch'ademy-brulee?

XXXV.

Vespre nuitale courriere,
Vespre nuitale fourriere,
Vespre mignonne à Venus,

Qui

Qui la prend en ſa tutelle,
Veſpre qui le char attelle
De la nuit aux feux menus.
Veſpe en beautez excellente
Chaſſoit la troupe brillante
Des eſtoiles ſur les cieux,
En les retirant de l'onde,
La où cette troupe blonde
Le iour cache ſes beaux yeux.
Cette Veſprine doree
Parmi la plaine azuree
Sur toutes autres luiſoit:
Comme parmi les gendarmes
Tout à blanc cuiraſſé d'armes
Le grand Mars on apperçoit.
Cette gentille Veſprine
Fille de chambre à Cyprine
Monſtroit bien à ſon briller,
Qui tous autre feux efface,
Que le rayon de ſa face
Pouuoit bien eſclaircir l'air,
Mais la Lune enialouſee,
Belle comme vne eſpouſee
Dans ſon carroce monta.
Aux courſiers laſchant la reſne:
La Nuit ſe rend plus ſerene
Aux rayons qu'elle apporta.
Comme la troupe moutonne
Deuant le loup qui l'eſtonne
S'eſgare de tous coſtez:

Ainſi la face argentine
De la flambante Dictyne
Rend les aſtres eſcartez.
Lors de fortune en la rue
Ma Flore eſtant apparue,
Les rais de ſes yeux luiſants
Eſchangerent en Iournee
La Nuit toute enluminee
Comme les iours plus plaiſants.
La Nuit fut toute eſclarcie,
La Lune toute obſcurcie,
Qui d'vn vermeillon honteux
Contre ſon commun vſage
Fit rougir ſon beau viſage,
Lequel eſtoit argenteux.
Adoncdit elle, deſpitee,
Quelle autre Phœbe argentee
Vient à la Nuit preſider?
Quelle autre Lune nouuelle,
Laquelle ores ſe reuele,
Veut à la Nuit commander?
Ie peu bien au mont Latinie
Baiſer la face endormie
A iamais de mon berger,
Sa cheuelure citrine,
Ses beaux yeux, & ſa poitrine,
Que le ſommeil vient charger.
Que i'endure cette iniure!
Mais quoy? iamais au pariure
La foy on ne doit tenir:

Ie ſuis à droit offuſquee
Moy qui Veſpre auoy moquee
„ *Honny ſoit qui veut honnir.*

XXXVI.

Que l'heure fut heureuſe,
Quand ma douce amoureuſe
Me daigna bien laiſſer
Prendre vn baiſer.
Heureuſe l'entrepriſe,
Du baiſer, que ie priſe,
Ie ſçay, ie ſçay combien,
Deſſus tout bien.
Beniſte la fortune,
Qui me fut opportune,
Beniſte ſoit ainſi
La leure auſſi.
Beniſt l'œillet encore,
Que la leure decore,
La roſe, & le bouton,
De ſon teton.
Que de fleurs embaſmees
Ce baiſer a ſemees,
Banniſſant mon eſmoy,
Par tout en moy!
Baiſer doux & facile,
Que de miel de Sicile,
Et ſur Himette né
Tu m'as donné!
O baiſer d'Ambroſie,
Baiſer de Maluoiſie.
O baiſer ſucrelet,

Doux comme lait!
Baiſer plein d'amourettes,
Baiſer plein de fleurettes,
O Nectar ſauoureux
Des amoureux.
Baiſer leur doure enuie,
Baiſer toute leur vie,
Baiſer tout leur deſir:
Et leur plaiſir.
Baiſer de Colombelle,
Beau plus que choſe belle,
Et plus que la douceur
Doux pour le ſeur.
Que puiſſe-ie m'amie
Longuement endormie
A mon aiſe baiſer,
Sans point ceſſer.

XXXVII.

A tort tu dis que trop ie t'importune
Te demandant en mon mal gueriſon,
Et maugreant mon ſort, & ma fortune,
Et ta rigueur ma mortelle poiſon.
C'eſt à bon droit qu'humble ie te demande
Aide à mon mal, criant touſiours ainſi:
Maiſtreſſe eſtein cette flamme gourmande,
Qui tout le corps me bruſle ſans merci.
Eſt-ce raiſon ô belle, que ie bouche
En ces tourments, qui m'on tant trauaillé,
O grand'rigueur! ma miſerable bouche,
Celant le mal qui me tient adueillé?

Permetz au moins que d'vn humble courage,
Si mes malheurs tu me veux faire courts,
Ton Herme ſourd i'inuoque en mon orage:
Le mal-heureux ne cherche que ſecours.

XXXVIII.

O pauures amoureux tranſis,
Qui portés au cœur les ſoucis,
Et le glaçon ſur la face,
Et la larme à voz yeux groſſis,
Qui le teint vous efface.
Puiſqu'ores vn iuſte deſdain
M'à rendu la raiſon, ſoudain
Ie vay fuyr Cytheree,
Comme vn chien eſt fuy du dain
Pour ſa dent aceree.
Vous, voulés vous touſiours ramer
Deſſus voſtre amoureuſe mer,
Ayant l'eſpoir pour nauire
Freſle & ſubiette à s'abyſmer,
Qu'vn vent de fierté vire?
Aurés-vous l'eſclair de deux yeux,
Qui foudroyent, audacieux,
Pour les Iumeaux & l'Helice?
Touſiours vn tourment ſoucieux
Aurés vous pour delice?
Serés-vous touſiours inſenſez?
N'aurés vous pas iamais aſſez
Seruy ſi meſchante engeance,
Qui ſe rit de vous voir bleſſez
Deſniant allegeance?

Taſchés,

schés, amoureux, d'amortir,
Craignant vn plus grand repentir,
Vostre grand' flamme amoureuse.
Heureux celuy qui peut sortir
De chose dangereuse.
tout le moins sans s'esclauer,
Et sans point vouloir espreuuer
Tant de peine & de destresse,
Chascun de vous tasche à treuuer
Moins cruelle maistresse.
ant à moy puisque la raison
Eiteint mon amoureux tison,
Et puisque ie sens guerie
Ma fieure pleine de frisson,
Et de chaude furie.
permettray de rechef
Qu' Amour se perche sur mon chef,
Si que son mal il me feconde:
Plus grand est le second meschef,
Et la faute seconde.

X X X I X.

nus, ô Cytheree,
Des Paphiens adoree,
deesse aux noirs sourcis,
D'Eryce dame puissante,
Qui tiens Cypre obeissante,
Deesse aux yeux noircis.
moy, Venus, fauorable:
Estain mon feu miserable:
u qu'à Flore il soit ietté:

Ou tous deux ſoyons ſans flamme:
Ou bien tous deux nous enflamme.
Treſiuſte eſt l'eſgaliué.

X L.

Comme Flore tapiſſoit
Vn iour Amour l'apperçoit,
Il luy fit la connoiſſance
Ce petit nain qui m'occit:
Puis auprez d'elle il s'aſsit
Pour deuiſer à plaiſance.
Le dés de Flore tomba:
Amour l'eſchine courba
Pour le ramaſſer bien viſte.
I'eſtoy là les regardant:
Ma maiſtreſſe ce-pendant
A le rendre ainſi l'inuite.
Amour ie vous pri'rendés,
Rendés moy viſte mon dés:
I'ay de luy ſouci & cure:
Il me ſert ſi bien à point
Que l'ayant ie ne crain point
L'aiguille ny ſa piqueure.
Lors Amour luy dit ainſi,
N'eſt ce point ce dés auſsi
Lequel à bouché l'entree
A mon trait qu'il a moqué,
L'empeſchant d'auoir piqué
Ta poitrine non outree?
Ah! luy di-ie ne ſçais-tu,
Que voyant ton trait pointu

Quand

Quand deuers elle il s'eſlance,
Elle offre mon cœur nauré,
Que mes yeux luy ont liuré
Pour parer ta violence?

XLI.

Sus ſus mon cœur, puiſqu'ainſi ſa preſence
Coup deſſus coup ne ceſſe à nous ferir
De mille dards, cherchons toſt ſon abſence,
Gagnons au pied ſans ceſſer de courir.
Viſte fuyons cette poiſon mortelle,
Qui nous confit en peine & en malheur:
Fuyons ce trait qui ſans fin nous martelle
En nous comblant d'vne extreme douleur.
Allons pluſtoſt iuſques en la Scythie
Blanche touſiours de neiges & glaçons:
Allons pluſtoſt en l'Affrique roſtie
Du chaud ſoleil en toutes les ſaiſons.
Mais ah! que di-ie, ô pauure cœur, demeure,
Mon pauure cœur, helas! ne bougeons pas:
Car auſſi bien il faut que toſt ie meure:
Soit loing ſoit prez, proche eſt noſtre treſpas.
Sçais-tu pas bien que ſa cruelle œillade
De chaſque part & de chaſque coſté
T'a tant nauré, & rendu ſi malade,
Que tu ne dois pas eſperer ſanté.
Dequoy ſert-il à la biche courante,
Qui porte au flanc la fleſche du chaſſeur
De s'enfuyr? plus fuyt elle mourante
Plus la talonne vn treſpas viſte & ſeur?

L'homme embarqué dans vn freſle nauire
Regrette en vain ſa terre & ſa maiſon:
Auec le temps tout ſe change & ce vire:
Rien ne vaut rien qu'en ſon temps & ſaiſon.

XLII.

La vieilleſſe nous vient chercher
D'vn pied qu'on n'entend point marcher:
A pas ſourd marche la vieilleſſe:
Touſiours l'Auril ne dure pas:
Noſtre aâge fuit à viſte pas,
Et la ieuneſſe toſt nous laiſſe.
Le temps ne cherche qu'eſchaper.
Belle, tu verras ſe creſper
De ton front le marbre & l'iuoire,
Et fanir ſes lis precieux:
Tu te verras haues les yeux
Vn iour te mirant dans ton voire.
Si tu pourſuis touſiours ainſi,
De me donner peine & ſouci
Me refuſant la iouïſſance
En ta printaniere ſaiſon,
Où ie dois cueillir à foiſon
Mille & mille fleurs de plaiſance.
Dy moy de grace, ma Cypris,
De mes maux quel ſera le prix?
Pour auoir eſté ton Homere,
Ie n'auray ſinon qu'vn abus,
Et pour le fruit comme Phebus
Seulement qu'vne feuille amere.

XLIII

Celuy lequel eſt outragé
Par vn ſien ennemi vangé,
Qui luy deſſerre vne tempeſte,
Eſlance vn abboy de clameurs:
Criant au meurtre, helas! ie meurs
Il ſe demeine & ſe tempeſte.
Mais moy belle, à demy-tué
Du trait que ton œil m'à rué,
Ton œil qui eſt de couleur perſe,
Et qui me ſeruant de poiſon
Sans nul eſpoir de gueriſon
Inceſſamment le cœur me perce.
Ie coupe l'aile à tous mes mots
Ie celle ma peine & mes maux,
Ie ne me plain, ie ne m'eſcrie,
Ie ſuis muet comme vn poiſſon,
Iaçoit que ie ſente vn tiſon
Plus vif qu'vn feu de Trinacrie.
Ie banny le babil & plaid:
Ie me tay, pource qu'il te plait:
Ie taſche à faire bonne mine:
Ie ne fay ny clameurs ny cris:
Sur le front ie ne porte eſcrits
Les ſoucis dond Amour me mine.
Voila comment ſe treuue tel,
Qui porte au cœur le ſoing mortel
Et de douleur l'ame a geſnee,
Qui le front a ſerain pourtant:
Tel ſe dit en ſon ieu content,

A qui male chanſe eſt donnee.

XLIIII.

D'vn braue cœur aprez que le guerrier
Sous le harnois plein de ſueur ſalee,
Race de Mars, a gagné le laurier
Chargé de loz il ſort de la meſlee
Lorſque la nuit eſtent ſon rideau noir
Deſſus le ciel, à repos ſouhaittable
Le laboureur retourne en ſon manoir,
Et le taureau retourne en ſon eſtable.
Quand le pilote a bien long temps couru
Sur les abbois d'vne mer oragee,
S'eſtant fait riche aux deſpens du Peru
Il anchre à port ſa nauire chargee.
Le pelerin, aprez mille trauaux,
Apprez auoir d'vne peine indicible
Grauy les montz & deſcendu les vaux,
Tire ioyeux à ſa maiſon paiſible.
Moy ſeul, helas! d'vn labeur continu
Sans ceſſe & fin ie me peine & trauaille,
Sans que iamais le bout en ſoit connu,
Et ſans eſpoir d'en auoir rien qui vaille.

XLV.

I'ay dés long temps l'ame amoureuſe:
I'ay Cupidon long temps ſerui:
I'ay ſon camp trop long temps ſüiui
De force & façon valeureuſe.
Aime donq ores qui voudra:
L'enuie plus ne m'en prendra.

Il n'y a aucune plaiſance
Tant grande que l'on puiſſe voir
Que l'on ne meſpriſe à l'auoir
Par la trop longue iouyſſance.
Aime donq ores qui voudra:
L'enuie plus ne m'en prendra.
A plus iuſte raiſon & cauſe
On doit fuyr le mal & poiſon:
Ie quitte donq auec raiſon
L'Amour, qui tant de mal me cauſe.
Aime donq ores qui voudra:
L'enuie plus ne m'en prendra.
Amour eſt pire que la peſte:
Son plus doux n'eſt rien qu'vn amer:
Troublee eſt ſa plus calme mer:
Son plus ſerain n'eſt que tempeſte:
Aime donq ores qui voudra:
L'enuie plus ne m'en prendra:
Venus certes n'eſt point ſa mere,
Elle n'eſt que toute douceur:
Mais quand à luy, i'en ſuis bien ſeur,
Il n'eſt rien que poiſon amere.
Aime donq ores qui voudra:
L'enuie plus ne m'en prendra.
Où ſi c'eſt ſa mere & parente,
Elle l'eut du Dieu des combats:
Les cruautés ſont ſes eſbats:
La raiſon y eſt apparente.
Aime donq ores qui voudra:
L'enuie plus ne m'en prendra.

SONNET

SONNET.

LE bon naucher pouſſe touſiours auant,
Roulant ſa nef ſur le dos de Neptune:
Iuſques à tant qu'vn heureux port de Thune
Luy donne arreſt, ou quelqu'vn du Leuant.
C'il qui la mer de l'amour va ſuiuant,
A voile plein y coure ſa fortune:
Iuſques à tant qu'vne rade opportune
Oſte ſa nef de la merci du vent.
L'homme eſt bien fol & de folle nature,
Qui n'eſtant bien ne change d'aduenture:
Qui veut le bien par tout le droit chercher.
Puiſque tu m'es ſi fiere & rigoureuſe,
Ie vay buſquer fortune plus heureuſe:
En mauuais port ne s'anchre vn bon naucher.

FIN.

SONNET SVR LES AMOVRS DE LVCRECE:

A MONSIEVR GODARD

LVcrece, des Romains la perle, & l'excellence,
Le miroir de vertu, la fleur de chasteté,
Ton nom seroit esteint, & la posterité
Sans Godard, en auroit perdu la connoissance.
Car bien que le Tarquin par sa grand' violence
Eut fait à son malheur voir ta fidelité,
Ton honneur toutesfois par les aâges dompté,
Ostoit à noz nepueux de toy la souuenance.
Godard, des vers François l'honneur & le support,
Te fait dans ses amours reuiure apres ta mort,
Et celebrer ton loz parmy la terre ronde:
Faisant paroistre à tous que tu as emporté
Sur les dames l'honneur, comme de son costé
Il emporte l'honneur sur les chantres du monde.

Par Audebert Heudon, Parisien.

LA LVCRESSE
OV LES SECONDES AMOVRS DE IEAN GODARD, PARISIEN.

SONNETS.

I.

Dans le vaisseau d'amour, sur la mer de malheurs
Ie me treuue agité d'esperance & de crainte,
Mes deux cõtraires vẽts, qui ma barque cõtrainte
Pourmeinent sur les flots de ioye & de douleurs.
Et durant leur combat mes deux yeux de leurs pleurs
Font vne grosse pluye: & ma poitrine attainte
De la flamme d'amour, qui iamais n'est esteinte,
Iette cent prompts esclairs, d'orage auantcoureurs
Mais de peur que ma nef n'enfondre & ne perisse,
Amour fait m'esclairer les Iumeaux & l'Helyce
Des beaus yeux de madame: affin qu'estant sauué
et orage là, par aprez il tourmente
Encores mon vaisseau, qui au port arriué
Retombe incessamment en plus forte tourmente.

Printemps

II.

Printemps, blond iouuenceau, le mignon de Nature,
Grand heraut de Venus, contentement des yeux,
Qui raieunis la terre & fais rire les cieux,
Tu marches couronné de fleurs & de verdure.
De peur que tes bouquets faute de nourriture
Ne fanniſſent trop toſt, l'air ſe rend pluuieux:
Puis aprez le ſoleil eſchauffe, gracieux,
Ton herbage fleuri peint de mainte peinture.
Printemps, auecques toy i'oſe bien comparer
Celle là qui me fait nuit & iour endurer,
Me liurant à tous coups tant d'aſſauts & d'alarmes:
De fleurs eſt tout rempli ſon viſage & ſon ſin,
Qu'arroſent en tout temps & qu'eſchauffent ainſin
Mon cœur de ſa chaleur & mes yeux de leur larmes.

III.

Eſté, qui tiens en main la faucille tortue,
Sur le chef vn chappeau à maint eſpi creſté,
Et dond le corps qui eſt au labeur indomté
Paroiſſant demi-nud à groſſe goute ſue.
Celui qui aura bien ta nature connue,
S'il m'accompare à toy dira la verité.
Car tu bruſles de chaud & ie ſuis tourmenté
De la flamme d'amour qui m'embraſe & me tue:
Ton corps eſt par tout plein des eaus de tes ſueurs,
Mon corps eſt tout noyé par les eaux de mes pleurs:
Paiſible en ſon trauail nul de nous mot ne ſonne.
Eſté, tant ſeulement nous differons d'vn point:
Sur la terre les bleds tu ſerres bien à point,
Et dans le champ d'amour iamais ie ne moiſſonne.

Autonne

IIII.

Autonne, gaye nymphe à la cotte trouſſee,
Aux coudes rebraſſés au frond halé de chud,
Deeſſe des iardins, à qui de rien ne chaut
Que de cueillir des fruits dans ta maſue eſcliſſee.
Ne va point aux vergers d'vne cource eſlancee
Alors que tu auras de tes pommes defaut:
Va droit à ma maiſtreſſe, elle ha ce qu'il te faut:
Car de pommes par tout elle eſt toute chargee.
Son front eſt vne pomme, auſſi eſt ſon menton,
Auſſi eſt bien ſa iouë, auſſi eſt ſon tetton.
Autresfois ie voulus eſtant franc & allegre,
Gaye Autonne, cueillir ces pommes d'amour là:
Mais ſans les ſauourer par mes yeux ſe coula
Au fin fond de mon cœur le gouſt d'vn fruit ſi aigre.

V.

Hyuer, pere griſon à la barbe fleurie,
Qui de troys gros bonnets te couures les cheueux,
Et qui pour le preſent autre choſe ne veux
Sinon que le foyer & la table garnie.
Tandis qu'au coing de l'âtre en grande reſuerie
Tu roſtis tes genous, ton poſte froidureux
Aquilon court en lair, & ſeme dangereux,
La froidure & le glas en meuglant de furie.
Hyuer, mais nonobſtant ſes froidureux glaçons,
Qui arreſtent tout court les gens en leurs maiſons,
Quand madame ie voy, ie voy la primeuere.
Ses yeux ſont deux ſoleils de rayons eſclatans:
Des roſes & des lis ſon ſin eſt le repaire:
Neſt ce pas dequoy faire en hyuer vn printemps.

VI.

Ie taſchois à couurir ma teſte de laurier
Bruſlé d'vn ieune ſang & deſireux de gloire,
Et voulant r'emporter deſſus le temps victoire
Ie m'armoy contre luy d'vn courage guerrier.
Tantoſt i'entreprenoy d'amener, le premier,
Francus & tout ſon oſt prez de Seine & de Loire:
Puis ie chantoy la mort & la tragique hyſtoire
Des grands, donq le treſpas au meurtre eſt couſtumier.
Cupidon enragé que laiſſant là ſes larmes
Ie chantoy le dieu Mars, & ces dures alarmes,
D'vn trait d'or eſmoulu me frappa droit au cœur:
Dés ce temps ie voulu chanter ma tragœdie,
Comme ie fay encor ſans que rien ie mendie,
Ayant trop de ſubiet à mon propre malheur,

VII.

C'eſtoit au mois d'Auril, lorſque la primeuere
Bigarre en cent façons l'herbage des prés verts
Quand la terre riante a ſes pores ouuerts,
Et quand Zephyre chaſſe Aquilon le ſeuere.
Que ie vi la beauté laquelle ie reuere
Marchant parmy les prés d'herbe verte couuerts:
Amaſſant mille fleurs, de leurs amas diuers
Elle fit vn bouquet d'vne gente maniere.
Par fois elle chantoit, & par fois non auſſi:
Auançoit-elle vn pas, ie le faiſoy ainſi:
Tant de plaiſir i'auoy à la voir ainſi gaye.
Mais Amour qui s'eſtoit en auette changé,
Sortant de ſon bouquet où il s'eſtoit logé
Me vint piquer au cœur d'vne amoureuſe playe.

VIII.

De grace n'allés plus ioüer en la prairie
Pour moiſſonner l'eſmail de mille & mille fleurs,
Qui peignent les vallons de leurs viues couleurs:
Car ie crain qu'en la fin vous n'en ſoyez marrie.
On bien quand vous irés allés y, ie vous prie,
Treſbien accompagnee à cauſe des volleurs,
Qui vous pourroyent rauir me comblant de douleurs,
Et vous donnant auſsi beaucoup de faſcherie.
Et dea ſçaués vous pas que Iuppiter vn iour
S'eſtant fait cygne blanc ioua ſi laſche tour
A Lede dans les prés: vous eſtés bien plus belle:
Il vous pourra guetter, il eſt vray que voz yeux
Armés de tant deſclairs tùroyent ce roy des cieux,
Comme luy meſme fit ſa peu caute Semele.

IX.

De pourpre & de criſtal vous auez le viſage:
Vous auez deux ſoleils d'ebéne couronnés,
Plus bas deux beaux couraux de lis enuironnés,
Et deux beaux rancs perleux qui ſont à voſtre vſage.
Vous aués vn eſprit poſé, raſsis & ſage,
Dix longs doigts yuoirins de perles atournés,
Dans le ſin deux boutons auec l'Aurore nés,
Sous leſquels en amour i'ay fait apprentiſſage.
Vous auez voz cheueux friſotés, creſpelus,
Blonds comme le ſoleil & voire encore plus.
Vous auez d'eſcarlate vne leure Iumelle.
Voſtre port eſt royal, voz propos gracieux.
Belle tous ces beaux points vous portez en tous lieux:
Mais ie vous porte au cœur encore bien plus belle.

X.

Le penſer, le deſir, la crainte, & l'eſperance,
La froide ialouſie au mal enuenimé,
La peine, les ſoucis, & l'amour enflammé
Feront d'orenauant auec toy demeurance.
Renonce hardiment à la ferme aſſeurance,
A l'esbat, au plaiſir & à la liberté:
Tu vas ſentir que c'eſt d'vne grande beauté,
Qui eſt fiere en effet, & douce en apparence.
Tu auras beau ſouffrir vn extreme tourment:
Tu n'auras que des pleurs pour tout allegement,
Sans iamais en guerir tu deuiendras malade.
Ta ſanté dependra de ceux qui t'ont piqué.
Ainſi me dit Amour dans voz yeux embuſqué,
Quand il perça mon cœur de voſtre viue œillade.

XI.

N'aguere eſtant aſſis vis à vis de madame,
Me mirant dans ſes yeux i'y vi l'archer Amour,
Qui comme dans ſon fort, y faiſoit tout au tour
La ronde, ayant en main ſes fleſches & ſa flamme.
Ce petit Archerot y ſongeant ie me paſme,
Sans l'auoir offencé me fit ce laſche tour,
Il me deſcoche vn trait qui trauerſoit à iour
Mon cœur preſt à porter ſous la funebre lame.
Ie n'attendois plus rien qu'vne prochaine mort:
Tu te trompes, dit-il, tu n'és encores mort:
Deſlors il me charma d'vne vaine eſperance.
Qui mes eſprits retint me faiſant viure ainſi:
Mais viure tellement qu'accablé de ſouci
Depuis ie meurt de fait viuant en apparance.

XII.

Me tenir, comme on dit, tousiours le bec en l'eau:
Suspendre mes pensers entre esperance & crainte:
Donner tristesse seure & allegresse feinte:
Me faire vn Yxion ou Tantale nouueau.
Faire sourdre vne mer de mon moite cerueau:
Me faire tantost rire, & tantost faire pleinte:
Attacher la douleur & la tristesse peinte
Dessus mon blesme front, qui leur sert de tableau.
Allumer en mon sin vne torche embrasee:
Semer sur mon visage vne neige glacee:
Me tuer d'vn regard tout outre despité:
Me rendre d'vn sous-ris ame, vie allegresse:
Me voir mort à tous coups, & puis resuscité:
Sont les menus plaisirs de ma belle Lucresse.

XIII.

Ie ne pouuoy auoir la poitrine blessee
De fleschos & de dards venants des plus beaux yeux,
Le vray siege d'Amour, n'y ne m'adresser mieux,
Qu'à vous mon tout, mon bien mon cœur, & ma pensee.
Vous surpassés autant toute beauté prisee,
Que fait le clair soleil de son front radieux
La foiblette clairté des estoiles des cieux:
Ou que la Lune fait vne torche embrasee.
Ah! ah! que ie seroy heureux si seulement
Vous n'auiés point le cœur de roc ou diamant
Par tout enuironné d'vne fierté Schytique,
Qui me fait endurer cent mille afflictions
Pour vostre rigueur donques & voz perfections,
Vous este vnique au monde & à moy seul inique.

Alors

XIIII.

lors que le soleil n'aura plus de lumiere,
Le printemps de verdure, & l'esté de moissons,
L'air de volans oiseaux, & la mer de poissons,
Et le ciel n'aura plus sa route coustumiere.
ors que sans mineral se verra la miniere,
Sans fleurs le mois de May, Decembre sans glaçons,
Sans arbres les forests, les villes sans maisons,
Sans escume & sans flotz Thetis la mariniere.
lors que les vallons n'auront plus de ruisseaux:
Quand les ruisseaux aussi n'auront plus de roseaux
Et lors que les roseaux n'auront verdure aucune:
ors que sera tout vn de tenebre & clairté:
Et quand sans trompexie on verra la fortune,
Ie seray sans constance, & vous sans cruauté.

XV.

mme le ieune faon d'vne beste sauuage,
Qu'on nourrit par plaisir lors qu'il gaigne les champs
Pense estre en liberté puis à force de gents
Estant repris soudain, soudain r'entre en seruage.
e mesme ma raison combattant mon courage,
Ie brisay la prison où Flore aux yeux riants
M'auoit tenu captif long espace de temps,
Pensant bien affranchir le reste de mon aâge.
braſier dont Amour ma poitrine enflammoit
Esteint tout de nouueau encore vn peu fumoit:
Cupidon qui sceut lors son occasion prendre.
ant soudain r'alluma mon brasier ancien,
Du feu de deux beaux yeux en me faisant entendre
Qu'il n'est pas eschappé qui traine son lien:

XVI.

Madame, dequoy ſert que vous portiés au front
Mille & mille beautés à mes yeux deſployees:
Puiſque ces beautés là ſont ſi mal employees
A cauſer tant de maux ainſi qu'elles me font?
Madame, dequoy ſert que voz yeux ſi beaux ſont:
Puis qu'ilz rendent de pleurs mes paupieres noyees?
Que ſeruent voz douceurs ſi hautement louëes,
Si c'eſt miel par deſſus, & ſi c'eſt fiel au fond?
Madame, de quoy ſert que vous ſoyés ſi belle:
Puis que vous vous monſtrés ſi farouche & rebelle
Ne voulant reconnoiſtre aucunement Amour?
Mais de grace pluſtot demandés moy, madame,
Puis qu'ainſi vous fuyés Cupidon & ſa flamme,
Dequoy c'eſt que me ſert de vous faire la cour?

XVII.

Certes vous penſés bien auoir ville gaignee,
Lors que vous connoiſſés mon mal & ma langueur,
Eſperant à la fin par voſtre grand'rigueur
Que mon amour ſera de vous bien eſloignee.
Aſſeurés vous pourtant ſi vous eſte obſtinee
A me faire ſouffrir peine, mal & malheur:
Qu'auſſi ſuis-ie obſtiné à ſouffrir la douleur,
Qu'à tort & ſans raiſon vous m'aues ordonnee.
Tant plus vous vous fi'res à voſtre cruauté,
Tant plus ie me firay à ma fidelité:
Si bien que c'eſt en vain que vous eſtes cruelle,
Affin de m'empeſcher de vous faire la cour:
Puis que pour vous fleſchir, & attraire en amour,
Ie ſuis de mon coſté ſi ferme & ſi fidele.

Superb

XVIII.

Superbe, dure, fiere, orgueilleuſe & farouche,
Qui n'aués point pitié d'vn ſi loyal amant,
A mon dam, vous aués bien moins de ſentiment
Que quelque vieux rocher, ou quelque vieille ſouche.
De mots rogues & fiers eſt pleine voſtre bouche,
Voſtre front de deſdaing, & de meſpriſement,
Et voz deux yeux irés de courroux vehement,
Courroux qui iuſqu'au cœur me tenaille & me touche.
Iamais ma fermeté, le temps, n'y ſa longueur
Non ſceu venir à bout de cette grand'rigueur
Qui touſiours croiſt envō cōme aux prés fait vne herbe,
Auſſi à ce coup-ci ie vous quitteray là
Et puis tout voſtre ſaoül ſoyés apprez cela
Farouche, dure, fiere orgueilleuſe, & ſuperbe.

XIX.

Puis que vous vous plaiſés ſi fort en mon martire:
Puis que vous vous plaiſés ſi fort en mon tourment:
Puis que mon malheur eſt voſtre contentement:
Puis que vous vous riés alors que ie ſouſpire.
Puis que vous vous baignés dedans l'eau que ie tire
Du ruiſſeau de mes pleurs, qui court ſi roidement:
Et puis que vous glacés quand vn feu vehement
Me bruſle & cuit ſi fort que ie ne le puis dire.
Madame, ie connoy que vous taſchés touſiours
De m'enuoyer ailleurs faire neuues amours:
Mais en vain pour cela vous vous monſtrés cruelle.
Car ſi mon pauure cœur ſens voſtre cruauté:
Auſſi i'ay mes deux yeux, qui d'vn autre coſté
Meurent d'aiſe & plaiſir, en vous voyant ſi belle.

XX.

Voici le gay Printemps, & la terre attiffee
De mille & mille fleurs prend ſon vert cottillon.
L'amour, qui vole en l'air ainſi qu'vn oiſillon,
Des cœurs qu'il va naurant ſe dreſſe vn beau trophee.
La terre & la marine eſt d'amour eſchauffee:
Le ſang des animaux eſchauffe à gros bouïllon:
Le Satyre picqué d'amoureux aiguillon
Pourſuit emmy les champs ſa boccagere fee.
Venus guidant le bal des Graces au pieds nuds.
Foule parmy les prés les fleurs à ſauts menus:
Le baiſer doucereux les pigeons entrelaſſe:
De bourgeons nouuelets le boccage eſt paré:
Voici le gay Printemps l'hyuer s'eſt retiré.
Mais c'eſt comme ie croy dans voſtre cœur de glace.

XXI.

Aux rayons du ſoleil la neige eſt eſcoulee
De la cime des monts & le glaçon fendu
En mille & mille parts à la fin s'eſt fondu,
Et ia n'apparoit plus la derniere gelee.
Madame ſeulement la glace recelee
Au fond de voſtre cœur ſans ceſſe morfondu,
Se deffend de ce chaud que i'auoy attendu,
Mon eſperance à luy s'en eſtoit enuolee.
De ce ſoleil de Mars pourtant il ne me chault:
I'attend celuy de May, qui pour eſtre plus chaud
Fondra ce glas à qui voſtre cœur a fait place.
Ah! non: car que peut faire vn ſeul ſoleil des cieux,
Si tous ces deux ſoleils que vous pourtés aux yeux
N'ont ſceu fondre iamais vne ſi roide glace?

Mon

XXII.

Mon Desir empenné s'en alloit m'esleuant
Cherchant au ciel d'Amour des beautés inconnues,
Iusques au fond de l'air où s'engendrent les nues,
La tempeste la pluye & l'orage & le vent.
Encore ambitieux, passat-il plus auant
A la sphære du feu & des flammes menues.
Mais ô pauure Desir comme tu continues
A me guinder plus haut Amour se mit deuant.
Orgueilleux, dit Amour, plein d'ire en son visage
Pour auoir esté trop temeraire & peu sage,
Sois puni par ces lieux qu'à ton dam tu vins voir.
Il eut dit, auſsi tost le feu s'en vint grand'erre
Me bruſler tout le cœur, l'air fit mes yeux pleuuoir,
Et de venteus souſpirs à mon sin fit la guerre.

XXIII.

N'agueres ie tournois en mes autres amours:
Mes vers estoyent enflés, & d'vne façon braue
Ie ne pouuoys chanter qu'vn sonnet docte & graué,
Iaçoit qu'il eut les pieds plus petis & plus courts.
Mais ie veux maintenant, ie veux ores touſiours,
S'il vous plait, pour le moins, car ie suis vostre esclaue,
Vous celebrer en vers plus doux & plus suaue,
Qui se feront ouyr aux cheſnes les plus sourds.
Ie ne suis plus celuy qui encores s'amuse
A rimer richement pour honnorer sa muse.
I'euite la sentence & fuy la grauité:
Ie cherche la douceur: la raison qui me pouſſe,
C'est pour monſtrer qu'il faut qu'auſsi vous soyés douce,
Et que vous mettiés bas vostre graue fierté.

XXIIII.

Seruir à tout chascun de fable & de risee:
Perdre continuement & repos & repas:
Endurant mille maux souhaitter le trespas:
Porter dedans son sin vne torche embrasee.
Se miner de l'amour ainsi qu'vne fusee
Se consomme du feu: tousiours vn triste helas
Faire voler en l'air, & bien que l'on soit las
Chaser & rechasser vne beste rusee.
Et pour seruir autruy comme fait le flambeau,
Se consommer soy mesme & chercher son tombeau:
Voir choir son esperance en terre toute platte.
Souffrir incessamment tant les iours que les nuits:
De larmes s'abbreuuer: se repaistre d'ennuits,
Ce sont les fruits d'amour quand on sert vne ingratte.

XXV.

Dés l'heure, & le moment, le iour, le mois, l'annee
Que ie receu cet heur de voir vostre beauté
Ie iuray que des-lors à toute eternité
Ma constance & m'amour à vous seroit donnee.
Et c'est pourquoy depuis d'vne amour obstinee
Ie n'aime autre que vous qui m'aués limité
Le but de mes desirs & qui ma liberté
Tenés comme il vous plait chés vous empriſonnee.
Mais helas! puisque en vain ie vous vay poursuiuant,
Ie desgage ma foy donnee au parauant:
Vostre rigueur le veut aussi fait ma iuste ire,
Non ie seray constant: mais helas, i'en mourray:
Vous quitteray-ie? non, si feray, non feray.
Iamais homme de bien ne se voulut desdire.

O blonds

XXVI.

Blonds cheueux espars en mille flots ondés!
O beaus yeux qui luisés d'vne flamme si claire!
O front plus blanc & clair que la neige & la glaire!
O longs doigts faits d'albastre & de perles bourdés!
Sourcis, comme vn arc sous ce beau front bandés!
O leures de couraux, que ie ne veut point taire!
O douce grauité en modestie austere!
O bras d'yuoire blanc dignes d'estre œilladés!
O beau sin plantureux fait de neige espessie!
O tettine d'argent en rubis accourcie!
O discours de mon ame assassins & volleurs!
O port graue & royal! ô haleine muscade!
O doux ris, où l'Amour se met en embuscade!
O que vous me causés de peine & de douleurs!

XXVII.

O que i'estoy heureux quand roy de ma pensee
I'estoy en liberté, que ie regrette tant!
O que i'estoy heureux alors que libre estant,
Ie n'auoy point d'amour la poitrine embrasee!
I'ignoroy que c'estoit que d'vne ame blessee
Des traits de Cupidon: ie m'alloy esbattant
Guidé de mon vouloir sans estre repentant,
De chose ny d'affaire au parauant passee.
Mais ignorant le bien auquel lors ie viuoy,
Entre tant de beautés qu'à tous coups ie trouuoy
I'en voulus à la fin vne pour dame elire.
Lors du poison d'amour à longs traits ie m'yuray
Et sa rigueur depuis ce prouerbe à fait vray,
Que celuy qui choisit bien souuent prend le pire.

Que

XXVIII.

Que ce iour là me fut aggreable & heureux
Auquel premierement ie vi ſa belle face,
Auquel premierement ie vi ſa bonne grace,
Et que ie fus ſurpris par ſes yeux amoureux.
Si toſt que i'eu lancé les deux miens deſſur eux,
Il me fallut tenir la veuë vn peu plus baſſe
Pour leurs flambants eſclairs: ainſi changeant de place
Mon œil ſe vint mirer en ſon ſin plantureux.
Ie fi deſſus ſon corps tout par tout la reueuë:
Tantoſt deſſus ſon col mon œil iettoit ſa veuë:
Tantoſt deſſus ſes mains: tantoſt ſur ſes tettons.
Si bien que ſa beauté, laquelle eſtoit extreſme,
Me rauit tellement en toutes ſes façons,
Que pour y penſer mieux ie m'oubliay moy meſme.

XXIX.

Si ie ſuis tout nauré de playes amoureuſes
Comme vn pauure ſoldat, qui ne peut reſiſter
A pluſieurs qui ſur luy ſe viennent tous ietter,
Luy couurant tous le corps de playes douloureuſes.
Ne vous eſtonnés point: mes forces genereuſes
Succombent ſous les coups que leur ont fait porter
Deux puiſſants ennemis, que ne ſçauroyent dompter
D'Achille ny d'Hector les armes valeureuſes.
Si l'vn d'eux m'aſſailloit i'en viendroy bien à bout:
Mais eux deux aſſemblés me domptent iuſqu'à tout.
Empeſché contre deux ſeroit Hercule meſme.
Et ſi on veut ſçauoir qui ſont les ennemis,
Qui en ſi piteux point m'ont ſi laſchement mis.
C'eſt Rigueur & Beauté, d'où vient mon mal extreſme.

Tantoſt

XXX.

Tantoſt pour vous treuuer entrant en voſtre ſale
I'ay veu entre pluſieurs voſtre image & tableau,
Qui monſtre au naturel voſtre viſage beau,
Qui eut bien fait quitter au Thebain ſon Omphale.
Si toſt que ie l'ay veu ie ſuis deuenu paſle,
Le corps m'a friſſonné & deſſous le chappeau
Le poil me heriſſoit, tandis que ſous ma peau
Vn petit feu par tout deſcend, gliſſe, & deuale.
A meſure touſiours que i'alloy regardant
Voſtre image & pourtrait, ce feu deuin ardant:
Meſme par tout mon corps ſa flamme il vint eſpandre.
Si voſtre ſeule image a bien tant de pouuoir:
Qu'eſt-ce que c'euſt eſté ſi i'euſſe peu vous voir:
Pour le certain alors vous m'euſsiés mis en cendre.

XXXI.

Tantoſt tout eſtonné, belle & chaſte Lucreſſe,
I'ay rencontre mon Cœur, qui s'en venoit à moy,
En triſte, & piteux point, & tout chargé d'eſmoy,
Ie ſuis, ce diſoit il, chaſſé de ma maiſtreſſe.
Prend pitié de mon mal: ſoulage ma deſtreſſe:
Reprend moy s'il te plait, & me remets chez toy:
Ie luy ay reſpondu miſerable, pourquoy
As tu abandonné ta dame & ta princeſſe.
Va t'en la ſeruir, va miſerable cœur.
Ie vous l'ay renuoyé tremblant & plein de peur.
Si en aucune choſe il vous a peu deſplaire,
Quand chez vous derechef il ſera retourné,
Puniſſés l'aigrement: vous le pouués bien faire,
Lucreſſe, il eſt à vous, car ie vous l'ay donné.

XXXII.

Si ie vi en tourment, si ie vi en tristesse:
Si ie n'ay que du mal, si ie suis malheureux:
Si ie traisne tousiours vn tourment rigoureux:
Si le soing & souci me tenaille sans cesse:
Si ie n'ay pas vn brin de ioye & de liesse:
Si ie suis demy mort & tousiours langoureux:
Si ie suis tout bruslé d'vn baiser amoureux:
Si miserablement ie passe ma ieunesse.
Si au lieu de plaisir ie sens affliction:
Si ie suis miserable autant qu'vn Ixion:
Si ie ne suis de moy que morte pourtraiture:
Si ie porte au visage vn glaçon pallissant,
Les larmes à mes yeux, au cœur vn feu puissant,
Helas! c'est vostre faute & ma male aduanture.

XXXIII.

L'Hydaspe n'a point tant de pierres precieuses
Dans ses flots emperlés, l'hyuer tant de frimas,
L'Affrique de serpents & sablonneus amas,
Ny le peint arc en ciel de couleurs pleuuieuses.
Venise n'a point tant de gondoles nageuses,
Vn iardin au printemps n'a point tant de limas,
Ny tant de beaus iardins les faux-bourgs de Damas
Ni la Thrace en hyuer de froidures neigeuses.
Rhodope n'a point tant sur son chef de glaçons,
Ny de poissons aigus les piquants herissons.
Les Indoises fourmis n'ont point tant de richesse,
Beauce tans de bleds Aniou n'a tant de vins,
Ny l'homme ambitieus n'a tant de souhaits vains,
Que iay de maux pour vous, belle & chaste Lucresse.

XXXIIII.

Ou ſoit qu'au point du iour le coq l'Aube ſalue:
Ou ſoit que le ſommeil ſe niche dans noz yeux:
Ou ſoit qu'en plein midy Phebus eſclaire aux cieux,
Mon mal iette ſur moy touſiours ſa dent goulue.
Soit que i'erre deſſous la cime cheuelue
Des foreſts, m'eſloignant du peuple vicieux:
Soit qu'en ville ie ſoy, mon tourment ſoucieux
Me deſchire obſtiné de ſa griffe pollue.
Mais las! comment auſſi ne ſe feroit-il point
Ie porte dans mon cœur, ô le douloureux point!
Madame que l'Amour y graua de ſa fleſche.
Pour la voir ſeulement commmença mon malheur.
Comment n'auroy-ie donq ores breſche ſur breſche,
Veu que pour le preſent ie la porte en mon cœur?

XXXV.

Belle & chaſte Lucreſſe, ainſi comme Cyprine,
Vous aués les yeux noirs & le poil refriſé,
Comme cil de Pallas voſtre eſprit eſt poſé,
Vous aués comme l'Aube vne leure pourprine.
Comme les Graces ſœurs vous aués la poitrine
De criſtal Indien, en deux parts rehauſſé
De deux tettins d'yuoire, où flamboye enchaſſé
Vn beau rubis au bout, comme au ciel fait Dictyne.
Vous aués voſtre port royal comme Iunon,
Vous aués vos diſcours tels que ceux de Pithon
Parlant auſſi bien qu'elle & voire mieux encore.
Vous m'aués comme Muſe à bien chanter appris.
Seule ainſi vous valés Pallas, Iunon, Cypris,
Les Graces, & Pithon, vne Muſe & l'Aurore.

Le

XXXVI.

Le soleil maintenant se loge au Capricorne:
Decembre, qui blanchit la terre de glaçons,
Arreste ores tout court les gents en leurs maisons:
Voici le dernier mois qui cet an-ci nous borne.
Voici le mois qui est le plus triste & plus morne,
Qui fait le plus dormir & garder les tisons,
Et lequel fait geler dedans l'eau les poissons:
L'an d'apresent s'en va & le nouueau retorne:
Ah! que ie suis ioyeux de voir finir ton cours,
O An, qui m'as esté si rude en mes amours,
Et durant tout lequel i'ay eu tant de martyre.
Va t'en en bonne paix, va & me quitte là:
Mais An, dequoy me sert de te dire cela
Puis qu'au cruel Amour ie n'en puis autant dire.

XXXVII

Nouuel An, Dieu te gard' & toy belle iournee,
Qui nous l'as ramené, Dieu te salue ici,
Heures au pied de vent, Dieu vous salue aussi,
Vierges aux courts cheueux à l'eschine empennee.
Dieu te gard' Ianuier, qui r'ameines l'annee
Nous donnant bon presage & chassant tout souci:
Dieu te gard beau soleil de rayons esclairci,
Qui vient recommencer ta carriere bornee.
Puissiés vous r'amener en France le bon temps,
Et les pauures François rendre à la fin contents,
Et leur faire vne annee entierement nouuelle.
Halce n'est pas pour moy que ie vien de parler:
L'an auecque son cours mon amour renouuelle:
Et puis mon amour fait mon mal renouueller:

Lorsque

XXXVIII.

Embarquant, du Verdier, sur l'amoureuse mer,
Ie pris pour mon vaisseau la merci de ma dame,
A ma fidelité i'e fis prendre la rame
Pour conduire ma nef à force de ramer.
Mon desir autant haut qu'on sçauroit estimer
En long mast s'esleua, & sentant en mon ame
Vne large Esperance, alors ie la reclame
Pour voile de ma nef qu'elle sceut bien armer.
Affin d'asseurer ma nauire en sa course,
Ie choisy deux beaux yeux Pour mon Pole & mon Ourse,
Lors que l'anchre leuant, ie quittay rade & bord.
Mais l'orage qui vient des vents que ie souspire,
Et de la pluye aussi que de mes yeux ie tire,
M'empesche, du Verdier, de pouuoir prendre port.

XXXIX.

Quand vous estes absente vne estrange tristesse
Se vient tout aussi tost de mon ame saisir:
Adonques de rien voir mes yeux n'ont nul desir
Ne se plaisant à voir que leur seule maistresse.
Vous me comblés pourtant de pleurs & de destresse
Quand ie peus contempler vos beautés à loisir:
Tellement qu'vn tel bien me cause desplaisir,
Regardant vos beaux yeux qui m'vsent de rudesse.
Et ainsi receuant peine de deux costés
Soit que ie soy absent, ou prés de vos beautés:
Ie ne sçay de ces deux lequel ie deusse eslire:
Mais eux, ie ne sçauroy en cela que iuger,
Mais dequoy me sert il à tout cela songer,
Puisqu'estre prez ou loing ce m'est tousiours martire.

XL.

D'où peut venir cela que tant plus ie m'efforce
De plaire à ces beaux Yeux, qui me vont meurtrissant,
Tant plus mon pauure cœur leur grande rigueur sent,
Et tant plus ie reçoy entorse sur entorse?
Beaux Yeux, qui autresfois me seruistes d'amorce,
Pourquoy me rendés vous si foible & languissant:
Et pourquoy voulés vous que i'aille ainsi suçant
Au lieu du fruit d'amour seulement son escorce?
Tant plus ie suis loyal & tant plus amoureux,
Tant plus mal ie me treuue & tant plus malheureux:
Mais la faute est à moy, i'ay ce que ie merite.
Car me monstrant ainsi si loyal & constant,
Bien que vous me faciés du mal autant qu'autant,
Beaux Yeux, vous n'aués pas crainte que ie vous quitte.

XLI.

Si l'on vous voit paroistre ainsi qu'vne princesse
Marchant d'vn graue pas, ce n'est pas sans raison:
Vostre pouuoir est grand, tesmoing cette prison
Où vous tenés mon cœur languissant de tristesse.
La douce liberté, qui estoit mon hostesse,
Et qui chés moy logeoit en ma ieuune saison,
S'enfuit deuant vos yeux, les craignant à poison,
Quand de vous ie receus ma premiere destresse.
Vous me mistes au cœur vos beautés bien auant,
Deux fonteines aux yeux, & dans le sein vn vent:
Depuis vous-vous braués d'auoir tant de puissance.
Mais ne veuillés pourtant si grande l'estimer:
Veu que de vous prouient mon mal & ma nuisance,
C'est pouuoir plus que vous de vous pouuoir aimer.

XLII.

Encore n'ai-ie peu ſçauoir que c'eſt qu'Amour:
Encores n'ai-ie peu connoiſtre ſa nature:
Nonobſtant que ſans ceſſe il me tienne en torture
Par la rigueur de celle, à qui ie fay la cour.
Ie la trouuay ſi belle & douce au premier iour,
Que ie penſoy auoir trop heureuſe auanture
D'aimer & de ſeruir ſi belle creature,
Qui paſſoit en beauté les belles d'alentour.
Dés l'heure ie l'aimay cent fois plus que moy-meſme
Allumant dans mon cœur vne chaleur extreme
De ialouſe froideur ie ſuis pourtant tranſi.
Quand i'apperçoy quelqu'vn prez d'elle en quelque place:
Que ce peut eſtre amour ie n'en ſçay rien ainſi,
Si ce n'eſt vn braſier enuironné de glace.

XLIII.

Comme vn oiſeau de proye en eſtendant ſes ailes,
Et ſe pendant en l'air tient ſon corps balancé:
On dit qu'vn iour Amour, ce fut au temps paſſé,
Alloit ainſi dans l'air preſchant ſes loix nouuelles.
Amants, ce diſoit-il, choiſiſſés les plus belles
Affin que voſtre amour ſoit mieux recompencé.
Mais ſi en fin leur cœur eſt trop froid & glacé,
Pouruoyés vous ailleurs & laiſſés ces cruelles.
Tout depuis ce temps là les ieunes amoureux
Obſeruant telles loix ſe treuuent bien heureux,
Ayant le vent en poupe & douce la fortune.
Tellement que chaſcun reçoit contentement:
Et chetif que ie ſuis ſeul ie vi en tourment:
Auſſi n'aime ie pas à la façon commune.

XLIIII.

Si ie ne hante plus aucune compagnie
Comme ie ſoulois faire auant qu'eſtre amoureux:
Si l'on ne me voit plus gaillard & genereux:
Si l'eſcrime & la danſe eſt loing de moy bannie.
Si la fleur de mon teint ſen va toute ternie:
Si ie ſuis tout penſif, tout morne & ſonge-creux:
Si amour ſe monſtrant cruel & rigoureux,
Ainſi comme vn forçat me tourmente & manie.
Si dans mon pauure cœur nauré de toutes parts
Ie reſens mille traits & mille feux eſpars:
Si la triſteſſe à pris pour retraite mon ame.
Si i'ay les yeux comblés de larmes & de pleurs,
Le ſin de chauds ſouſpirs, & le front de palleurs:
Ce n'eſt pas ſans raiſon, ainſi plait a madame.

XLV.

Ny l'enuieux caquet des meſdiſants ialoux,
Ny l'importun babil qu'eſmeut la populace,
Ny voſtre lente humeur auſſi froide que glace,
Ny voſtre œil, qui m'eſt rude au lieu de m'eſtre doux.
Ny l amoureux accés qui fait battre mon pouls,
Ny la rigueur qui eſt peinte ſur voſtre face,
Ny le chemin d'amour dond la longueur me laſſe,
Ny ce fier deſeſpoir que ie reçois de vous.
Ny la honte que i'ay de perdre ma franchiſe,
Ny le braſier qu'Amour dedans mon cœur attiſe,
Ny les piquants brocards d'vn boufon & moqueur,
Ny l'horreur qu'au miroir me donne mon front haue,
Ny ce torrent de pleurs qui la face me laue,
N'effacera iamais voſtre amour de mon cœur.

Rochers,

XLVI.

Rochers, qui iuſq'aux cieux eſleuez voſtre faite:
Fleuues, qui à gros flots dans les champs ondoyés:
Mareſts, qui à tous coups des eaux eſtes noyés:
Cheſnes, qui ſur tout arbre aués haute la teſte:
Prez, à qui mille fleurs ſur le printemps font feſte:
Plaines, qui de froument en Iuillet blondoyés:
Pampres, qui aux couſtaux en eſté verdoyés:
Foreſts, où le veneur ſe met touſiours en queſte.
C'eſt ce coup fait de moy, ie ſuis du tout perdu:
Madame m'à chaſſé, & ſi m'à deffendu
De ne la plus hanter, tant eſt elle deſpite.
Helas! puiſque ainſi va rochers, fleuues, mareſts,
Cheſnes, plaines, & prez, pampres, & vous foreſts,
Au moins permettés moy qu'auecques vous i'habite.

XLVII.

Apres que le Printemps, qui le front ſe couronne
De roſes & de lis & de mille autres fleurs,
Aparfait ſon quartier, l'Eſté plein de chaleurs
Vient auec ſa faucille, & les froments moiſſonne.
Puis apres à ſon tour on voit venir l'Autonne,
Qui va dans les vergers amaſſer les fruits meurs:
Et puis le morne Hyuer engourdi de froideurs
Se met deſſus les rangs, & carriere ſe donne.
L'Eau, le Feu, l'Air, la Terre endurent changement:
Les iours apres les nuits vont ſucceſſiuement:
Le Temps ronge l'acier, & de ſa dent l'entame.
On voit deſſous les cieux toute choſe alterer.
Au monde en meſme eſtat rien ne peut demeurer,
Excepté ma conſtance, & l'orgueil de madame.

XLVIII.

Dés la premiere fois que vos beaux yeux, madame,
Daignerent sur les miens eſlancer leur regard,
Amour tout auſsi toſt perça de part en part
Mon pauure cœur, qu'encore à toute heure il entame.
Vn braſier s'alluma tout autour de mon ame:
Ma liberté s'en fuit loing de moy à l'eſcart:
De gaillard que i'eſtoy ie deuint tout agard,
Sans auoir nul ſouci ny d'honneur, ny de blaſme.
Vous prenés grand plaiſir à ce mien changement:
C'eſt comme ie l'appelle & non pas vn tourment:
Auſsi ne l'eſt-il pas; cela ne ce peut faire.
Tout tourment deſplait fort, non les peines que i'ay,
Car ie ſuis tellement en vous meſme changé:
Que tout ce qui vous plait ne me ſçauroit deſplaire.

XLIX.

Vous pouués bien changer mes yeux en deux fonteines:
Vous pouués dans mon cœur vn braſier allumer:
Vous pouués d'vn regard ma poitrine entamer:
Vous pouués en tous temps me donner mille peines.
Vous pouués mes amours rendre nulles & vaines:
Vous pouués de langueurs le corps me conſommer:
Vous pouués mille ſoings en mon ame ſemer:
Vous pouuez eſpuiſer tout le ſang de mes veines:
Vous pouués bien bleſſer mon eſprit ia mal ſain:
Vous pouués cent ſouſpirs arracher de mon ſein:
Vous pouués retenir ma liberté rauie.
Vous pouués me donner du mal autant qu'autant:
Vous pouués me tuer, vous ne pouués pourtant
Faire que ie ne ſoy à vous toute ma vie.

L.

Vous, qui tout estonnés en voyant ma Lucresse,
Admirés comme Amour ses cheueux pourfila
D'vne soye de Cos, & comme il estoila
De deux astres son front, plein d'honneste allegresse.
Vous, qui tout estonnés en voyant ma maistresse,
Admirés comme amour son visage esmailla
De roses & de lis, & comme il y colla
Ce beau corail Iumeau qui doucement se presse.
Et comment il à peu asseoir dessus son sin
Ces deux boules d'argent esgales tout ainsin
Que sont deux goutes d'eau admirés ie vous prie.
Admirés beaucoup plus que ce Dieu mon veinqueur
Du bout de son trait d'or à graué dans mon cœur
Tout a la fois madame, & sa beauté cherie.

L I.

Maistresse, mon amour, ma blanche colombelle,
Mon petit passereau, mon ame, mes esprits,
Mon desir, mon Nectar, ma toute, ma Cypris,
Mes yeux, mon petit cœur, ma fiere toute belle.
Dea serés vous tousiours si farouche & rebelle?
Dea mettrés vous tousiours à desdain & mespris
Vostre humble seruiteur, qui de vous fut espris
Douce vous estimant comme l'agneau qui beêle?
Que Nature à grand tort de loger la beauté
En vn mesme logis auec la cruauté!
Helas! quand il aduient, ô le piteux mesnage!
Certes autant vaudroit mettre vne espee au poingt
D'vn homme forcené qui ne se souci point
Que de faire turie, homicide & carnage.

LII.

Vous me dittes hyer en bonne compagnie,
Qu'entre nous amoureux nous taſchons d'engeoller
Les dames par ſerments, qui s'en volent en l'air,
Et qu'au vent noſtre foy touſiours eſt emportee.
Vous me mettiés au rang de la bande effrontee
Des trahiſtres amoureux me faiſant raffoler:
Quand vous dittes cela, ie ne ſceu que parler,
Tant i'auoy l'ame alors ſaiſie & deſpitee.
Ie ne ſcay quant à moy, ce que les autres ſont:
Ny quel eſt leur amour: mais le mien eſt profond,
Tout au fond de mon cœur il a priſé racine.
Et veu que vos yeux ſont comme ceux de Lyncé,
Vous le pourrez bien voir: ia deſia cet eſſay
Vous auez fait cent fois: mais vous faictes la fine.

LIII.

Tant qu'on verra dans l'air habiter les oiſeaux:
Tant que le ciel aura ſa campaigne eſtoilee:
Tant que d'vn creſpe noir la nuit ſera voilee:
Et tant que les poiſſons nageront dans les eaux.
Tant qu'au mareſts ſeront les ioncs & les roſeaux:
Tant que l'eau de Thetis ſera perſe & ſalee:
Tant que l'Inde ſera richement emperlee:
Tant que le bois d'Ardenne aura des arbriſſeaux.
Tant que le chaud ſoleil grillera la Lybie:
Tant qu'heureuſe ſera la feconde Arabie:
Tant que ſera guerrier le blond peuple du Rhein.
I'auray touſiours au cœur la viue pourtraiture
De cette grand'beauté qu'vn iour à l'auanture
Cupidon y graua de ſon trait par burin.

LIIII.

Quelque part que ie ſoy, quelque obiet repreſente
Ma maiſtreſſe à tous coups: quand ie regarde aux cieux
Y voyant le ſoleil, ie penſe voir ſes yeux,
Qui iettent en rayons vne flamme luiſante.
Quand i'arriue en vn pré ſa peinture plaiſante
Me fait reſouuenir de ſon teint precieux:
Quand i'oy le roßignol & ſon chant gracieux,
Il m'eſt aduis alors que c'eſt elle qui chante.
Quand ie peux, de mes yeux quelque autre dame voir,
Elle me fait ſoudain d'elle remanteuoir:
Ie penſe voir ſon ſein de l'argent des fonteines.
Ainſi lai-ie touſiours: mais helas! que m'en chaut,
Si cela n'eſtaint point mon feu bruſlant & chaud,
Et ſi c'eſt vn faux bien plein de peines certaines?

L V.

Petit archer, Amour, de qui la fleſche dompte
Le grand Iupiter meſme, & tous les autres Dieux:
Petit archer, Amour, qui te vantes qu'aux cieux,
Et qu'en terre ton arc toute choſe ſurmonte.
Vy cette fiere-ci, laquelle ne tient conte
De tes traits tant elle a le cœur audacieux.
Amour, la peus tu bien regarder de tes yeux,
En te morguant ainſi ſans en rougir de honte.
Si tu ne mets bien toſt peine de t'en venger
Croy moy, filz de Venus, il y a grand danger
Qu'on ne t'en priſe moins te reputant infame.
Idea dequoy te ſert d'auoir chaſcun vaincu,
Si maintenant ainſi ſans glaiue & ſans eſcu
On triomphe de toy, voire meſme vne femme?

LVI.

Quand le berger royal, Alexandre de Troye,
Le iuge des beautez, tenoit la pomme en main,
S'il eut veu ma maistresse, honneur du genre humain,
La pomme eut esté lors son butin & sa proye.
De moy, ie ne croy point qu'en tout le monde on voye
Sa pareille en beauté: aussi son front serain
Pourroit bien captiuer & metre sous son frein
Hercule & Iupiter, les trouuant en sa voye.
Mais ie croy bien aussi que le cœur des lions,
Qui dans les chants d'Affrique errent à millions,
Soit plus fier que le sien, tant elle m'est rebelle.
Amour, conseille moy, sans tant me tourmenter:
Pour sa fiere rigueur, la doi-ie là quitter,
Ou la suiure tousiours, veu qu'elle est ainsi belle?

LVII.

Tant que les pastoureaux iouront des cornemuses:
Tant que le mont d'Hymete en miel abondera:
Ce temps pendant que l'or au monde regnera:
Tant que pauures seront Apolon & les Muses.
Tant qu'on dira meschant Denis de Syracuses:
Tant qu'assise en la mer l'Angleterre sera,
Paris aupres de Seine & tant qu'on parlera
Du palais estoilé de la ville de Suses.
Tant que sera le fer attiré de l'eimant:
Et tant que sera froid le riche diamant:
Tant que de la vapeur se fera la nielle.
Ie iure par vos Yeux, que ie vous aimeray,
Et que vostre humble amant cependant ie seray:
Mais vous, comme ie croy de sdaigneuse & cruelle.

A petit

LVIII.

Petit pas & lent i'arpentoy la prairie,
Qui dessous Gentilly fleuronne en vn vallon,
Et pensif à par moy ie discouroy au long
Combien cruelle m'est celle qu'en vain ie prie:
Ainsi, tout transporté d'amoureuse furie,
I'ouy subitement parmy l'air d'enuiron
Le vol d'vn oiselet, battant son aileron
Et menu fendant l'air de son aile fleurie.
Ie regarde, ie voy Cupidon volletant:
En ce point ie luy fis ma priere à l'instant,
Amour addouci moy ma maistresse sauuage.
Il me respondit lors, bon cœur, soldat, bon cœur:
Personne n'est si tost en ma guerre veinqueur:
Il fault combatre auant que d'auoir le pillage.

LIX.

Pour parler franchement & dire verité,
Ie me suis plaint de vous qui m'estes trop cruelle,
En me donnant tousiours peine continuelle
Et n'vsant enuers moy rien que de cruauté.
Si ne me suis-ie pas contre vous despité
Bien que vous me soyés orgueilleuse & rebelle,
Voire bien mesme autant comme vous estes belle:
Tresgrand est vostre orgueil, comme vostre beauté:
Quand c'est que vous seriés cent fois plus rigoureuse,
Ie n'auray point pourtant iamais d'autre amoureuse:
Car faire il ne se peut, ie m'en raporte à vous.
Ie vous donnay mon cœur le iour qu'Amour, mon maistre,
Vostre esclaue me fit: sans cœur on ne peut estre.
Pourroi-ie donq, madame estre au monde sans vous.

Que

L X.

Que doi-ie desirer, ou la mort ou la vie?
Ie redoute la mort, & ie vy langoureux:
Estant embarasse dans les ceps amoureux:
Ie ne sçay où des deux ie doy auoir enuie.
Amour, conseille moy, celle que i'ay seruie
Desia si longuement m'a rendu malheureux.
Mais auſsi d'autre part, c'est vn lieu tenebreux
Où c'est que l'on descend, l'orsque l'ame est rauie.
Qui vaut mieux des deux donq, ou viure, ou bien mourir?
Viure mieux i'aimeroy si ie pouuoy guerir
Mais tandis que ie vi en peine, ie demeure.
Il vaut donq beaucoup mieux que ie soy bien tost mort,
Si la mort est vn mal, affin qu'aprés ma mort
Mon mal ne face plus que sans fin ie remeure.

L X I.

Pour quelle occasion m'estes vous rigoureuse?
Incessamment, pourquoy m'allez vous desdaignant,
Nonobstant que touſiours i'ai lie vous tesmoignant
Que ie bruſle pour vous d'vne flamme amoureuse?
Si sur toutes vous este vniquement heureuse,
A cause que l'amour vous va accompaignant
Auecques la Beauté, qui vous suit maintenant:
Deuez vous pour cela vous monstrer orgueilleuse?
Si vous me pouuez rendre heureux en mes amours:
Auſsi puis-ie en mes vers vous honnorer touſiours:
Pourquoy m'estes vous donq si rigoureuse & fiere?
Vrayment vous auez tort: mais moy encore plus,
En vous tenant ici ces propos superflus,
Desquelz vous vous riez & ne vous chaillez guiere:

Terre

LXII.

Terre, de tous viuants bonne mere nourrice,
Qui abondante en lait as cent tettes au sein,
Où c'est que troupe à troupe & comme par essein
Prennent tous animaux nourriture propice.
Puisque possible n'est que plus viure ie puisse,
Tant le cruel Amour mon corps a fait mal sain,
Et que ie suis tenu pour mort, du medecin,
Permetz, qu'en ton giron mon tombeau ie bastisse.
Terre douce & piteuse, accorde moy aussi,
Qu'il croisse sur ma tombe vn arbre tout farci,
D'vn fruit qui guarira la chaude maladie
A ceux qui sentiront vn amoureux esmoy:
Mais ie crain qu'vn tel arbre il faut que ie le die
N'ait que pommes d'amour estant si prés de moy:

LXIII.

Eau, Nymphe au pied d'argent qui lentement chemine,
Au chef couuert de iones, de roseaux, & glayeux,
Aux longs cheueux espars, & aux verdoyants yeux,
A la peau delicate, à la blanche poitrine.
Belles, voyez vn peu si la troupe diuine
Des filles de vos flots, qui ont l'œil gracieux,
Est entiere & complette, ou si hors de ces lieux
Quelqu'vne est point sortie, ou son desir incline.
Eau, Nymphe au blanc surcot, si ie vous dy ceci:
C'est pource que ie voy loing de ces riues-ci,
Quelque fois vne Nymphe esbatre en la campagne:
Nymphe elle est voirement veu'sa grande beauté.
Et si monstrant qu'és eaux vray' Nymphe elle a esté,
Au ruisseau de mes pleurs sans cesse elle se bagne.

Air,

LXIIII.

Air, ieune damoiſeau à la teſte eſueillee,
Qui change à tout propos de viſage & de front,
Qui as l'œil bel & clair, le pied leger & prompt,
Et l'aile ſur le dos preſte à prendre volee.
Des oiſeaux peinturez la brigade eſmaillee
Habite en tes palais, où ils viennent, & vont,
Exceptez quelques vns qui leur demeure font
Dans mon ſein où l'Amour place leur a baillee.
Vn iour il s'y en vint à ſon aiſe couuer
Ses petits Amoureaux, qu'il y fit eſleuer,
Tout grands encore ils ſont dedans leur nid fidèle.
Air, damoiſeau gentil, que veut dire cela?
Plus viel eſt tel oiſeau & tant plus d'aâge il a:
Tant moins ſçait il voler & tant moins il a d'aile

LXV.

Feu, iouuenceau colere, inhabile à lignee,
Au marcher chancelant, ennemi de repos,
A la bouche gloutonne, aux ailes ſur le dos,
A la voix grommelante, à la face enflammee.
Tu as abandonné ta place accouſtumee:
Tu as quitté les airs à tort & ſans propos:
D'vne grande roideur en te monſtrant diſpos
Tu vins ſaiſir vn iour ma poitrine allumee.
Feu, depuis ce temps là tu n'en daignes bouger,
Helas! ie vay mourir, tu deuſſes deſloger
De peur qu'en m'enterrant on n'enterre ta flamme:
Si ainſi eſt, le monde alors ſans feu ſera.
Ah! non que trop de feu au monde il n'y aura,
Tant qu'au monde luiront le beaus yeux de madame.

LXVI.

Les champs enfarinez de neige eſparpillee
Sont tapiſſez de blanc, & les arbes couuerts
De gros monceaux neigeux tombent preſque à l'enuers:
Boré gallope en l'air comme à bride aualee.
On marche maintenant ſur la Seine gelee,
Et ſans crainte de rien on la paſſe à trauers:
Le vent rebat les huis d'vn branlement diuers:
Au centre de Pluton la chaleur s'eſt coulee.
Tout eſt pour le preſent heriſſé de glaçons:
On n'oſeroit ſortir maintenant des maiſons,
Tant ce Ianuier-ci fait craindre ſa froidure.
Si n'eſt aint-elle point mon braſier amoureux:
Ny mon feu ne fond point ſon glaçon froidureux:
Ainſi pour vous, madame, & chaud & froid i'endure.

LXVII.

Satyres pieds-ergots, qui dans cette vallee
Au ſon du chalumeau ſur l'herbe trepignés,
Satyres qui touſiours les Nymphes aguignés,
Par tout les gallopant comme à bride aualee.
Quand madame viendra quelque fois à l'emblee
Dans ces prez qui de fleurs ſont par tout couronnés,
Iamais, ruſtiques Dieux, iamais ne l'eſtonnés:
Laiſſez la ſans la rendre aucunement troublee.
Auſſi bien ſi quelqu'vn d'entre vous la couroit:
Ie croy moy que ſi hault de crainte elle criroit
Que les Dieux par pitié la deliurant de peine
La transformeroyent lors. & puis pauures pelus,
Que vous ſeries honteux, eſtonnez, & camus,
Quand vous tiendriés pour elle vne plante, ou fonteine.

LXVIII.

Tu ments meschantement, ô resueur Epicure,
Le monde n'est point fait des inuisibles corps
S'accrochants, de biais, par accordants discords:
Iadis il fut basti d'vne prouide cure.
Ce sont quatre elements qui sont sa base seure:
Son beau toit lambrissé furent les cieux accorts,
Qui par tout vont criant à trompes & à cors,
Qu'il fut fait autresfois auec ordre & mesure.
A cause de cela chasque corps en mourant,
Aux elements qui l'ont fait & basti, se rend.
C'est pourquoy mes souspirs s'enuolent à grand'erre.
Droit en l'air & au feu, d'où leur naissance ils ont:
Mes humeurs droit en l'eau par mes pleurs s'en reuont:
Et mon cœur tout bruslé n'est plus que cendre & terre.

LXIX.

Naguere au dieu d'amour ie fis cette requeste.
Cupidon, s'il te plait addouci la rigueur
De celle qui me tient en peine & en langueur:
Suis-ie pas de ceux là qui celebrent ta feste?
Malheureux, respond-il, ne me romps point la teste:
Tu m'as trop desdaigné deuant qu'vn trait veinqueur
Descoché de son œil te vint percer le cœur,
Te mettant sous le ioug par sa fiere conqueste.
Ie luy respondy lors, ie ne peu plus durer:
Si faut-il dit Amour, beaucoup plus endurer:
Ie la feray tousiours de plus en plus cruelle.
Ie la laisseray di-ie, alors ce me dit-il,
Ie t'en empescheray par vn moyen subtil:
Car auec sa fierté ie la feray plus belle,

LXX.

Penſés qu'il fait beau voir vne dame ſi belle
S'enfuire ainſi des gents comme vne biche à bois:
Et penſés quil fait beau d'entendre cette voix,
Quand on cueille vn baiſer ſur ſa leure Iumelle:
Allez vous en baiſer vne autre damoiſelle:
Ie vous l'ay deſia dit par tant & tant de fois:
En bonne verité ſi mon cœur ie croyois,
Ie vous ennuoiroy bien faire la ſentinelle.
Contes à tous les coups vous me dittes ceci:
Encores bien ſouuent vous me dittes auſſi,
Que de tant de baiſers vous n'eſtes point friande.
Quand ie vous en douray, voici venir le point:
Et bien rendez les moy ſi vous n'en voulez point:
Ie les reprendray bien, c'eſt ce que ie demande.

LXXI.

Le petit dieu d'Amour, pour aller à la chaſſe
Empliſſoit ſon carquois des penetrants regards
De ma chaſte Lucreſſe au lieu de traits & dards:
Ie le regardy faire eſtant deuant ſa face.
De ſon poil iannifſant qui ſe noüe & s'enlace
En petits creſpons d'or deſſus ſon col eſpars,
Il cordeloit ſes rets en mille & mille parts:
C'eſtoit pour m'arreſter à l'heure ſur la place.
Etant ainſi garni de toiles & de rets,
Ayant cent promts regards pour ſes fleſches & traits,
Tout droit dedans mon cœur il les tire & deſcoche.
Puis me iette ſes rets, mais ces dars eſlancez
Qui me perçoyent le cœur & ma mort faiſoyent proche,
Sans toiles & ſans rets m'arreſtoyent bien aſſez.

LXXII.

Naguere en deuiſant auecque ma maiſtreſſe,
Ie luy faiſoy ſçauoir ma grand' loyauté
Lui mõſtrant quand & quand qu'en ſeruant ſa beauté
Ie meriteroy bien d'auoir quelque lieſſe.
Ie connu bien alors, que madame & princeſſe
En ſes bonnes eſtoit, voyant ſa priuauté,
Voyant ſes doux propos, voyant ſa gayeté,
De luy dire ceci ie pris la hardieſſe.
Ie ne ſuis guiere bien auprés de vous ici:
Elle me demanda la cauſe de ceci:
Vous eſtes larronneſſe, à l'heure ie luy chante:
Vous m'auez pris mon cœur depuis troys ans perdu:
Et de tous mes baiſers vous ne m'auez rendu
Iamais ſeulement vn tant vous eſtes meſchante.

LXXIII.

Vous qui voulez ſçauoir que c'eſt que de l'amour,
Ie le vous vay ici tout maintenant deſcrire.
Ceſt vn vray doux amer, c'eſt vn triſte ſous-rire:
C'eſt l'aigle de Caucaſe, & le boureau vautour:
C'eſt ſans ceſſe eſperer, & craindre tour a tour:
C'eſt pleindre ſon malheur, & ſe plaire au martire:
Ceſt ſans ceſſe loüer, c'eſt ſans ceſſe meſdire:
C'eſt eſtre bien diſpos eſtant peſant & lourd.
C'eſt vn comble de bien talonné de triſteſſe:
C'eſt faire de ſon cœur la peine & ioye hoſteſſe:
Ceſt faire deux ſoleils ainſi comme vn Penthé.
C'eſt vn heur malheureux, c'eſt languir ſans enuie:
C'eſt eſtre de ſon ombre à tort eſpouuanté:
C'eſt vne mort viuante, & vne morte vie.

Mada

LXXIIII.

Madame, pourneant, pourneant & en vain
Vous auez fait ſerment d'eſtre touſiours farouche,
Affin que la pitié aucunement ne touche
Voſtre eſprit, qui d'orgueil & de fierté eſt plein.
Iamais nonobſtant i'aimeray voſtre main,
Auecque vos beaux yeux & voſtre belle bouche,
Vos yeux, di-ie, où l'Amour me donna l'eſcarmouche,
En me perçant le cœur de ſon dard inhumain.
Vous ne me ſerez pas touſiours farouche & fiere:
C'eſt où giſt mon eſpoir: car la femme eſt legere:
Vous pourrés quelque iour auoir de moy pitié.
Mais puiſqu'il eſt ainſi, eſtant ſi inconſtante,
Vous pourrez derechef quitter mon amitié:
Voſtre inconſtance ainſi me faſche & me contente.

LXXV.

Ay beau mille ſouſpirs arracher de mon ſein:
Ray beau ietter en l'air vne complainte vaine:
Ray beau luy raconter le tourment & la peine
Qui depuis ſi long temps rendent mon cœur mal ſain.
Elle a touſiours le cœur cruel & inhumain:
Ie ſuis deſeſperé, car c'eſt choſe certaine,
Que i'auroy beau changer mes deux yeux en fonteine,
Deuant qu'elle tendit à mon aide ſa main.
Ainſi ce nonobſtant qu'elle ſoit dure & fiere,
Ie l'aime d'vne amour parfaitement entiere:
A cauſe de cela ie ſuis pire que mort.
Cruel Cupidon, qui me tiens en ſeruage,
Et vous madame auſſi, qui m'eſtes ſi ſauuage:
Par vous ce m'eſt tout vn que l'amour & la mort.

LXXVI.

Amour, si de tout temps tu m'as connu fidele:
Amour si de tous temps ie t'ay tant reueré:
Amour, si pour iamais, & tant que ie pourray,
Ie seray ton soudard targué de ta rondelle,
Madame fay moy voir, fay que i'approche d'elle
A mon aise & plaisir: ce que i'ay desiré
Depuis ia tant de iours, sans que m'ait esclairé
A mon aise & souhait sa Iumelle chandelle.
Change moy pour le moins, ô petit Dieu d'Amour,
En carquan pour baiser son col tout à l'entour:
En manchon pour couurir sa main blanche & marbrine:
En vn linge ouragé pour toucher son tettin:
En chemise pour estre auprez de sa poitrine:
Ou tout au pis aller que ie soy son patin.

LXXVII.

Que l'homme est malheureux de se faire l'esclaue
De ce sexe cruel, qu'on nomme fœminin:
C'est nostre seul poison, c'est nostre seul venin:
C'est luy seul qui de pleurs le visage nous laue.
C'est luy seul qui nous met dans les pieds vne entraue,
Le souci dans le cœur, la manote en la main:
Et bien que l'homme soit courtois, doux & humain,
De tourments toutesfois il le gesne & l'aggraue,
Nature, respond moy, dy moy pourquoy fis-tu
Ce monstre effarouché, si barbare, & testu,
Qu'il ne se souci point de honte ny de blasme.
Ah! ie t'entends assez: c'est que tu n'as souci
Que de faire du mal, estant meschante aussi:
Car toy mesme tu es vne femelle & femme.

Cent

LXXVIII.

ux qui verront voz yeux de flamme ſi couuerts:
Ceux qui contempleront voſtre nayue grace,
Et les rares beautez que voſtre front amaſſe,
Diront que vous deuez vous plaindre de mes vers.
riaçoit qu'on les voye aller par l'vniuers
Annonçant les beautez qui ſont en voſtre face,
Si n'ont-ilz pas aſſez de force ny d'audace,
Pour chanter comme il faut vos merites diuers.
ur chanter comme il faut voſtre rare merite.
Des plus braues eſprits il faudroit faire eſlite:
Mais ſi ces beaux eſprits vouloient faire la cour
mant parfaitement, il leur faudroit, madame,
Auoir mon pauure cœur, qui tout couuert de flamme
Bruſle au feu de vos yeux les vrais flambeaus d'Amour.

LXXIX.

ilоſophes reſueurs, vous nous dittes menſonge
De ces quatre elements qui compoſent les corps.
Vn corps peut eſtre fait l'vn d'eux eſtant dehors,
Bien que tout autrement vn chacun de vous ſonge.
lle-là que ie ſers celle là qui me plonge
En vne mer de pleurs, & me donne cent morts,
N'a rien qui ſoit de feu: ie le ſçay bien alors
Que pour la voir glacee vn grand ſouci me ronge.
Et ſi qui bien pis eſt, n'eſtant rien que froideur,
Elle allume en mon ſin cette bruſlante ardeur,
Qui rend mon eſtomac aux fournaiſes ſemblable.
ais ſi mon feu croiſſoit d'vne telle façon
Que de madame il peut fondre le froid glaçon,
Ie ſerois trop heureux d'eſtre ainſi miſerable.

LXXX.

Si les Carthaginois ſont en honte eternelle,
Pour auoir fait couper d'vn courage inhumain
La paupiere des yeux à ce conſtant Romain,
Qui mourut de veiller n'ayant que la prunelle.
Dira-ton pas qu'auſsi vous eſtes criminelle
Auſsi bien qu'ils eſtoyent, pource que ie me plain
Qu'en tous temps & touſiours de mille veilles plein
Vous me faites à tort faire la ſentinelle.
Vous m'empeſchez ſans ceſſe à tort & ſans propos,
De pouuoir clorre l'œil, & de prendre repos:
Bien que vous ne m'ayés pas coupé la paupiere.
Songeant à voſtre front beau, doux & gracieux,
Ie bruſle de le voir d'vne telle maniere,
Que ie ne puis fermer aucunement les yeux.

LXXI.

Sans en rien deſguiſer dittes moy, ma mignonne,
En bonne conſcience auez vous pas ſouuent
Compaſſion du mal, que i'ay en vous ſeruant,
Quand à mille douleurs Cupidon m'abandonne.
De moy, ie croy qu'ouy, le mal qui me talonne
Bien ſouuent vous eſmeut ſans en faire ſemblant:
Lors qu'au plus fort du mal l'amour me va troublant,
Voſtre front qui pallit quelque ſigne m'en donne.
De moy, ie ſuis certain & ſuis plus que trop ſeur,
Qu'vne telle beauté n'eſt du tout ſans douceur:
Et bien qu'il n'en fut rien, ie le veux pourtant feindre:
Car de cela depend mon bien & mon deſir.
A qui feroi-ie bien, ſi on me voyoit craindre,
Et n'oſer pas me faire à moy-meſme plaiſir?

LXXXII.

Ay souuent desiré de vous dire, madame,
Les peines, les tourments, les maux, les passions,
Que i'ay pour trop aimer vos grands perfections,
Qui m'embrasent le cœur de l'amoureuse flamme.
Vostre œil de ses regards me penetre & m'entame:
Vostre main me captiue, & vos beaux cheueux blonds,
Qui vous pignant le chef vous vont iusqu'au talons,
Ont pris dans leurs filets ma franchise & mon ame.
Mais ô le grand malheur! quand i'approche de vous
Pour vous dire mon mal, ie tremble des genoux,
Mon poil se dresse alors, ma face est pallissante,
Ma voix s'arreste court, & ne sort point en l'air.
Il est vray que cela sans rien dire & parler,
Vous fait connoistre assez ma peine languissante.

LXXXIII.

Fut-il iamais au monde amant plus miserable?
Ya-il en ce monde encore vn amoureux
Si accablé d'esmoy, si triste & malheureux?
Peut-on treuuer au monde encore mon semblable?
Celle pour qui ie sens vne peine incroyable
N'a nullement pitié de me voir langoureux,
Tant elle a le cœur dur, cruel, & rigoureux,
Au lieux de se monstrer courtoise, & fauorable.
Tant plus elle m'est fiere, & tant plus Cupidon
M'embrase tout le cœur de l'amoureux brandon:
Encore n'est-ce pas ce qui plus me soucie.
Mais ce qui bien pire est, mes peines augmentant
A l'heure qu'il me bruste il me gelle à l'instant,
Et me fait tout transir de froide Ialousie.

LXXXIIII.

Monstre horrible, meschant cruel, espouuentable,
Peste du genre humain, sœur de l'enfer ombreux,
Qui de ton seul regard peus rendre tenebreux
Vn soleil de midy tant es tu detestable.
Meschante Ialousie, aux hommes Indomtable,
Tu causes aux mortels mille maux douloureux:
Tu gesnes les amants quand tu respands sur eux
Ton venim sur tout autre infect & redoutable.
Dy, pourquoy me viens tu captiuer dans tes fers.
Va vilaine retourne au profond des enfers:
Va & nè reuien plus de l'infernale plaine.
Car auſsi bien Amour mon superbe veinqueur,
Et celle à qui luy mesme il a donné mon cœur,
Me font assez sans toy de tourment & de peine.

LXXXV.

Ie veux peindre en ces vers la triste Ialousie
Le plus grand mal des maux, la plus grande poison
D'entre tous les venims, qui chasse la raison
Tout auſsi tost qu'elle entre en nostre fantasie.
C'est vn serpent caché soubs vne fleur choisie:
C'est vn grand feu qui flambe au milieu d'vn glaçon:
C'est vne aspre fureur qui naist du soupeçon:
C'est tenir de la lune & de la frenaisie.
C'est auoir peur du mal quand c'est qu'on est trop bien:
C'est estre auaricieux & auoir trop de bien:
C'est le glaiue d'Amour qui le plus fort entame.
C'est vn mal qui n'aduient qu'aux plus chauds amoureux,
Esteignant vn petit leur brasier chaleureux,
Auecque vne eau, qui couue vne plus chaude flame.

Ie

LXXXVI.

Ne voudroy auoyr les richeſſes vantees
De Crœſe, ou de Mydas, n'y l'or que va lauant
Pactole dans ſes flots, ny les biens du leuant
Pour ces lettres ici freſchement apportees.
Lettres qui m'annocez mes ioyes appreſtees,
Où vous doi-ie cacher? ſi ie vous mets auant
En ma poche ou mon ſein, comme il aduient ſouuent,
Vous ſerés en tombant de quelqu'vn rencontrees.
Vous mettrai-ie en mon coffre, ah! ie crain bien auſſi.
Que l'on ne vous y voye à mon dam & ſouci:
Ie vous bruſleray donq pour n'auoir plus de crainte.
Mais qui ſera le feu qui vous pourra greuer,
Si vous auez bien peu de celle vous ſauuer
Qui bruſle tout chaſcun d'vne flamme ſi crainte.

LXXXVII.

Hier apprez diſner ma gentille Lucreſſe
Beſognant en rezeau diſoit cette chançon,
I'imiteray touſiours la maniere & façon,
Du Ionc qui ploye au vent puis apprés ſe redreſſe.
I'eſcouteray parler la langue flatereſſe
De tous ces amoureux: mais tandis ma raiſon
Me fera moquer d'eux: en tout temps & ſaiſon:
Ie veux eſtre de moy la dame & la maiſtreſſe.
Ie ne veux point auoir d'amour le cœur eſpris:
Ie ne veux aſſeruir mon ame & mes eſprits.
Il vaut mieux eſtre franc qu'eſclaue ce me ſemble.
Ainſi que ces propos là me donnoyent de ſouci:
Mais combien ſon doux chant me plaiſoit-il auſſi.
O que i'eus lors de mal & de bien tout enſemble.

LXXXVIII.

Ie suis du tout raui, lorsque ma toute belle
Ballant si iolimẽt ne semble se mouuoir:
Ie suis du tout raui lorsque ie la peux voir
Ouurager à l'esguille vne façon nouuelle.
Ie suis du tout raui, quand sa leure iumelle
Desserre vn doux propos qui peut tout esmouuoir.
Ie suis du tout raui pouuant apperceuoir
Ses doigts d'albastre fin, & son sein qui pommelle.
Ie suis du tout raui, quand i'entend la chançon
Qu'elle va desgoisant de la mesme façon,
Qu'vn rossignol au bois gringote son ramage.
Ie suis du tout raui, quand ie peux l'auiser.
Mais sur tout, ô Amour, à qui ie fay hommage,
Ie suis du tout raui quand ie la peux baiser.

LXXXIX.

Ces derniers iours passez l'amoureuse furie
Tellement & si fort mes esprits abbatoit,
Que sans nul mouuement mon pauure corps estoit:
Il sembloit que mon ame en fut' desia bannie.
Ie pensoy estre alors à l'extresme agonie:
La mort auec son dard ia desia m'agueštoit:
Charon pour me passer sa nasselle appreštoit:
Au iugement de tous c'estoit fait de ma vie.
Mais de bon-heur alors ma maistresse passa:
Vn seul clin de son œil qu'alors elle eslança,
Me rendit les espris & me redonna l'ame.
Ce furent ses beaux yeux qui me firent r'auoir.
Et dea si vn regard à bien tant de pouuoir,
Que pourroit faire donq vn baiser de madame?

XC.

Ne suis-ie pas bien fol, de tant & tant escrire,
Et de composer tant de carmes & de vers,
Puis qu'ilz sont regardez seulement de trauers
D'vne fiere Beauté, qui ne s'en fait que rire?
Puisque vous ne daignés pas seulement les lire,
Belle, pour qui ie sens tant de tourments diuers,
Iamais ils ne courront par ce rond vniuers
Annonçant vos beautés, & mon cruel martire.
Par despit ie m'en vay les ietter dans le feu:
Ah! non ie me desdy, bruſler ie ne les peu:
Y voyant voſtre nom ie n'ay pas le courage.
Cela pourtant ne doit m'esmouuoir nullement:
Vous faites bien bruſler mon cœur incessamment,
Bien que de tous costez peinte y soit voſtre image.

XCI.

Hyer aprez disner troys heures enuiron
Ie surpris en dormant dans sa chambre m'amie;
La perleuse sueur de sa face endormie
Alloit le long du sein roulante en son giron.
Cupidon l'esuentoit auec son aileron:
Son sein & sa poitrine estoit nue à demie:
Tellement qu'on voyoit sur sa glace affermie
Ainsi qu'vn mont de lait son tettin ferme & rond.
Les Zephyrs esuentoyent ses cheueux par ondees:
Les Amours volletoyent sur ses leures bordees
De roſe, & toutesfois de peur de l'esueiller,
Ie n'osay pas baiser son teint de lis & fraise:
Car si au doux sommeil elle trouuoit de l'aise
Et moy encore plus à la voir sommeiller.

La

XCII.

La prudente Nature arme tout animal
En diuerſe façon pour ſe pouuoir deffendre:
Le poiſſon nage affin qu'on ne le puiſſe prendre:
Et l'oiſeau vole en l'air pour euiter ſon mal.
La corne eſt au taureau, la crampe eſt au cheual:
Le cerf au pied de vent l'air peut viſtement fendre:
Et l'homme qui de ſoy eſt imbecille & tendre,
La prudence receut par benefice eſgal.
La femme ne l'eut point: car Nature luy donne
Pour armes la beauté, qui ſert à ſa perſonne
De glaiues & deſcus: car la beauté peut tant,
Que la Grace & l'Amour, qui ſuiuent vne femme,
Peuuent mettre ſous eux & domter à l'inſtant
Hercule & Iuppiter & le fer & la flamme.

XCIII.

Naguere eſtant allé pour faire compagnie
Et l'humble reuerence à celle que ie ſers,
Ie luy tins maints diſcours & maints propos diuers,
Non ſans ſentir au cœur vne ioye infinie.
Car elle, dond la langue eſt touſiours bien fournie
Au meſtier de la proze & au meſtier des vers
Autant qu'autre qui ſoit en ce rond vniuers,
Reſpondit d'vne voix plus douce qu'harmonie.
Vn mot que i'alleguoy elle reprit pourtant:
Ie gage ce luy di-ie auſſi toſt à l'inſtant,
Trois ou quatre baiſers qu'en gageure ie couche,
Que c'eſt ce que ie dis & pour n'en douter point
Gardez meſme le gage: à l'heure ſur le point
Ie baiſay doucement ſes leures & ſa bouche.

XCIIII.

Ce petit Cupidon qui touſiours eſt friant,
S'approchoit d'vne ruche & par caute fineſſe
Il deſroboit du miel: mais ſa main larroneſſe
Sentit l'aſpre aiguillon d'vne auette à l'inſtant.
Si toſt qu'il eut le coup de l'aiguillon piquant,
Il ſe prend à crier & des l'heure ſans ceſſe
Il petille, il regimbe, & en telle deſtreſſe
Vers ſa mere auſſi toſt il s'en va tout courant.
Ma mere, ce dit-il, vne auette meſchante
M'a nauré iuſqu'au cœur par ſa pointe tranchante.
Venus tout auſſi toſt appaiſant ſa douleur
Luy dit petit mignon, ce n'eſt point de merueille
S'vne abeille fait mal: petit comme vne abeille
N'eſtes vous pas appris à faire playe au cœur?

XCV.

Madame, helas! ma dame, adouciſſez vn peu
La rigueur qui par tout voſtre cœur enuironne:
Si vous ietez vos yeux ſur ma pauure perſonne
Vous verrés que par tout mon cœur eſt tout en feu.
Prenez pitié de moy: c'eſt le moins que ie peu
Que demander merci à celle qui me donne
Tant de peine & tourment, ſans que point i'abandone
Ses regards aigres-doux donq mon œil s'eſt repeu.
Non, non, ne penſez point, pour m'eſtre ainſi cruelle
Et me faire ſouffrir peine continuelle,
Que ie vous laiſſe en fin: ce ne ſera iamais.
Le mal que i'ay pour vous à vous aimer m'inuite.
Car plus on a de mal plus on a de merite:
Et ſi aprez la guerre à la fin vient la paix.

Deſ. e

XCVI.

Desire qui voudra les richesse d'Attalle,
Ou des Venitiens l'ample & riche thresor:
Desire qui voudra tout ce qu'on trouue au bord
Richement emperlé de l'onde Orientale.
Desire qui voudra la puissance totale
Du grand seigneur des Turcs, & qu'on desire encor
Les lingots du Peru, auecques tout cet or
Que Pactole aux roux flots sur son grauois estale.
Ie hay ces vains souhaits des auaricieux:
Ie hay l'orgueil enflé de ces ambitieux,
Qu'vn faux honneur sans fin & san cesse martire.
Ie voudroy seulement qu'ayant le cœur plus dous,
Pour en bien peu de mots tous mes souhaits descrire,
Madame me fut belle & semblast laide à tous.

XCVII.

Petit Zephyre doux qui razant ces campagnes
Baises si doucement le visage fleuri
De ce plaizant valon, qui est ton fauori,
Et lequel se tient cloz entre ces deux montagnes.
Ainsi le Syrien & le vent des Espaignes
Ne te puissent iamais rendre triste & marri,
Bruslant les Fleurs que Flore à de toy son mari:
Et tousiours les Amours te soient ainsi compagnes.
Porte mes chauds souspirs sur l'aile de ton vent
Droit contre ce glaçon, qui se campe au deuant
Du cœur de ma maistresse, à celle fin qu'il fonde.
Ah! non, mes chauds souspirs oseroyent bien brusler
Ton aile en te faisant tomber du haut de l'air,
Ainsi que fit Icare, en quelque mer profonde.

XCVIII.

Bien faux eſt ce qu'on dit des vierges de Parnaſſe:
Vous eſtes, ô Gregeois, de menſonges autheurs:
Vous n'eſtes, ô Gregeois, ſinon que des menteurs
Parlant de ces ſœurs là qui de Iuppin ſont race.
Vous dittes que l'Amour eſt fort en leur diſgrace,
Et qu'elles vont fuyant luy & ſes ſeruiteurs,
Et tous ceux là qui ſon ſes fidelles fauteurs:
Elles l'aiment pourtant, ou craignent ſa menace.
Si toſt que pour l'Amour ie veux faire des vers,
Elle m'offrent alors mille arguments diuers
M'y faiſant triompher: mais ſi ie veux eſcrire
Autre choſe, auſſi toſt elles me quittent là.
Ie ſuiuray donq l'Amour ne chantant que cela,
On doit prendre ſubiect, où lon ſçache bien dire.

XCIX.

Lucreſſe, mon amour, vous ſemblez vne pree,
Qui porte ſur ſon front vn amas meſlangé
De cent mille couleurs, là iaunit l'orangé,
La flambe l'incarnat, là le vert ſe recree.
Car vous auez au chef vne treſſe doree,
Qui s'eſgaye en ſon or: voſtre front eſt chargé
De mille lis neigeus: maint œillet eſt rangé
Autour de voſtre bouche occupant ſon entree.
On voit en voſtre ſein vos tettons iumelés
Rougir ainſi que font deux boutons vermeillets:
Deux roſes vont peignant voſtre iumelle ioüe.
Mais auſſi bien que vous, i'ay quelques fleurs auſſi.
Car i'ay ſeruant vos yeux, que pour maiſtres i'auouë,
La violette au front & au cœur le ſouci.

C.

Vn peu deuant le iour, quand l'Aube bigarree
De brun, blanc, iaune & bleu monstre son front riant,
Esclaircissant le ciel du coste d'Orient,
Et quand le soleil sort de la mer asuree.
Ie songeois ce matin que i'estoy à l'entree
Du beau verger d'Amour, & qu'vn desir ardant
Me fit entrer au fond, ou i'alloy regardant
Cent arbres inconnus en toute autre contree.
Entres autres vn rameau d'vn fruit d'or se branoit,
Tel que l'Hesperien ainsi qu'on dit auoit:
Soudain pour le cueillir dessus l'arbre ie monte.
Mais vne branche alors se rompit dessous moy:
Tellement qu'accroché à l'arbre en grand esmoy:
Ie beoy à ce fruit auecque peine & honte.

CI.

Ie ne me fasche point qu'en continu malheur
Ie deuide tousiours la trame de ma vie:
Ie ne me fasche point qu'elle soit asseruie
Continuellement à peine & à douleur.
Ie ne me fasche point que par vostre rigueur,
Qui iamais de mes maux ne peut estre assouuie,
Toute ioye & liesse helas! me soit rauie,
Et que ie sois tousiours en mourante langueur.
Ie ne me fasche point, ô petite cruelle,
Que i'endure pour vous peine continuelle:
Aussi bien de tous temps suis-ie à vous consacré.
Non, ie ne me plein point que sans cesse i'endure:
Ie me plein seulement, beauté farouche & dure,
Qu'en endurant pour vous, vous ne m'en sçauez gré.

A

CII.

A l'heure que madame en homme se desguise
Vne toque portant sur ses cheueux dorés,
Elle semble vn Adon aux yeux noirs admirés:
Ou vn nouueau Paris, ou quelque ieune Anchise.
Soit qu'elle ayt vn habit en dame de Venise
A demi decouurant ses tettons empourprés,
Ou soit qu'vn habit plein elle se veste aprés:
Ou soit qu'elle se veste à la nouuelle guise.
Soit qu'elle ayt vn colet à la confusion,
Ou bande seulement: soit qu'vn escofion
Reserre ses cheueux, & qu'il les emprisonne:
Ou soit que sur son col ils flottent librement:
Touſiours tresbelle elle est, & voit-on clairement,
Que tout sied bien touſiours à la belle perſonne.

CIII.

Madame, ie sçay bien que sans cause & raison
Iaspire à vostre amour lequel ie ne merite:
Vous estes plus qu'humaine, & ma rime petite
Ne vous sçauroit chanter d'assez digne façon.
Madame, ie sçay bien qu'il vous faut ce garçon
Qui de dieu fait berger, eut sa poitrine cuite
De la flamme d'Admete: il pourroit au merite
De vos rares beautez esgaler sa chançon:
Mais ie n'ignore pas que vous estes diuine,
Auſsi bien comme l'est la deesse Cyprine,
Qu'en beauté vous passez. Mais ie sçay bien auſsi
Que Venus l'immortelle accepte toute offrande,
Quand on luy baille aumoins, d'vne affection grande.
Receuez donq mon cœur que ie vous offre ainsi.

C I I I I.

Tous ces vers que ie fay, les teſmoings de ma peine:
Tous ces triſtes ſonnets que i'ay pour vous eſcrits,
Quoy qu'ilz fendent les cieux de leurs eſclatans cris,
Qui retentiſſent loing tirez à longue haleine:
Ne chantent pas à bouche aſſez ouuerte & pleine
La peine & la miſére en laquelle ie ſuis,
Pour trop aimer vos yeux dés ce temps & depuis
Que ie ſenti leur feu, qui me bruſle & me geine.
Que ſi mes vers au vif demonſtroyent mon amour,
Et le feu deuorant, qui me cuit nuit & iour,
Ilz en embraſeroyent cette ronde machine.
Mais ilz ne peuuent pas peindre ſa viue ardeur:
Comme dans vn tableau deſſus la toile fine
Vn peintre peint la neige, & non pas ſa froideur.

C V.

Ie ſongeoy ce matin ſur le point que l'Aurore
Ouure la porte au iour, que Cupidon leger
Aprés moy couroit fort: mais fuyant le danger
Iaçoit qu'il courut bien ie couroy mieux encore.
Et toutesfois ainſi ce ſonge ſe vint clore
Par ne ſçay quel malheur, qui vint tout rechanger:
Ie voyoy Cupidon qui ſe faiſoit charger
Les pieds de peſans fers comme vn eſclaue More.
Ainſi ces fers captifs à ſes deux pieds portant
Tout ſoudain il me ſuit & m'arreſte à l'inſtant.
I'auroy là bon beſoing d'vn deuin Ariſtandre:
Mais i'entend bien que c'eſt, c'eſt qu'eſtant eſchappé
De Flore, & de ces lacs, ie ſuis ore attrappé
Par Lucreſſe, qui vient pour iamais me reprendre.

Quoy

CVI.

Quand la posterité lira dedans mes vers
Aux sieles aduenir cette grande rudesse,
Dont vous m'auez vsé rigoureuse maistresse,
On s'en esbahira par tout set vniuers.
Quelqu'vn peut estre ayant de pleurs les yeux couuerts
De pitié qu'il aura, vous nommera tigresse,
Et ne lira iamais ce beau nom de Lucresse,
En mes vers estalé sinon que de trauers.
Ame soyez donq plus si farouche & rebelle:
Mais plustost monstrez vous autant douce que belle:
Non, vous guerdonneriés par trop mon amitié.
Que vostre douceur soit tant seulement demie
Au prix de vos beautez: c'est bien assez m'amie:
Car vous este' à mon dam trop belle de moitié.

CVII.

O salaire d'amour, ô belle recompense
De tous les maux soufferts depuis si longuement!
Helas! pour auoir eu tant & tant de tourment
D'vn congé tout à plat comme on me recompense!
O moy trop malheureux! malheureux quand i'y pense
D'estre ainsi si loyal, & si fidele amant!
Allez pauures chetifs, seruez fidelement
Pour auoir le guerdon de ma grande constance.
Et ce porter au cœur la douceur & pitié,
De guerdonner ainsi ma fidele amitié,
Me commandant sortir hors de vostre seruice?
Ie ne le feray pas: ah! helas! ie ne puis.
Ah! il le faut pourtant: car puisque à vous ie suis:
Helas! c'est bien raison que ie vous obeïsse.

CVIII.

Ce front qui eſt plus poly qu'vne glace.
Et ces yeux noirs deux amoureux flambeaux,
Ces doigts qui ſont ſi menus, lõgs, & beaux,
Ce beau corail qui ſur ſa leure a place.
Ce teint vermeil qui les roſes efface,
Ces deux ſourcis faits en demi-cerceaux,
Ce col de neige & ces perleux monceaux,
Qu'vn ris deſcouure auec ſi bonne grace.
Ces blonds cheueux ſur l'oreille trouſſez,
Ce port royal ces rubis enchaſſez,
Sur deux tettons peints en rouge teinture.
Ce pié mignon, cette greue, & ce flanc,
Et ce beau ſein ſi neigeux & ſi blanc,
Sont le parfait chef d'œuure de Nature.

CIX.

Par quel moyen pourrai-ie bien auoir
Voſtre faueur, & voſtre bonne grace:
Si ie ne puis pour choſe que ie face
Aucunement de vous la receuoir?
Par quel moyen vous pourrai ie eſmouuoir,
Si la pitié chez vous n'a point de place?
Et ſi mon feu ne peut fondre la glace
De voſtre cœur comme vous faites voir?
Ie croy vraiment quand le ciel nous fait naiſtre,
Qu'il arreſta qu'vn iour ie deuoy eſtre
Ferme & conſtant & vous cruelle à tort.
Et de là vient, que touſiours à outrance,
Voſtre rigueur combat ma grand' conſtance:
Mais du combat ie remporte la mort.

Lucreſſe

CX.

ucresse, vous sçauez que depuis quinze mois
L'Amour m'a captiué sous son cruel empire,
Que ie fonds tout en pleurs, que ie crie & souspire
N'ayant plus la couleur telle comme i'auois.
Helas! ie ne suis plus celuy-là que i'estois:
Car mon cruel tourment qui sans cesse s'empire,
M'a tant & tant donne de peine & de martire,
Qu'il ne me reste plus qu'vne foiblette voix.
Mais affin qu'en tourment long temps ie ne demeure,
Prenez de moy pitié, & faites que ie meure
D'vn beau trait de vos yeux: non ne me tuez pas.
Ains i'aime mieux languir d'vne peine eternelle,
Que si ie vous voyoy perdre par mon trespas,
Vn seruiteur qui est si vostre & si fidele.

CXI.

Il fut iamais amant fidele & veritable,
Qui portast à sa dame entiere affection,
Et qui touſiours sentit la chaude passion
D'vn amour si parfait, qu'il n'a point de semblable,
C'est moy, qui ne suis point leger ny variable:
I'ay choisi pour iamais vostre perfection,
Laquelle me retient en sa subiection
Non sans vn grand tourment, mais pourtant agreable.
Et vous qui sçauez bien qu'Amour me va troublant,
De m'aimer toutesfois vous ne faites semblant,
Iaçoit que la raison assez vous le commande.
Quittez cette rigueur, qui ma tant tourmenté,
Et mettez peu à peu bas vostre cruauté:
Car ainsi comme on dit, mal qui vit ne s'amende.

CXII.

Que iamais sans cesser Cupidon me martelle
De ses traits au bout d'or, frappant de traits plombez
Celle-là qui m'aura les esprits desrobez,
Sans que iamais merci ie puisse obtenir d'elle.
Que ie soy tresloyal: qu'on me soit infidelle.
Que tousiours mes desseins soyent deceus & tombez.
Que tousiours sur mon chef les foudres soyent courbez.
Qu'vn soing piquant tousiours me tienne en sentinelle.
Que ie soy enuieux, m'esdisant & ialoux,
Que ie soy desplaisant à moy-mesme & à tous.
Que tousiours mes plaisirs finissent en destresse.
Que Rhodope en hyuer par moy soit habité,
Que i'habite en Afrique au plus chaud de l'esté.
Si ie fay autre amour & nouuelle maistresse.

CXIII.

Merueilleuse est Paris la reine des citez,
Pourtrait de l'vniuers, & l'abregé du monde,
Magasin de tous arts, où toute chose abonde:
Pour auoir en tout temps toutes les raritez.
Pour auoir tant de gens en tout exercitez:
Pour sa grande police à nulle autre seconde:
Pour estre la fonteine & la source feconde
De tant de bon esprits par le monde vantez.
Pour son sacré Senat de iustice l'oracle:
Pour tant de beaux palais qui seruent de miracle:
Pour son heureuse assiete & son air gracieux:
Pour son peuple benin, fidele & debonnaire,
Mais sur tout pour auoir cette grace des cieux,
Qu'elle ait donne naisance à ma belle aduersaire.

CXIIII.

Si nature iamais fit belle creature:
Si iamais on a veu belle nymphe ici bas,
Où les yeux des Dieux meſme ont bien pris leurs esbats,
C'eſt madame qui eſt chef d'œuure de Nature.
Amour, quand tu perças mon cœur par la pointure
D'vn trait de ſes beaux yeux, & quand tu me bleſſas,
Tu dis, il m'en ſouuient, pauuret ne te plain pas,
D'endurer mal ſi doux, & ſi douce torture.
Les nymphes des foreſts, les deeſſes des cieux
N'ont pas de ſi beaux fronts, n'ont pas de ſi beaux yeux:
Ainſi me diſois-tu, Mais bien qu'elle ſoit belle
Remportant en beauté la couronne & le prix
Sur Pallas & Iunon, & meſme ſur Cypris:
Si ſuis-ie toutesfois encore plus fidele.

CXV.

Où ſoit deſſus le point que ie vous voy preſente,
Et que mon œil qui n'à pour miroir que vos yeux
Se plaiſe à regarder voſtre front precieux:
Où ſoit que loing de vous quelque part ie m'abſente,
C'eſt vn faire le ſaut que mon pauure cœur ſente,
Au lieu de receuoir vn plaiſir gracieux,
Vn martire eternel vn tourment ſoucieux
Qui ſans ceſſe le tient en peine languiſſante.
Moy ſeul i'endure plus de peine & de tourments,
Qu'enſemble ne font pas tous les autres amants:
Mais ſi ſeul plus qu'eux tous ie ſouffre de deſtreſſes,
Ie me conſole aumoins auec iuſte raiſon,
Qu'auſſi de voſtre part vous auez à foiſon
Seule plus de beautez que toutes leurs maiſtreſſes.

CXVI.

Quelqu'vn me prisera, d'auarice enchanté,
La richesse, & les biens, & la grande cheuance:
Quelque autre prisera la grandeur & puissance:
Quelque autre plus discret la douce liberté.
Vn homme langoureux prisera la santé:
Cettui-ci cherira la diserte eloquence:
Cettui-là vantera l'espineuse science
Des astres & des cieux rayonnans de clarté.
Vn autre, à qui le sang de vaillance bouillonne,
Prisera les cheuaux, & les arts de Bellonne:
Quelque autre que les bois rien n'estimera pas,
Et qu'eslancer le cerf à la bergere fuite:
Mais tous cela n'est rien, ie fay bien plus de cas
D'vn baiser amoureux allié de sa suite.

CXVII.

O dure loy d'amour, qu'il faille qu'vne femme
Plus fiere que la mer, plus legere que vent,
Plus dure qu'vn rocher que le flot va lauant
Nous maistrise à plaisir le cœur, le corps & l'ame!
Si elle estoit encore exempte de diffame,
Et de la cruauté dond elle vse souuent
Enuers son pauure esclaue, & son humble seruant,
Qui sans cesse pour elle estincelle de flame:
Passe, tout iroit bien: mais sa freste beauté,
Dond elle s'orgueillit la met en cruauté:
Et si qui bien pis est, on ny sçauroit que faire:
Encore en fin faut-il confesser librement
Qu'on ne se peut passer des femmes nullement:
Qu'est ce donq que la femme? vn vray mal necessaire.

Le

CXVIII.

Le ciel eſt bien cruel de faire les vns naiſtre
Monarques ſouuerains, princes, & empereurs:
Les autres artizans, vignerons, laboureurs,
Et bergers qui aux champs meinent les brebis paiſtre:
Car il aduient ſouuent que celuy qui eſt maiſtre
Meriteroit tenir le rang des ſeruiteurs,
Dond quelques vns qui vont ſe tuant de labeurs,
Pour leur gentil eſprit meriteroyent mieux eſtre.
Il eſt vray qu'à la fin tout meurt eſgallement.
Le monde eſt vn theatre, où fortuitement
Chaſcun comme il luy vient iouë ſon perſonnage.
Cettui-ci fait le roy, cettui là fait le gueux:
Mais moy, ie fay touſiours à mon dam & dommage
Le poëte indigent & l'amant langoureux.

CXIX.

Que de beautez, que de beautez eſclozes
Sur ce beau front font de honte au ſoleil!
Que ce beau teint entre blanc & vermeil
A de blancs lis, & de vermeilles roſes!
O front d'argent que gai'ment tu te poſes
Sur deux beaux arcs, & vous arcs ſur cet œil,
Lequel n'a point au monde de pareil,
Et que ie priſe entre toutes les choſes!
O cheueux blonds, que beaux vous me ſemblez!
Petite bouche à diamans doublés
Au lieu de dents, que tu me ſembles belle!
O douce voix, que tu as de douceur!
O blanche main, que ton albaſtre excelle!
Mais, ô cœur dur, que tu as de rigueur!

CXX.

S'il faut ô Dieu d'amour, deuant la recompense
Et le don pretendu d'amoureuse merci,
Auoir esté long temps palle, triste & transi,
A l'espreuue des maux ayant sa patience.
Assez ai-ie receu iusqu'-ici de souffrance:
Assez ai-ie souffert & lamenté aussi:
Assez ai-ie eu de mal, de peine & de souci:
Assez ai-ie fait voir combien i'ay de constance.
Il est temps maintenant que i'aye, ô Cupidon,
De ma peine & mon mal recompense & guerdon,
Et que ton trait doré sur Lucresse s'essaye
Allant fraper son cœur tout fin droit sans faillir:
Ah! non, son cœur d'acier le feroit reiaillir
Peut estre contre moy renouuellant ma playe.

CXXI. En Dialogue.

G. Depuis troys ou quatre ans qu'en peine continue,
Amour, ie t'ay suiui seruant vne beauté:
Ie n'ay point encore eu ce que i'ay merité
Pour ma loyale amour & ma foy trop connue:
A. Et bien qu'en peus-ie mais, si tu n'as obtenue
L'Amour d'vne Lucresse, où tu t'és arresté?.
G. Ne t'en desplaise, Amour, sa grande cruauté
Seroit, si tu voulois, de bien peu de tenue.
A. Comment cela, di moy, la pourroi-ie adoucir?
G. Si pour but de tes traits il te plaisoit choisir
Son cœur, en l'embrasant de tes chaudes flammesches:
A. Vraiment tu as raison, sçais-tu pas, pauure amant,
Qu'elle a le cœur d'vn dur & d'vn froid diamant,
Lequel esteint ma flamme, & rebouche mes fleches?

G. O desloyal

CXXII.

G. O desloyal Amour plus traistre que la mer
Et que les flots esmeus d'vne fiere marine,
De qui, non sans raison, tu as pris origine,
Te monstrant plus meschant qu'on ne peut estimer.
Ah! que tu me trompas quand tu me fis aimer
Lucresse qui sembloit estre toute diuine.
A. Commen tai-ie trompé? G. pource qu'elle s'obstine
A me faire tousiours languir & consommer.
Si i'eusse sçeu cela, sa beauté trompereſſe.
Ne m'eust iamais surpris: ie la fis ma maistresse
En la iugeant courtoise à sa douce façon.
A. Apprend, fol que tu es que parmi l'herbe verte
Des plus mignardes fleurs la couleuure est couuerte:
Et que c'est dedans l'or que l'on boit la poison.

CXXIII.

G. O qu'heureux i'euse esté si dés ma ieune enfance
Ie vous eusse perdus, ô miserables Yeux:
Par vous s'est embrasé ce tison furieux,
Qui dans mon cœur à mis tant de flamme & souffrãce.
Y. Si nous auons mal fait, nous ferons penitence:
Nous nous repentirons de n'auoir pas fait mieux,
Et tousiours en aurons vn regret soucieux.
G. Que sert vn repentir aprés si lourde offence?
Y. Nous nous eschangerons en deux pleureux ruisseaux
Pour esteindre ce feu de nous l'armeuses eaux,
Que nous ferons aual sur tout le corps descendre.
G. Il n'est plus temps, mes Yeux, mon gros souspir fumant
Monstre que ce brasier est par trop vehement,
Et qu'il a desia mis mon pauure cœur en cendre.

G. Ah!

CXXIIII. En Dialogue.

G. Ah! pourquoy, traistre Cœur, voulus-tu condescendre
A ce cruel Amour qui me fait tant de mal?
Tu te monstras par trop enuers moy desloyal,
Quant tu voulus à luy si laschement te rendre.
C. Ce sont plustost les Yeux à qui tu t'en dois prendre:
C'ont eux qui t'ont trahi, & ton malheur total
Procede de leur faute. G. aumoins veuilles entendre
A chasser de chez toy l'ennemi capital.
C. Il n'en est plus saison: trop attendre est à craindre.
Quand la flamme est trop grãde on ne la peut esteindre.
C'est au commencement qu'il faut remedier.
Prends courage pourtant: c'est force qu'il recule,
Et qu'il s'en aille ailleurs vn logis espier:
Puisque de toutes parts il m'embrase & me brusle.

CXXV.

G. Dés la premiere fois que ie vey ma rebelle
Desployant à mes yeux mille & mille beautez,
Tu deuois, ô Raison, vaincre mes volontez,
Et le desir que i'eus la voyant ainsi belle.
R. Pour y pouruoir aussi i'estoy en sentinelle:
Mais ton Cœur desloyal voyant ses raritez
S'imprima son portrait voire de tous costez,
Donnant à ton desir vne essence eternelle.
C. Raison, vous auez tort, de dire que c'est moy,
Qui suis occasion de l'amoureux esmoy:
Ce sont plustot les Yeux, qui cette belle image
Grauerent dessus moy sanglant & demi-mort.
G. Ainsi chascun de vous sur autruy met le tort:
Mais tandis sur moy seul tombe tout le dommage.

Madame

CXXVI.

Madame, c'eſt à vous à qui c'eſt que i'adreſſe
Ces vers amoureux-ci, chantres de vos beautez,
Les herauts de ma honte, & des calamitez,
Que m'a fait receuoir voſtre grande rudeſſe.
Vous y verrez que c'eſt de faire vne maiſtreſſe,
Qui allume en nos cœurs les bouïllonants eſtez
D'vn vif & chaud amour & qui par ſes fiertez
Tourmente vn pauure amant d'eternelle deſtreſſe.
Il eſt vray que parmi mes tourments douloureux
Vous lirez quelque fois vn baiſer amoureux,
Que ie feins vous rauir entre lieſſe & crainte.
Si ſçauez vous pourtant auſſi bien comme moy,
N'ayant onque eu de vous que tourment & qu'eſmoy,
Que la triſteſſe eſt vraye & que la ioye eſt feinte.

CXXVII.

Cupidon l'autre iour dedans vne prairie,
Pour mieux ſe recreer à ſouhait & plaiſir,
Mit bas arc & carquois, & ſuiuant ſon deſir
S'en alloit eſbattant parmi l'herbe fleurie.
Les Muſes eſtant là d'vne grande furie
Se vinrent tout ſoudain de ce carquois ſaiſir,
Briſant les traits d'Amour tout à leur bon plaiſir,
Sans qu'il fit nul ſemblant d'auoir l'ame marrie.
Il s'aproche à la fin de ces neuf vierges là:
Puis pres d'elles eſtant, voici comme il parla:
Muſes, bien d'autres traits que tous ceux là ie treuue,
Dons les Yeux de Lucreſſe homicide en regards:
Vous pourrez bien ſçauoir la force de ſes dards
De voſtre Godard meſme, il en a fait l'eſpreuue.

CXXVIII.

Beaux yeux flambeaux d'amour, où se bruſle mon ame:
Regards, qui me percez le cœur de part en part:
Amour qui malgré moy me prends pour ton ſoudart:
Deſeſpoir violent, qui fais que ie me paſme.
Cheueux, qui me filez vne amoureuſe trame:
Eſpoir vain & pipeur au viſage de fard:
Langueurs qui me ſuiuez en tout temps toſt & tard:
Fieure, de qui l'accés me cauſe froid & flame.
O belle & blanche Main, qui me vas captiuant:
Ha harmonieuſe voix qui me vas deceuant:
Leures qui de blancs lis & d'œillets eſtes peintes:
Rigoureuſe Venus que i'implore à tous coups:
Meſpris trop euidens, faueurs ſeulement feintes:
Helas! iuſques à quand me tourmenterés vous?

CXXIX.

Ie prend congé de vous, belle & chaſte Lucreſſe,
A dieu pour tout iamais, vous ne m'y tenez plus:
Tendez ſi vous voulez à d'autres voſtre glus,
Vos toiles & vos rets d'vne main tromperesſe.
Vous auez trop eſté ma Circe enchantereſſe:
Deſia tantoſt trois ans vos cheueux creſpelus
M'arreſtant dans leurs rets, peu s'en faut m'ont forclus
De ma ſaine Raiſon, qui ſe refait maiſtreſſe.
Qu'vn autre maintenant endure autant que moy
Pour vos fieres beautez de peine & d'eſmoy:
Ie commence à voir clair & connoiſtre ma faute.
Ie pren congé de vous: mais ie crain qu'vn archer
Ne vienne de plus beau vos regards deſcocher
Dans mon cœur, me diſant, tu contes ſans ton hoſte.

Madam

CXXX.

Ie sçais bien que vostre œil sçait tirer vne flesche,
Ie dy vn doux regard qui peut rendre amoureux
Le Scythe plus barbare au pays froidureux
Où la lampe de iour n'allume onque sa meſche.
Ie sçais bien quand & quand que vostre front allesche
Pour sa rare beauté les hommes & les Dieux:
Sans luy quand ils l'ont veu tout leur est odieux:
Tant en ont ils au cœur vne amoureuse bresche.
Ie sçais bien que sur toute en tout auez le prix:
I'admire toutesfois dessur tout vn souris,
Que sur neige & sandal enfante vostre bouche,
Plus blanches que les lis cent perles desployant:
Mais cependant Amour mortellement me touche,
Par vos grandes beautez qui mordent en riant.

CXXXI.

Allons nous en cueillir dans les prez, ma mignonne,
Les fleurs qui ont leur teints plus beaux & plus douillets:
Allons dans les iardins moissonner les œillets,
Et la rose au teint vif qui si rouge fleuronne.
Nous en ferons aprés vne belle couronne,
Pour en enuironner vos cheueux brunelets:
Ou bien pour vos tettons fermes & rondelets
Nous ferons vn bouquet tel qu'Amour en façonne.
Il n'est pas deffendu qu'à ces œillets cueillis
Nous n'assemblions du Thyn auec des fleurs de lis,
Fleurs de iaune & de blanc gentiment composées.
Mais pleut au Dieu d'Amour que ie peusse mesler
Dans ce bouquet de fleurs, que ie vous veux bailler,
Vn peu de mes soucis & mes menu pensées.

Ce

CXXXII.

Ce m'eſt ores tout vn, mon bien & mon dommage:
Quand madame ie voy, bien heureux ſont mes yeux:
Mais il ouurent la porte à l'Amour furieux,
Qui deſcend dans mon ſein & le cœur me ſaccage.
Quand ie la voy de loing ie courroy dauantage,
Et plus viſte qu'vn cerf pour luy rendre mes vœux:
Mais quand ie ſuis à elle, auſſi toſt ſes cheueux
M'encheſnent ſur le champ d'vn amoureux cordage.
Quand i'apperçois ſon œil de cent flammes brillant,
Le cœur me bat au ſein & ie deuient vaillant
Preſt à combatre vn Mars & luy oſter la vie.
Mais tout vaillant ainſi d'amour ie ſuis dompté
Demeurant franc pourtant: car ce m'eſt liberté,
Que la priſon d'amour, où ie mets mon enuie.

CXXXIII.

A ANTHOINE DV BOIS. ET IEAN FRETAT.

Ieunes enfants, qui tous deux en meſme aage,
Pied deſſus pied, main ſur main eſtendant,
Voulez grauir deſſus le mont pendant,
Où ſe logea la Muſe docte & ſage.
Pour voſtre don voici de mon ouurage,
Que ie baſtis quand ieune & moins prudent
Deſſus mon luth ie n'alloy qu'accordant
L'air dond Amour m'enſeignoit le paſſage.
Tenez encor ce grand fait de ma main,
Et ces vers ci qui font honte au Germain.
Quand vous ſerés tout au haut de Parnaſſe
Contentés vous d'vn vers de la façon.
Mais ſouhaitez que plus heureux on face
Vous & vos vers, que moy ny ma chançon,

CXXXIIII.

Zare ieune mignon, qui d'vne douce haleine
Esuentes du Leuant les ioyaux precieux,
Qui courtises l'Aurore, & qui deuant ses yeux
Seme' encens, casse, myrrhe, œillets & mariolaine.
Le grace quitte vn peu l'Orientale, plaine,
Et vien à l'Occident, tu verras sous nos cieux
Vn second Orient, qui riche & gracieux
De ioyaux & parfums rend nostre France pleine.
Zare, c'est ma maistresse elle a sous ses habits
Au bout de ses tettons deux tresriches rubis:
D'esmeraude est son œil: ses dents de perle fine:
Ses souspirs de parfums. Que ce corps precieux
Est cher & vaut d'argent! pour l'auoir veu des yeux
Seulement vne fois il couste ma ruine.

CXXXV.

Etan, aux chauds souspirs, à la chere enmaigrie,
Au corps morne & mal sain, ennemi de beautemps,
A la barbe mouillee, aux cheueux degoutans
Tout le long de ton sein force fleuues de pluye.
Encore quelques fois vn beau soleil essuye
Tant de ruisseaux qui vont sous ta barbe flotants:
Encore quelque fois de tes poulmons battans
Il faut bien que le vent de la ficure s'enfuye.
Etan & quant à moy ie souspire tousiours,
Et de l'eau de mes pleurs eternel est le cours:
Madame veut, ce croi-ie, en faire vne riuiere,
Pour faire voir par tout sa puissante beauté:
Mais elle ne voit pas que d'vn autre costé,
Cela tesmoignera qu'elle est cruelle & fiere.

CXXXVI.

Zephyre, qui marchant tiens touſiours par la main
Le printemps & l'Amour, qui te font compagnie:
Qui rends du ciel ſerain la face plus vnie,
Et qui fais ſoubz tes pieds les fleurs naiſtre en chemin.
Quelque part où tu és du iour au lendemain
La terre reuerdit de mille fleurs garnie:
Lors chaſcun ſent au cœur vne ioye infinie,
Beſtes, poiſſons, oiſeaux, & tout le genre humain.
Zephyre, que l'Amour tout par tout accompaigne,
De grace, en ma faueur ne ſeme en la campaigne
Oeillets, iaſmin, ny lis, ny boutons vermeillets.
Lors que ie vei Madame & ſon rare viſage,
Qui eſtoit plein de lis de roſes & d'œillets:
Ah! ie ne vei que trop de fleurs à mon dommage.

CXXXVII

Aquilon qui ſouffiant t'enfles toute la face:
Qui as large poulmon large bouche & goſier:
La barbe à longs glaçons auſſi roides qu'acier,
Et qui meugles touſiours emmy les champs de Thrace.
Tu brides les torrens auec vn frein de glace:
A leurs ſources tu peux les riuieres lier:
Le mol, quant il te plait, ne ſe ſçauroit plier:
Tant l'eſtraint tu de froid & de gel ſur la place.
Aquilon, vient de grace, & ſouffle roidement
Pour eſteindre ce feu qui me va conſommant,
Et pour brider le cours par ta roide froidure.
Des ruiſſeaux de mes yeux: vien ſeulement pour moy.
Car quant à celle-là qui cauſe mon eſmoy:
Elle n'eſt que ſans toy deſia trop froide & dure.

Hem

CXXXVIII.

eudon, de qui la Muſe, & le meſtier des vers,
Et la ſainte amitié plus fort m'eſtraint & ſerre
Que la vigne l'ormeau, & que ne fait le lierre
Quelque vieux pan de murs de ſa feuille couuerts.
ras-tu point que i'ay le cerueau de trauers
D'oublier ce Francus, ſes gens & cette guerre,
Qu'il vint faire iadis dans la Gauloiſe terre,
Se couronnant le front de lauriers touſiours verts?
ie ne conduiſoy Francus au bord de Seine,
Mon Heudon, pourneant i'auroy pris tant de peine
A luy faire quitter ſa Sycambre en effroy.
il ſe repoſe vn peu, ce n'eſt pas par pareſſe:
Ces vers amoureux-cy vouloyent vne maiſtreſſe:
La Franciade veut auoir auſſi vn roy.

CXXXIX.

ESPONCE PAR IEAN HEVDON.

is que ton Francion ſortant de Pannonie
Ha Phœbus qui le guide aux terres des Gaulois,
Qu'il doit par le deſtin ranger deſſous ſes loix,
Pour fonder vn royaume auec ſa compagnie.
t d'autant que deſia la rancœur eſt finie,
Que la fiere Pallas luy pourtoit autresfois:
Qu'eſt-il beſoing qu'il ayt pour eſcorte des rois,
Luy qui ha de vertu l'ame ſi bien fournie?
ni-le marcher, Godard, il ſuffit qu'arriuant
Au riuage de Seine, vn roy aille au deuant:
Et ne t'excuſe point, ta maiſtreſſe eſt ia faite.
ne dy pas pourtant qu'il ne ſetourne vn peu:
Car ayant à venir d'vn ſi eſtrange lieu,
Qui pourroit tout d'vn train faire vne telle traitte?

CXL.

Tandis qu'au bord de Saone ici ie me promeine
Penſif, & chagrineux, & tout plein de ſouci:
Cependant, mon Brillet, tu te promeine auſſi
Penſif à part, ce croy-ie, au bord de noſtre Seine.
Car ie m'aſſeure bien que ce n'eſt pas ſans peine,
Que ſans deſſus-deſſous tu vois en ce temps ci
Renuerſer toute choſe, & que Mars ſans merci.
Met tout à feu & ſang dans la Françoiſe plaine.
Brillet, outre le mal que i'ay d'vn tel malheur,
Amour d'autre coſté me comble de douleur
Rendant mes yeux noyés & ma face bleſmie.
Si ne perdé-ie pas pourtant le ſouuenir
De la vieille amitié qui nos cœurs fit vnir,
Penſant à mes amis auſſi bien qu'à mamie.

CXLI.

Vous ne m'aimerés pas ce dittes vous, madame,
Pour qu'elle occaſion me dittes-vous cela?
Eſt-ce en deſpit d'Amour, qui le cœur me bruſla
Aux rayons de vos yeux eſtincelans de flame?
Ou bien vous plaiſez vous de voir vne pauure ame
Eſgaree en voz yeux courir deçà delà?
Ou prenez vous plaiſir de voir comment elle a
Dedans voz yeux cruels vn braſier qui l'enflamme?
Ha ſi c'eſt pour cela & ſi vous vous plaiſez
Au mal que ie reçoy de vos yeux courroucez:
En cela pour le moins taſcheray-ie à vous plaire.
Pour touſiours endurer ie vous feray la cour:
Et n'ayez peur que là ie quitte voſtre amour.
Car quand ie le voudroy ie ne le pourroy faire.

Trois

CXLII.

ois ans ſont ia paſſez, maiſtreſſe rigoureuſe,
Depuis le temps, l'annee, & le mois, & le iour,
Qu'embuſqué dans tes yeux cet Archerot amour
Me tira dans le ſein vne fleſche amoureuſe.
deuins auſſi toſt perſonne malheureuſe:
Ie voulus auſſi toſt t'aller faire la cour:
Ie fis tous auſſi toſt main tour & main retour
En ſuiuant pas à pas ta beauté merueilleuſe.
lais nonobſtant cela ie n'ay peu faire tant,
Qu'amoliſſant ton cœur tu m'aimaſſes pourtant:
Dont la faute eſt à moy, qui t'enſeigne & te monſtre.
ſi fort me hayr & cauſer mon treſpas:
Car puis que de toy vient toute ma mallencontre:
Helas! ſi ie m'aimoy ie ne t'aimeroy pas.

CXLIII.

ruſler à petit feu, & dans l'eau ſe plonger:
Porter la ioye au front, & au cœur le martire:
Eſtre gros de parler, n'oſer pourtant mot dire:
Deſirer aſſeurance & courir au danger.
ntre eſperance & crainte à toute heure nager:
Souſpirer dans le ſein & de la bouche rire,
Pour eſtre trop courtois ſentir courroux & ire:
Vouloir finir ſon mal & ſa peine allonger.
Au lieu de s'affranchir ſe reduire en ſeruage:
Voguer en haute mer ſans eſpoir de riuage:
Eſtre touſiours hay & porter bonne amour.
ſtre du tout perdu quand heureux eſtre on penſe:
Et ſans ceſſe ſeruir ſans nulle recompenſe:
Cela s'appelle faire à madame la cour.

CXLIIII.

Pimpernelle, que i'eus pour ami dés enfance,
Et auec qui i'apris des Muſes le meſtier,
C'eſt en calamité qu'on voit l'ami entier,
Et non pas quand on à le bien en abondance.
Lors que la grande nef du royaume de France,
De tempeſte agitee & preſte à ſubmerger
Voguoit deſſus la mer, te monſtrant au danger
Tu tins preſt vn eſquif pour m'aider à puiſſance.
Mais la nef prenant port il n'en fut pas beſoing:
Et ſi ce bon Demon qui de ma vie a ſoing,
M'auoit conduit au bord de la Saone endormie.
Là ie fus aduerti de ta bonne amitié:
Là ie ſers vne dame ingrate & ſans pitié:
Ayant tresbon ami & treſmauuaiſe amie.

CXLV.

Verſer vn flot de pleurs le long de la iournee:
Touſiours l'vn deſſus l'autre auoir les bras croiſez:
Touſiours auoir les yeux contre terre baiſſez:
Eſtimer qu'vn ſeul iour ſoit plus long qu'vne annee.
Prier & reprier vne fiere obſtinee:
Voir ſes ſouſpirs en l'air à toute heure eſlancez:
N'auancer rien qui ſoit trauaillant plus qu'aſſez:
Maudire à tous les coups la fiere deſtinee.
Semer dedans la mer: eſcrire ſur le vent:
Inceſſamment baſtir ſur le ſable mouuant:
Endurer mille maux ſans y ſçauoir que faire:
Traiſner auecque ſoy vn ſoucy importun,
Et ſe deſeſperer. Voila, mon cher le Brun,
De ton pauure Godard l'exercice ordinaire.

Belle

CXLVI.

lle & chaſte maiſtreſſe ornement de cet aage,
Merueille des futeurs, la honte des paſſez,
Beniſſés auec moy auec moy beniſſez
Nature, qui vous fit tant & tant d'auantage.
us voyez maintenant que c'eſt que d'eſtre ſage,
Et qu'en fin la vertu ſe fait connoiſtre aſſez:
Vous voyez maintenant comme vous maiſtriſez
Les cœurs, que vos vertus reduiſent en ſeruage.
n dit qu'au temps paſſé Hercule le Gaulois
Se faiſoit ſuyure à tous pour ſa diſerte voix:
Ainſi pour vos vertus vn chaſcun vous ſouhaite:
inſi dix mille amants vous ſuiuent par honneur,
Entre qui, pour le moins, i'auray bien ce bon-heur,
Si ie ne ſuis l'ami, deſtre l'humble poëte.

CXLVII.

ous qui qui lirés vn iour ces lamentables vers,
Qui mes triſtes courriers s'en vont parmi la France
Publier mes tourmens, mes maux & ma ſouffrance,
Et les dards dond mon cœur & mon ſein ſont ouuerts:
prenez à mon dam combien de maux diuers
Liurent cruellement le combat à outrance
Aux chetifs comme moy, qui ſont touſiours en tranſe,
Et qui de larmes ont touſiours les yeux couuerts.
Mais ſur tout aprenez de grace, ie vous prie,
Que ſans aucun eſpoir ie lamente & m'eſcrie:
Et ſans iamais pretendre aucunement merci.
Alors vous conoiſtrez & apprendrez encore:
Puis que deſeſperé ma maiſtreſſe i'honore,
Combien c'eſt qu'elle eſt rare, & moy conſtant auſſi.

CXLVIII.

Naguere Cupidon & la chaſte Hymenee,
L'vn couronné de myrthe, & l'autre ayant en rond
Vn chapelet de fleurs, qui luy ceignoit le front,
S'aſſemblerent eux deux ſe faiſant compagnee.
Hymen prit à l'Amour vne fleſche empennee,
Sans qu'il s'en aperceut tant fut il fin & prompt:
Et depuis me trouuant droit il la darde au fond
De mon ame, qu'il a viuement aſſenee.
Amour s'en colera quand on luy fit ſcauoir.
Depuis pour empeſcher d'Hymen le ſaint pouuoir
Il bleſſe tout chaſcun ſans faire aucune eſlite.
O Amour, tu as beau bleſſer tant de viuans:
Madame eſt d'vn tel prix qu'en tant de pourſuiuans,
A peine pourras-tu trouuer qui la merite.

CXLIX.

Ainſi que le marchant, qui ſingle en haute mer,
Voyant venir de loing la tempeſte & tourmente,
Et voyant à veu d'œil qu'elle croiſt & augmente
Agitant ſon vaiſſeau qu'elle veut abiſmer.
Ayant la larme à l'œil ne ſçait qui reclamer:
Et craignant d'encourir la mort qui ſe preſente,
Deſchargeant à regret ſa nauire peſante
Iette en l'eau mille biens qu'on ne peut eſtimer.
De meſme m'embarquant ſur la mer amoureuſe,
Que i'ay connue helas! cruelle & dangereuſe:
Pour alleger ma nef ietter il me fallut
Ma franchiſe, & mon cœur, & mon libre courage:
Et ſi au bout du ieu cela rien ne valut.
Car ſur la mer d'amour ma nef a fait naufrage,

Cette

CL.

Cette masse de chair, qui nostre ame emprisonne,
D'elle mesme est bien peu & ne merite pas,
Que les hommes d'honneur en facent aucun cas:
On doit selon l'esprit iuger de la personne.
Celle pour qui ces vers sur ma lyre ie sonne,
Et de qui les vertus me seruirent d'apas,
Iamais aucunement ne me fit faire vn pas,
Pour les beautez du corps que Nature luy donne.
Ce fut son bel esprit, digne & rare ornement,
Sa grace, & sa douceur à qui premierement
Vaincu ie me rendis, en luy faisant hommage:
Ie regarde au dedans, & non pas au dehors:
Pour contempler l'esprit n'estant besoing du corps,
Vn autre à mon amour ne peut porter dommage.

CLI.

Vn peu deuant que l'Aube amenast la iournee:
Naguere ie songeoy dans mon lit en dormant,
Qu'vn vilain me suiuoit: mais courant viſtement
Que i'auoy deuant luy bone place gaignee.
Ainsi courant i'auise vne coulombe ornee
D'vn plumage neigeux: que bien habilement
I'empoigne dans ma main, & puis soudainement
Lors ma course & ma peur se trouua là bornee.
I'esueillant en sursaut ie conte tout ioyeux,
A vn qui estoit là mon songe gracieux:
A mon songe plaisant lors ie songe & resonge.
Mais soudain vn ami m'annonça mes malheurs:
Ie ne vous croiray plus songes, allez ailleurs.
Ah! songes, à mon dam vous n'estes que mensonge.

CLII.

Ouide tu as tort d'accuser ton Romule,
En disant que son an n'estoit pas long assez:
Il n'estoit que trop long de trente iours glacez,
Qui sont au dernier mois qui sa fin nous recule.
Astrologues sçauans, dond la plume calcule
Les momens & les poins des vieux siecles passez,
De grace en douze mois l'an plus ne partissez:
Ne faites plus cas d'vn & n'y mention nulle.
C'est assez d'onze mois, onze mois suffiront
A faire tournoyer l'an en son cercle rond:
Ou si ce n'est assez faites double Nouembre.
Ce fut le mois d'aprés qui causa mon esmoy:
A cause de cela ie voudroy quant à moy,
Que iamais Almanach ne parlast de Decembre.

GLIII.

Decembre enfroiduré qui loges en Scythie
En vn lieu deserté de glace tout couuert:
Où la terre iamais ne produit rien de vert,
Non pas tant seulement la miserable ortie.
Meschant mois, qui conduis l'annee à sa sortie,
C'est ton signe impiteux qui m'outrage & me pert:
O meschant mois de l'an aux amours mal expert,
En tristesse tu as ma ioye conuertie.
Puisses tu à iamais estre hay de tous.
Humains craignez Decembre ainsi qu'vn lion roux.
Chasseurs en ce mois-là n'allez plus à la chasse:
Ny vous soldats en guerre en mois si malheureux.
Sur tout à mon exemple, ô ieunes amoureux,
Fuyés le feu d'amour durant ce mois de glace.

Narcisse

CLIIII.

rciſſe eſtoit ainſi, ce ieune d'amoiſeau,
Qui charmoit de ſes yeux la liberté des ames:
Il eſtoit courtiſé des princeſſes & dames,
Tant il eſtoit parfait & tant il eſtoit beau.
maintes il cauſa la mort & le tombeau,
Se monſtrant auſſi froid que les plus froides lames:
Et ſans ſe ſoucier de honte ny de blaſmes,
C'eſtoit comme vn rocher qui s'endurcit en l'eau.
mais onque il n'ouurit l'aureille à la priere
De tous ſes pourſuiuans qu'il reiettoit arriere:
Mais luy-meſme à la fin fut puni de l'Amour.
lle, pour qui il faut que maint amant languiſſe,
I'ay bien peur qu'à la fin on ne vous voye vn iour
Pleurer à voſtre tour, ainſi que fit Narciſſe.

CLV.

eſt à faire aux taureaux, dedans vne prairie
La geniſſe voyant d'enflamber leurs deux yeux,
Et aux deux bouts d'vn champ meuglans, audacieux,
Venir s'entre-heurter, & choquer de furie.
eſt à faire aux beliers, quand la terre eſt fleurie,
Et quand le beau printemps rend l'air plus gracieux,
Et alorſque tout rid ſous la voute de cieux
De coſſer front à front pour la brebis cherie.
s pauures animaux, qui font ainſi la cour,
Cherchent tant ſeulement leur plaiſir en amour:
Mais l homme mieux apris, qui aime ſa maiſtreſſe,
ut bien auoir du mal pourueu qu'elle ait du bien.
Aimez qui vous voudrés: mais que vous ſoyés bien,
Ce me ſera plaiſir de mourir de deſtreſſe.

CLVI.

Mon cœur m'eſt ſeur teſmoing de ce que ie vay dire,
I'en iure par vos yeux, que ie reuere tant,
Ce n'eſt plus mon malheur qui me va tourmentant:
Madame, ce n'eſt plus pour moy que ie ſouſpire:
C'eſt maintenant pour vous que de mon ſein ie tire
Tous ces triſtes ſouſpirs, que ie vay ſanglottant:
C'eſt pour vous que ces pleurs mon œil va degoutant:
C'eſt pour voſtre reſpect ce que i'ay de marture:
Ainſi comme en eſté, ſeiche & chaude ſaiſon,
Dans la riuiere à ſec eſt ſouuent le poiſſon:
Et comme bien ſouuent le malade treſpaſſe
Parmi les medecins aſſemblez tout autour:
Ainſi la dame à qui tant de gens font l'amour,
Souuent prend amoureux ſans amour & ſans grace.

CLVII.

Faites, faites mes yeux à preſent penitence,
Et pleurez à iamais voſtre temerité:
Si du fier deſeſpoir ie ne ſens tourmenté,
Helas! c'eſt voſtre faute & voſtre ſeule offence.
Dites moy pauures yeux, pauures yeux, quand i'y penſe,
Comment oſaſtes vous regarder la clarté
De deux ſoleils plus chauds que celuy de l'eſté,
Et qui ont plus que luy de force & de puiſſance?
Helas! ie le ſçay bien, ie le ſçay bien, mes yeux.
Icare ayant hauſſé ſon vol trop prés des cieux,
Et veu le clair ſoleil qui le mit aux alarmes,
Tombant dedans la mer s'enſeuelit en l'eau:
Moy qui vis deux ſoleils, i'ay vn double tombeau,
L'vn au feu de mon cœur, l'autre en l'eau de mes larmes.

CLVIII.

Lion, des animaux monarque souuerain,
Au long rugissement, au mufle espouuentable,
Aux yeux rouges de feu, au courage indomtable,
Aux fieres dens d'acier, à la patte d'airain.
Lorsque tu es chassé par le peuple Affricain
Ta hure herissant, tu te tiens ferme & stable:
Et batant tes deux flancs de ta queu' sur le sable
Tu mespriſes la mort & le fer inhumain.
Lion, ce nonobstant tu fuis quand le coq chante.
Ah! que nostre fortune est cruelle & meschante!
Ie mespriſoy iadis, me monstrant courageux,
Le grand flambeau d'Amour, & sa trousse à l'esselle:
Et maintenant helas! ie fuis de uant deux yeux
Pour leur piquant regard, & leur claire estincelle.

CLIX.

Daulphin poisson camus, à la legere eschine,
Des peuples escaillés le monarque & seigneur,
Monture d'Arion admirable sonneur,
Bastisseur de tombeaux au bord de la marine.
La nature logea au fond de ta poitrine
L'amour de la musique, à qui tu fais honneur:
Ie l'aime comme toy, & si i eus ce bon heur
Qu'à ma naissance on vit vne Muse diuine.
Daulphin tu es courtois, ie fay tousiours la cour:
Tu es fort amoureux, & ie bruſle d'Amour:
Ton corps est dedans leau: les larmes à toute heure
Dessus mon corps mouillé font couler deux ruisseaux:
Et puisque l'Amour veut qu'ainsi pleurant ie meure,
Aussi bien comme toy ie mourray dans les eaux.

Aigle

CLX.

Aigle, roy des oiſeaus, à la haute volee,
A l'aile qui grauit & monte iuſqu'aux cieux,
A la plume gourmande, aux admirables yeux,
Qui affrontent Phœbus dans la plaine eſtoilee.
Eſcuyer de Iupin, qui d'vne courſe ailee
Portes ſon foudre au bec le ſuiuant en tous lieux:
Vn iour en t'imitant d'vn vol audacieux
Tout droit au ciel d'Amour ie dreſſay ma briſee.
D'eſperance & deſir i'emplumay mon coſté:
Aigle quand dans ce ciel ie fus bien haut monté,
I'auiſay deux ſoleils pleins d'eſtrange lumiere,
Qui tellement mes yeux rendirent esblouïs,
Que deſcendant en terre aux hommes couſtumiere,
Au monde rien de beau ie n'ay peu voir depuis.

CLXI.

Sallamandre, qui vis dans la flamme cachee,
Qui nais en temps de pluïe, & t'engendres dans l'eau,
A qui le porc immonde eſt ſouuent le tombeau,
Et qui d'eſtoiles as la peau peinte & tachee.
Par tout & d'vn chaſcun ta merueille eſt preſchee,
Tant ſembles-tu à tous cas eſtange & nouueau:
Le feu eſt ta maiſon, la pluïe eſt ton berceau,
Ores d'eau toute moite, ores au feu ſeichee.
Sallamandre, ie ſuis bien plus prodigieux:
Tu prends naiſſance en l'eau, & l'eau naiſt de mes yeux:
Le feu tu vas chercher, & le feu qui s'aſſemble
Dans moy, me vient chercher: dedans le feu tu vis,
I'ars & pleure deſlors que madame ie vis,
Viuant dedans le feu, & dans l'eau tout enſemble.

Cependant

CLXII.

pendant, mon Heudon, qu'au bord de la Garonne
Tu te vas promener en songeant à tes loix:
Ie chante au bord de Saone au pays Beauiolois
Le grand brasier d'amour, qui mon cœur enuironne.
st-cela, diras-tu, l'immortelle couronne
Du lierre & du laurier, que tu te promettois,
Quand naguere Francus & Bude tu chantois
En l'honneur de la France, où le beau lis fleuronne?
h! tu te trompes bien, tu te trompes, Heudon,
De penser qu'à nos vers on rende aucun guerdon
En ce temps où l'on met tout à sang & à flamme.
Mais mon amour aussi ne peut rien m'aporter
Puisqu'ainsi va, Heudon autant me vault chanter
Madame que Francus, & Francus que madame.

CLXIII.

Patron de chasteté, belle & chere Lucresse,
Hayssez ce Tarquin qui causa vostre esmoy,
Veuillez luy mal de mort: mais monstrez vous à moy,
Vostre humble seruiteur, gracieuse maistresse.
Enuers vous il vsa d'vne fourbe traistresse,
Et violant des Dieux & des hommes la loy:
Et quant à moy ie suis enuers vous plein de foy
Plus qu'enuers son Patrocle Achille honneur de Grece.
Il quitta son armee affin de vous honnir:
On me voit dans ma chambre incessamment tenir,
Où chantant vos vertus i'escry & ie compose.
Il fut de vostre mort la cause entierement:
Et moy, qui au combat le temps appeller ose,
Ie vous fay dans mes vers viure eternellement.

CLXIIII.

Si vous m'auez aimé dés ma premiere enfance,
Filles de Iupiter, Muſes mon cher ſouci,
Ce n'eſtoit pas affin que ie chantaſſe ici
Cupidon, & Venus, & leur folle puiſſance.
C'eſt par trop abuſer de voſtre patience:
De bon cœur i'en demande & pardon & merci:
Si ie vous ay fait tort, ie le confeſſe auſſi:
Que ma confeßion efface mon offence.
Ie me repens d'auoir prophané vos ſaints vers
En chantant Cupidon meſchant, faux, & peruers,
Et qui eſt touſiours plein d'vne malice caute.
Saintes Sœurs, toutesfois ne vous irritez pas:
Amour m'a fait ſouffrir tant de morts & treſpas,
Qu'il a deſia luy-meſme aſſez puni ma faute.

CLXV.

En dormant cette nuit ie ſongeoy que madame,
Ainſi comme i'alloy me promener aux champs,
Eſtoit en vne pree où ſa voix & ſes chants
Donnoyent aux chãps voiſins vne oreille & vne ame.
Quand i'apperceu ſon œil, qui reſchauffa ma flame,
Et embraſa de feu mon corps & tous mes ſens,
Soudain ie la priay auecqu'humbles accens
D'apaiſer la douleur, qui me perce & m'entame.
Elle s'enfuit alors: & ie la pourſuiui.
Mais fuyant, en vn arbre, e ſchanger ie la vi
Apollon, qui ſuruint à choſe ſi eſtrange,
Me dit à haute voix, c'eſt moy Phœbus qui veux,
Affin d'en couronner ton front & tes cheueux,
Que Lucreſſe en laurier comme Daphné ſe change.

VOEV

OEV A LA POSTERITE, ET A LA MEMOIRE.

SONNET.

OSterité, & toy ſainte Memoire,
A qui les Ans, ne rident point le front:
Sous qui les Iours, qui tout font & deffont,
Baiſſent la teſte & ſeruent de victoire.
ans voſtre temple à ce pillier d'yuoire,
Permettez moy de grauer iuſqu'au fond
Ces vers ſuiuans: affin que ceux qui vont
Voir vos autels, les puiſſent lire & croire.

n Pariſien aima tant autresfois
Vne beauté de ſon pays François,
Bien qu'il n'en eut qu'vne triſteſſe inſigne
'il daigna bien a toute eternité
Chanter ſon nom: auſsi elle eſtoit digne.
De la Memoire & la Poſterité.

AVTRES DIVERS SONNETS DE IEAN GODARD, PARISIEN.

I.

CHantres diuins, dond fourmille la Franc
Qui de laurier vos frons auez couuerts:
Et dond le nom vole par l'vniuers,
Riches d'honneur, de gloire & d'excellence.
Que faites vous? vous dormez que ie penſe:
On n'entend plus reſonner vos beaux vers,
Depuis que Mars tous nos champs a couuerts
D'hommes armez de cuiraſſe & de lance.
Chantres diuins, par la grande douceur
De vos beaux vers appaiſez la fureur,
Qui rend ſi fort nos guerres animees.
Souuenez vous des vieux Bardes Gaulois,
Leſquels iadis par leurs vers & leurs voix
Faiſoyent ceſſer les combats des armees.

Guerriers

II.

rriers, de qui le ſang inceſſamment bouillonne
De vaillance & prouëſſe, & d'vn deſir ardent
De ſemer vos beaux faicts de l'Inde à l'Occident:
Tant la gloire & l'honneur voſtre cœur aiguillonne!
ſſez d'honneur & los & de gloire talonne
Voſtre nom, qui par tout ores va s'eſpandant:
Aſſez la France a veu vos beaux faicts cependant
Que ſix ans tous entiers elle a logé Bellonne.
eſt aſſez guerroyé: de grace accordez vous,
Mettez bas vos rancœurs, vos haines & courroux:
Et repos vous donnant donnez paix à la France.
u ſi vous ne pouuez croupir onque en repos,
Vous croiſant tous enſemble aſſemblez vos deux oſts,
Et faites voir au Turq voſtre ſainte vaillance.

III.

Grand Dieu, qui dans les cieux esbranlant ton tonnerre
Fais trembler ſous tes pieds tout ce grand vniuers,
Eſcroulant quand tu veux les quatre coings diuers
Du monde vniuerſel & de toute la terre.
'auois-tu pas aſſez ſans le fleau de la guerre,
Qui de feu, fer, & ſang rend tous nos champs couuerts,
Chaſtié noſtre France & ſon peuple peruers,
Par la peſte & la faim, qui la ſuiuoyent grand' erre?
la fin ont ceſſé & la peſte & la faim:
Mais la ſanglante guerre à grand peine aura fin,
Si pour nous deliurer du mal qui nous moleſte,
grand Dieu tout-puiſſant, tu n'enuoyés des cieux
La douce paix en France, ainſi qu'à nos ayeux
Tu fis les fleurs de lis & l'ampoule celeſte.

IIII.

Qui donnera ſecours à la France affligee?
Qui eſt ce qui pourra la tirer du danger
De tant de flots mutins, qui veulent ſubmerger
Sa nauire qu'agite vne mer enragee?
Et qui pourra, voyant ſa mer tant oragee,
De fiere, ireuſe, & trouble en calme la changer?
Et quel patron en fin ſa nef pourra ranger
Dans le haure & le port de la paix deſiree?
O France n'attend plus ton ſecours des humains:
Le danger eſt trop grand: ſi Dieu n'y met les mains
Ta nef aura les flots pour ſa tombe preſente.
Mais de peur du naufrage, ô pauure France, en bref
Il te faut deſcharger ta miſerable nef
Du fardeau de Peché, qui la rend trop peſante.

V.

Le fleuue de Iordain abreuua nos armees,
Qui firent arborer dans le champ Paleſtin
Les François eſtandars, & qui d'vn cœur hautain
Contre les meſcreans ſe monſtroyent animees.
Nos marques de victoire encores ſont ſemees
Dedans la Lombardie, & dans le champ Latin,
Qui ſeruit aux François de gloire & de butin
Rendant à ſon malheur nos Gaules renommees.
La Grece, & l'Italie en maints & maints endroits
Porte encore le nom des anciens Gaulois,
Comme l'Eſpagne fait, teſmoignant leur vaillance:
Qui rend par tout leur nom celebre & fleuriſſant:
Car tout cet vniuers de leur faicts ſe reſſent:
France ſeule à preſent ne reſſent rien de France.

Depuis

VI.

Depuis dix ou douze ans, que d'vne aile empeſtee
L'orde contagion par la France vola,
Le peuple empoiſonnant, depuis ce temps elle a
La plus grand part du peuple au ſepulcre boutee.
Car aprez la famine horrible & deſolee
Parmi les pauures gents de France ſe coula:
D'vn goſier affamé, gloutonne, elle engoula
Vn grand nombre de gents auant qu'eſtre ſaoulee.
Et toutesfois helas! ce n'eſtoit rien au pris
Du meurtre, ſac, & rapt, bruſlement pleurs & cris,
Dond enhuy les François rempliſſent cette France.
François, ah! qu'ai-ie dit? mais pluſtoſt vipereaux
Puiſque à leur mere ilz font ſouffrir plus de ſouffrance,
Que la Peſte & la faim ne luy ont fait de maux.

VII.

Laiſſe là ton papier, laiſſe ton eſcritoire,
O quiconque ſois-tu de l'hyſtoire eſcriuain:
Auſſi bien, mon ami, tu eſcrirois en vain:
Noſtre malheur par tout n'eſt que par trop notoire.
Puis la Poſterité ne pourra iamais croire
Que ce ſiecle ait eſté ſi fier & inhumain,
Que le pere & le filz tenant l'eſpee en main
Ayent taſché d'auoir l'vn ſur l'autre victoire.
Non, on ne croiroit pas ie dy de la moitié,
Comme c'eſt qu'eſt la France & en qu'elle pitié:
Et puis, ſi nous pouuons, cachons noſtre infamie.
Et ſi d'autre coſté, quand c'eſt que tu voudrois
Deſcrire nos malheurs, iamais tu ne pourrois,
Tant le nombre en eſt grand, en dire vne partie.

VIII.

O bon Dieu qu'il y a bien de la difference
Des anciens François aux François d'apresent!
Ilz nourrissoyent la paix, chascun maintenant sent
Vne sanglante guerre au quatre coins de France.
Aux peuples oppressez ils donnoyent allegeance:
Le mal de tous costez s'en va nous oppressant.
Leur empire tousiours alloit en accroissant:
Le nostre au grand galop s'en va en decadence.
Par eux le vice estoit de tout point abatu:
Maintenant on le cherche, & chasse la vertu,
Aux estranges pays ils receurent loüange
Enuers les estrangers en se monstrant courtois:
Tout au rebours de bien & par contraire change,
Les François à present esgorgent les François.

IX.

Ne verrons nous iamais sur les riues de Seine,
Ainsi qu'au temps iadis fleurir les oliuiers?
Ne verrons nous iamais loing d'ici ces guerriers,
Qui nous font tant de maux & donnent tant de peine
Ne verrons nous iamais au milieu de la plaine,
Sans crainte des soudars & des auanturiers
Paistre tout leur beau saoul les moutons & beliers,
Auecques les brebis à la mamelle pleine?
Ne verrons nous iamais aprez boire bon vin
Le villageois danser le bransle Poiteuin,
Au beau milieu d'vn champ auec la chalemelle?
Les Muses en vigueur ne verrons nous iamais?
Ne verrons nous iamais vne saison si belle,
Qu'il ne soit plus besoing de faire ses souhaits

X.

Aussi est ce vraiment: c'est bien l'an des merueilles
Que l'an dernier passé, & celuy d'apresent:
La France en toutes parts merueilleusement sent
De grandes pauuretez & guerres nompareilles.
Il semble qu'à ses cris Dieu bouche ses oreilles:
Tandis sont les François qui la vont oppressant:
Et si crainte il y a que son mal en croissant
Ne dure aussi long temps que l'aage des corneilles.
Tout ce pauure royaume est sans dessus-dessous:
Pauures peuples François, helas! que ferez vous?
A peine pourriez-vous estre en vn estat pire.
Voyant de tant de maux ce royaume batu,
Les espaules serrant nous pouuons tous bien dire,
A Dieu bon temps a Dieu, quand retourneras-tu?

XI.

Si i'estoy au milieu de nostre grande armee,
I'iroy ainsi de rang donnant cœur aux soudars.
Allez braues guerriers allez race de Mars
Acquerir à iamais loüange & renommee.
Vous bataillez pour Dieu, & pour la France aimee:
Vous auez trop bon cœur pour vous monstrer coüars.
Du Guesclin, comme vous, mesprisant les hasars.
S'acquit à tout iamais vne lampe allumee.
De vous à tout iamais on fera mention:
Comme d'vn Cap-dorat de la Hire, & Poton.
Vn braue cœur sur tout la louange desire.
Voila comme en plain camp hautement ie dirois:
Mais i'auroy grand'vergoigne & grand'honte de dire,
Allez François, allez combatre les François.

XII.

Heureux trois fois heureux, & quatre fois encore
Nos vieux peres Gaulois de long temps treſpaſſez!
Heureux trois fois heureux, ceux-là qui ſont preſſez
Sous le tombeau qui doit quelque iour nous enclore!
Il ſont exempts du dueil qui nous ronge & deuore
Pour vn ſiniſtre mal qui nous rend diuiſez:
Ils ne voyent helas! tous les droits meſpriſez,
Et ſans force la loy comme nous voyons ore.
Pas à pas le malheur nous talonne & nous ſuit!
Ils iouiſſent au ciel d'vn bien heureux deduit,
Comme ceux qui ont eu du monde la victoire.
Mais auſſi quelque iour nous y ſerons comme eux:
Car voyant noſtre France en eſtat ſi piteux,
Helas! nous ſommes ia dedans le purgatoire.

XIII.

Ny le puiſſant Martel au pays de Champaigne
Aſſommant tant de Huns dans les champs de Chalons:
Ny en domptant Didier, & tous ſes bataillons:
Et puis les Eſpagnols noſtre grand Charlemagne.
Ny noſtre heureux Clouis en la plaine campagne
Foudroyant tant de Gots, qu'il coucha de leurs longs:
Ny de Venitiens rompant les rancs felons
Charle' au champ de Fournoue, où le Tarre ſe baigne.
Ny auprés d'Aignadel le douſieſme Louys:
Ny François triomphant des Suyſſes eſbahis:
Ny tous nos vieux François celebrez en vaillance.
N'ont tous rien fait au prix, & n'ont tant merité,
Que celuy qui pourroit en telle aduerſité,
Donner quelque bon ordre aux affaires de France.

Ny

XIIII.

Ny tant de grands seigneur occis à saint Quentin:
Ny le tour carnassier des vespres de Sicile:
Ny cette guerre longue ardue & difficile,
Qu'en trente ou quarente ans nous fit l'Anglois mutin.
Ny les incursions du Normand trop hautain
Venant iusqu'aux faux-bourgs de Paris, la grand'ville:
Ny le debat sanglant & querele inciuile
Des ducs oncle & nepueu, à qui feroit sa main.
Ny le malheur fatal des guerres des Itales:
Ny la prinse de Iean par le prince de Galles:
Ny celle de Louys au pays d'outremer:
Ny celle de François rançonne à outrance:
Tout cela ne se doit que peu de cas nommer,
Au prix de tant de maux où nous voyons la France.

XV.

Muse, repose toy, quitte l'ancre & la plume:
C'est assez lamenter ce pauure estat François:
Si tu voulois conter tous ses maux à la fois,
Tu en dresserois bien vn iuste & gros volume.
Et puis ne vois tu pas, que c'est batre vne enclume?
Semer sur les rochers: espandre au vent sa voix?
Luiter contre vn lutin? bastir sur vn grauois?
Et que le feu espris de plus en plus s'allume?
Vaines sont tes douleurs & ton regret bien vain:
Il faut que Dieu y œuure & y mette la main:
Sans luy tant de malheurs fin ne peuuent pas prendre.
D'heure en heure on les voit s'enfler & se grossir:
Muse, tu vois donq bien, qu'il n'est pas tẽps d'apprendre
A pleurer nos malheurs: mais de s'y endurcir.

SEPT SONNETS A CLAVDE BOVRBON, SIEVR DE SAINT FONT ET DE LIMAS, CONseillier, & receueur du Roy au pays de Beaujolois.

Sur sa prinse & son heureuse deliurance.

XVI.

QVand la nouuelle triste eut frapé mon oreille,
Mõ Bourbõ & qu'on m'eut de ta prise asseuré,
Bien que i'euse le cœur de tristesse serré,
Et l'ame toute outree & dolente à merueille.
I'eu pourtant cet espoir que Dieu qui touſiours veille
Pour ceux qui ont son non en tout temps reueré,
Feroit que tu serois sans perte deliuré:
Comme il est aduenu dond chascun s'esmerueille.
Vous peuples, qui pleuriés auec moy ce Bourbon,
Vous pouuiés bien penser qu'estant si sage & bon,
Et enuers vn chascun si doux & debonnaire,
Que le ciel tost ou tard l'aideroit au besoing:
Ainsi comme luy mesme auoit soing de bien faire
Au pauures affligez, dond il a touſiours soing.

Ceignez

XVII.

Ceignez vous de l'espee, endossez la cuirasse:
Mettez le casque en teste, attachez vistement
L'arquebuse à l'arçon, prenez le fourniment,
Montez viste à cheual, enflambez vous d'audace.
Piquez, gallopez viste, & n'arrestez en place,
Tant qu'à voir vos cheuaux il semblent proprement
Plus voler que courir, affin qu'habilement
Vous preniez ces preneurs, & leur donniez la chasse.
Que l'horreur de la nuit ne vous estonne point,
Ayant l'audace au cœur & les armes au poingt,
Et vn si bon subiet qui vous meine & vous pousse.
Mourez plustost cent fois, s'il y conuient mourir:
Mourir pour ses amis est chose belle & douce.
Ainsi disoi-ie à ceux qui t'alloyent secourir.

XVIII.

Fortune & la vertu connoissant ton merite,
Ont debatu tousiours à qui te cheriroit:
Vray est que la Vertu à Fortune disoit
Que c'est elle qui seule auecque toy habite.
S'il est, disoit Vertu à fortune despite,
Honnoré d'vn chascun, & si chascun le voit
D'vn bon œil, comme on dit, c'est qu'en gardant le droit,
Il n'a iamais passé ma borne & ma limite.
Tout ce qu'il a de biens, d'honneur & de credit:
C'est pour ses grands vertus: ainsi la Vertu dit.
Fortune tout depuis n'a fait qu'espier l'heure
De t'aider, & cherir, & d'auoir en toy part:
Tant qu'elle t'a monstre ce coup-ci par hasard,
Que Fortune & Vertu font chez toy leur demeure.

Ce

XIX.

Ce Philippe, qui fut roy de la Macedone,
Et lequel engendra Alexandre le grand,
Sage, connoiſſoit bien qu'vn homme ſe meſprend
Qui penſe qui le ciel touſiours du bien luy donne.
Car voyant proſperer ſans ceſſe ſa couronne,
Et ſçachant qui le mal ſuit le bien en courant,
Il pria les hauts Dieux tout triſte & ſouſpirant
Que fortune touſiours ne luy fut pas ſi bonne:
Ains que pour moderer vn petit ſon bon heur,
Il luy fiſſent ſentir quelque peu de douleur,
Ainſi qu'il luy aduint, dond ce roy preux & ſage,
Fut grandement ioyeux. Reſiouy toy, Bourbon,
Peut eſtre que le ciel enuers toy doux & bon
Deſtourne vn grand malheur par vn petit dommage.

XX.

Alorſque Ciceron pere de la patrie,
Aprés le long ſeiour de ſon banniſſement,
Malgré ſes enuieux reuint triumphamment
A Rome qu'il auoit gardé deſtre perie.
Au deuant, par honneur, le peuple d'Italie
Couroit de toutes pars receuoir ardemment
Luy qui deffendit Rome, & qui fit vaillamment,
Quand par les coniurez elle fut aſſaillie.
Toy, qui as de tout temps fait bien à ta cité,
Aprés ta deliurance & ta captiuité
Chaſcun te va deuant, te ſalue & te nomme:
Tant de ioyeux cris reſonne l'enuiron:
Te llement que pour eſtre vn autre Ciceron.
A ta gloire & vertu ne manque qu'vne Rome.

XXI.

On voit qui ami eſt, comme on dit au beſoing:
On connut bien cela ſi toſt qu'on ſceut ta priſe:
Toute la ville fut de triſteſſe ſurpriſe,
Tant chaſcun auoit-il de toy ſouci & ſoing.
Tout le peuple auſſi toſt eut les armes au poing
Pour rompre le deſſin & la triſte entrepriſe
De ceux là, qui pouſſez d'auare conuoitiſe
D'auoir vne rançon vouloyent t'emmener loing:
Les villes, la nobleſſe & toute la commune
Des bonnes gens des champs voyant ton infortune
S'armerent auſſi toſt pleins d'vn iuſte courroux,
Affin de te ſauuer & mettre en aſſeurance.
Mais c'eſtoit bien raiſon qu'auſſi tous quand i'y penſe,
S'employaſſent pour toy, qui t'employes pour tous.

XXII.

Muſes, mon cher ſouci, ſi dés ma ieune enfance
A vous du tout en tout ie me ſuis adonné,
Et ſi pour vous ſeruir ſeulement ie ſuis né,
Et pour vous rendre au monde entiere obeiſance.
Muſes, à ces vers-ci donnez tant de puiſſance,
Que le temps, par lequel en fin tout eſt miné,
N'ait nul pouuoir ſur eux: mais par eux dominé
Ne puiſſe de ce iour vaincre la ſouuenance:
De ce iour que Bourbon, voſtre honneur & ſupport
Aide de la vertu, du haſard & du ſort,
De captif ſe vit libre, & fut receu en ioye
Par ſa ville & cité, qui luy fit grand honneur:
Affin qu'à tout iamais par ſon exemple on voye,
Qu'vn mal qui vient aux bons leur retourne à bon heur.

ONZE SONNETS, A IEAN HEVDON. PARISIEN.

XXIII.

POur teſmoigner l'amour que le vaillãt Theſe
Portoit à Pyrithois, il oſa deualer
Aux enfers auec luy, pour rauir & voler
Du farouche Pluton la femme & l'eſpouſée.
La mort qui fut iadis par Damon meſpriſee,
Et pour ſon cher ami voulant tous deux aller
L'vn pour l'autre au ſuplice, a fait aſſez parler
De leur ſainte amitié, qui eſt eterniſée.
Et affin de laiſſer aux ſiecles à-venir
De noſtre amitié ſainte vn pareil ſouuenir,
Que de ces amis là, que la memoire honnore,
Ie l'engraue en ces vers, leſquels ie t'offre en don:
Et iaçoit qu'elle y ſoit bien engrauee, Heudon,
Si eſt elle en nous cœurs bien mieux grauee encore.

Veillard

XXIIII.

Velliard, ie le vois bien qu'à peine pourras tu
Discerner ces sonnets que nous t'offrons ensemble.
Ce n'est pas sans raison, mon velliard, qu'il te semble
Qu'auons egale part au mont deux fois pointu.
Ton Godard, ton Heudon, sont d'egale vertu:
Et iamais pas vn d'eux au nom d'autruy ne tremble:
Ils s'entresemblent mieux que deux feuilles, de tremble,
Leurs cœurs s'entr'attirans comme l'ambre vn festu.
Tous deux ils ont eu les Muses pour nourrices:
Tous deux n'ont que les vers pour toutes leurs delices.
Puis la sainte amitié conioignant leurs esprits,
De deux ames qu'ils ont, ils n'en ont fait qu'vne ame:
N'ayãt qu'vne ame ainsi, tous deux n'ont qu'vne flãme,
Et n'ayant qu'vne flamme ils ont mesmes escrits.

XXV.

Si est-ce toutesfois que ie ne pensoy pas
Que tu deusse à ce coup si bien iuger & dire.
Mon le Velliard, comment peus tu si bien eslire,
Et suiure nostre Rime à son air pas à pas?
Nous auions tant taschémetre entre deux & as
Ton iugement douteux, à celle fin d'en rire:
Mais Godard, & Heudon, ne peuuent rien escrire,
Que tu ne voyes bien leur stile haut ou bas.
Heudon, pour te tromper, dit qu'il ne veut plus faire
De carmes & de vers: mais il est necessaire
De trouuer, ce me semble, vn autre bon moyen.
C'est qu'il me faut bien faire encontre ma coustume:
Et luy qu'il cache vn peu les beaux traits de sa plume.
Car ma plume peut mal, & la sienne tresbien.

Velliard,

XXVI.

Velliard, noſtre Heudon nous a donq menacez
Qu'il n'eſcriroit plus rien, & que la Muſe oiſiue
Feroit choir de ſes doigts ceſte plume naifue,
Qui d'vne ancre ſçauante a tant de vers tracez.
Va, ne t'en faſche pas: ce nous eſt bien aſſez,
Quand il ſera ſaiſi de fureur bruſque & viue,
Et quand le Dieu Phœbus par deuers luy arriue,
Qu'il nous chante ſes vers file à file preſſez.
Mais ce qui eſt eſcrit toſiours, dis-tu, demeure:
Le velliard ie t'endend, entend moy à cette heure.
Phœbus eſtoit venu le ſaiſir à grand pas:
Le tourmentant alors de ſa douce manie,
Ce dieu de tels propos ſa bouche auoit garnie:
Ainſi donq le dit-il en ne le diſant pas.

XXVII.

Ne laiſſe pour cela de faire bonne chere:
Ne laiſſe, le velliard, à te tenir ioyeux:
Ce propos de Heudon, qui te rend ſoucieux,
Ie n'eſcriray plus rien, s'entend d'autre maniere.
Il ne veut pas priuer le iour & la lumiere
De ſes carmes & vers ſouhaitez de nos yeux:
Ne t'en deplaiſe pas, i'interpreteray mieux
Ces vers qu'il prononça plein de fureur entiere.
Phœbus l'auoit ſurpris faiſant des vers ſi beaux:
Luy donques ſentant bien s'eſprendre les flambeaux
De ce Dieu dans ſon ſein plus qu'à l'accouſtumee.
Vit poëte diuin, ſans plus ſe trauailler,
Et dores en auant ſans eſcrire & brouiller,
Qu'il pouſſera des vers comme vn feu la fumee.

Heudon,

XXVIII.

udon, n'as tu point peur de faire chascun rire,
M'appellant ton Phœbus en ta rime & tes vers,
Tes vers, di-ie, qui sont peinturez & couuerts
Des fleurs que dans leurs prés les Muses vont eslire?
udon, en verité quant est de moy, i'admire
Comment c'est qu'en prenant le droit tout à l'enuers,
Tu me dis ton Phœbus, moy qui tout à trauers
Me iette quand ie veux quelques carmes escrire.
beau sonnet diuin, où ie suis ton Phœbus,
Monstre bien le contraire, & fait voir au surplus
Que Phœbus t'inspira. C'est ce qui me fait craindre,
u'il ne se fasche à toy me donnant son honneur:
Il est vray qu'il voit bien que c'est que tu veux feindre,
Pour monstrer son pouuoir, que ie suis bon sonneur.

XXIX.

bonne conscience, Heudon, n'as tu point peur
En lisant ce sonnet plein d'vn docte artifice,
Ou ie suis ton Phœbus, que quelque homme ne disse
Qu'à ta bouche pour lors ne respondoit ton cœur?
ie di pas pourtant que tu sois vn moqueur,
Ny que tu sois tombé iamais en vn tel vice:
Mais il ny a poëte, & tant soit il nouice,
Qu'il ne vit que ton vers vient d'vn diuin sonneur.
n, il ny à celuy lequel voyant ma rime,
Ne t'en desplaise, Heudon, le contraire n'estime:
Il est vray que cela te fait beaucoup loüer.
r me prisant ainsi par ta docte poesie:
Quiconque voit cela est contraint d'auoüer,
Que tu gagnes chascun en vers & courtoisie.

XXX.

Ie le confesse, Heudon, aussi bien que tu veux,
Et d'homme qui en doute il ne se treuue guiere,
Qu'estant le plus aagé, le premier en lumiere
Ie mis les vers de Flore aux iaunissans cheueux.
Encore di-ie plus, que quand d'vn bras nerueux
Tu taschois à grauir sur la double croupiere
De Parnasse aux deux fronts, de bonté coustumiere
Ie te prestay l'espaule & seconday tes vœux.
Et si tu le permets ie diray, que peut-estre
Encore en ce temps-là i'eusse esté bien ton maistre.
Mais qui peut maintenant si bien chanter que toy?
Ha! que ce n'est pas moy: car de moy si i'estime,
Que ie cognoy combien vaut l'aulne de la rime,
Heudon, c'est connoissant que tu fais mieux que moy.

XXXI.

Tu m'appelles Phœbus: appelle moy ton frere:
Tu diras mieux ainsi qu'en disant Apollon:
Car on ne doute point que Godard & Heudon
Eurent la Muse eux deux pour nourrice & pour mere.
Ou si plus grand honneur, Heudon, tu me veux faire,
Dy moy ton frere aisné: Il est vray que ce nom
Estant de grand honneur, me fait dire que non,
Et me rendant honteux me fait à demi taire.
De deux freres pourtant l'aagé se nomme ainsi:
De nous deux freres chers, l'aagé ie suis aussi.
Nous sommes freres di-ie en toute resemblance,
De nourrices, de cœur, d'estudes & de biens.
Si y a il en nous vn peu de difference:
C'est que tes vers, Heudon, valent mieux que les miens.

XXXII.

Phœbus eſt vn Dieu qui nous eſchauffe l'ame
D'vn feu ſaint & ſacré, qui nous bruſle le ſin,
Sans point ſçauoir comment en nous il entre ainſin,
Et comment par boutee il s'eſteint & s'enflame.
Phœbus eſt vn Dieu, qu'à bon droit on reclame,
Pour bien chanter vn vers François, Grec, ou Latin,
Et pour rendre vn eſprit plus ſubtil & hautain,
Quand vn vers non commun on ourdit & on trame.
ſi ce iour ici par ton vers triomphant.
D'vne diuine ardeur tu m'allois eſchauffant,
Qui m'a fait ſept ſonnets chanter tout d'vne haleine,
eſquels viuront cent ans & peut eſtre bien plus:
Et ſi de ce ſaint feu mon ame encore eſt pleine,
N'es tu pas, mon Heudon, toy meſme mon Phœbus.

XXXIII.

u n'eſcriras plus rien ce dis tu mon Heudon,
Si veux ie bien taſcher a tẽ faire deſdire:
Si l'on ne voyoit plus ta docte plume eſcrire,
Les Muſes pourneant des vers t'auroyent fait don.
indrois-tu bien laiſſer eſteindre le brandon
Et la chaude fureur d'Apollon qui t'inſpire?
Mon Heudon, deſdy-toy & doucement ſouſpire
Le tourment des bergers, qu'afflige Cupidon.
ays tant qu'auec le vent ce propos là s'enuole:
Auſſi bien tu as ia faucé cette parole:
Tu as eſcrit depuis, ie te diray comment.
es vers que i'en ay faits, il eſt bien neceſſaire
Que tu les diſſes tiens, m'en donnant l'argument:
Car aſſez fait celuy qui les autres fait faire.

XXXIIII.

Quand Ferdinand du Hé, pousse d'vn bon augure,
Print en main le pinceau auquel il s'adonna,
Grand discord & grand'noise au ciel se demena
Entre l'Art inuentif & la mere Nature.
Car l'Art s'attribuoit la rare pourtraiture
Des tableaux, que depuis si bien il façonna:
Et Nature disoit qu'elle luy enseigna
Aussi tost qu'il nasquit les traits de la peinture.
Sans sçauoir que iuger les Dieux estoyent douteux:
Aussi tost Iuppiter, qui suruint deuant eux,
Appaisant ce discord dit ce qui luy en semble.
Ferdinand, ce dit-il, qui doit estre immortel,
O Art, & toy Nature, est à vous deux ensemble:
Car c'est à force d'art quil peint au naturel.

XXXV.

Mon docte Pisseuin, la Muse est miserable
Qui fait voir sa naissance en vn temps si peruers,
Où les plus beaux estez ne sont que des hyuers,
Et les iours plus serains qu'vne nuit effroyable.
Phœbus ne peut tenir aucun rang honnorable,
Maintenant que la France est toute de trauers,
Et que les tabourins & les clairons ouuerts,
Nous empeschent d'ouïr sa bouche venerable.
Heureux, ô vous Esprits qui viuans ci deuant
Eustes, vn temps de paix pour vous mettre en auant:
Et nous trois-fois chetifs d'estre à present sur terre.
Il nous eut fallu naistre, ou plus tost, ou plus tard:
Ou bien chascun de nous deuoit naistre soudard,
Si naistre il nous falloit en vn tel temps de guerre.

XXXVI.

mes vers quelque iour font honneur a la France:
Et ſi la France vn iour les daigne lire & voir:
Penſes-tu pour cela que i'en pretende auoir,
Mon docte Piſſeuin, quelque reſiouyſſance?
temps-ci n'eſt pas propre aux hommes de ſcience:
Ce temps-ci n'eſt pas propre aux hommes de ſçauoir:
Les doctes d'apreſent ne pourront receuoir
De leur doctes trauaux loyer & recompenſe.
tte guerre qui tient noſtre France en langueur,
Eſt pour traiſner encore en fort grande longueur:
Tandis le temps s'enfuit, & le treſpas s'auance.
s vers ſeront peut eſtre eſtimez à la fin.
Mais quand ſera cela? ie crain bien quand i'y penſe,
Que ce ne ſoit aprez la mort le medecin.

STANSES.

vous ne portez point pour vn cœur vn rocher:
Si vous ne voulez point voſtre aureille boucher
A la iuſte requeſte, & à l'humble priere:
Madame, dittes moy pourquoy donq ſi ſouuent,
Tant plus ie vous ſupplie & tant plus vai-ie auant,
Et plus reiettez vous mes propos en arriere?
vous trouuay hyer de fortune en vn pré,
Qui de mille couleurs eſtoit tout diapré:
De mille & mille fleurs peinte eſtoit ſa verdure:
Deçà eſtoit le lis plus blanc que neige & lait:
Delà flamboit la roſe auec le rouge œillet:
Ici la marguerite eſtaloit ſa peinture.

Foulant l'herbe des prés peints de mille couleurs,
Vous cueilliés seulement les plus mignardes fleurs,
Que vous arrondissiez en bouquets & girlande:
Seule vous n'estiés pas, vous auiés tout autour,
Quand c'est que ie vous vei aueques vous l'Amour,
Le ieu, le ris, la grace, auec toute la bande.
Ayant pour lors le temps de vous pouuoir parler,
Tout soudain ie vou'us par deuers vous aller,
Pour vous faire à loisir mes souffrances entendre.
I'auoy ce me sembloit cause de m'esiouïr:
Vous estiés à propos pour m'entendre & m'ouïr:
C'est ce qui plus me fit de hardiesse prendre.
Ie cheminoy vers vous, non du pié viste & prompt:
Mais tardif, morne & lent, ayant dessus le front
Au lieu d'vn teint vermeil, vne couleur de glace,
Vn flot roulant des yeux, l'estomach tout pantois,
Les cheueux herissez, & la bouche sans voix:
Et milles passions peintes dessus ma face.
Quand ie fus à la fin assez proche de vous,
Ie demeure confus & tremblant des genoux,
Sans cœur, sans sentiment, sans poulx & sans haleine.
Ie reuins toutesfois à la parfin à moy:
Sentant pourtant tousiours vn indicible esmoy,
Vn extresme tourment, & vne extresme peine.
Deux ou trois gros soupirs sortirent de mon sin:
Et puis finalement ie vous vint dire ainsin,
Vous n'estes pas, madame, vne ourse ny tigresse:
Vous auez comme moy esprit, os, veine & sang:
Vous ne nasquistes pas de la coste & du flanc
De quelque mont de Thrace, où la neige se presse.

C'est

C'eſt pourquoy ſçachant bien qu'vne telle beauté,
N'ayant rien de commun auec la cruauté
A pitié du malheur, que ſon ſemblable endure:
Librement ie vous dy les triſtes paſſions,
Que i'endure en aimant tant de perfections,
Qui vous font apparoir chef d'œuure de Nature.
Encore fuſſiés vous errante par les bois,
Et pour l'humain parler quand vous auriés la voix
D'vne fiere lionne, ou d'vne ourſe hurlante:
Quand vous ſeriés tigreſſe, encore aſſeurément
Vous auriés bien pitié de mon triſte tourment:
Tant mon cœur eſt rempli de peine violente.
Dix mille & mille fois racontant mes douleurs,
Ma peine, mon tourment, mes maux & mes malheurs
Aux eaux, aux prés, aux bois, aux animaux ſauuages:
Quoy qu'ilz ſoyent de raiſon priués & deſpourueus,
Si ai-ie veu ſouuent de ma complainte eſmeus
Les prés, les monts, les vaux, les bois, & les riuages.
Ny le peint arc-en ciel n'a point tant de couleurs:
Ny le pré roſoyant en Auril tant de fleurs:
On ne voit tant d'eſpics ondoyer dans les plaines:
Aux cheſnes tant de glands, tant d'herbes aux iardins,
Dans les bois tant de cerfs, de biches & de dains,
Que i'ay pour voſtre amour de douleurs & de peines.
Car ſoit que le ſommeil s'eſcoule dans nos yeux
Lorſque la Pouſſiniere illumine les cieux:
Ou ſoit que le ſoleil la lumiere nous donne,
Amour pour m'outrager me ſuit à tout propos,
Et ſon tourment lequel me priue de repos,
Pour m'accabler touſiours iamais ne m'abandonne,

Ie hay le clair soleil' abhorre sa clairté,
Qui refournit tousiours à mon mal indomté
De nouelle matiere: à l'heure que i'auise
La beauté de son front, au vostre tout pareil,
Ie songe à vos beautez, ie pense à vostre œil,
Qui pour naurer mon cœur mille flesches aiguise.
Si ie traisne mes pieds foibles & langoureux.
Dedans vne prairie, ou dans vn valon creux,
Voyant ses belles fleurs & sa belle peinture,
Lors ie pense aussi tost aux lis & aux boutons,
Qui sont sus vostre face & dessus vos tettons,
Que i'appelle à bon droit miracle de Nature.
Quand i'entend dans le bois gringoter les oiseaux,
Desgoisant à plaisir dessus les arbrisseaux
Les chansons & les airs d'vn rustique ramage:
Lors ie dy, oisillons, que vous estes heureux
De viure dans ces bois aimez & amoureux,
Au prix de moy qui fay l'amour à mon dommage.
Si ie voy dans les prés vn petit flot courant
Dessus vn blond grauois, ie di que murmurant
Il plaint ma chaude amour: si ie voy sa fonteine,
Las de courir les champs, sur son bord ie massis:
A l'heure il me souuient de l'amour de Narcis,
Et l'amour de Narcis renouuelle ma peine.
Quand à la ville au soir mon foible pied reuient,
Plus fort de vos beaux yeux, à l'heure il me souuient
Par le premier obiect de quelque damoiselle:
Ou bien reconnoissant & la place & l'endroit,
Où le trait de vos yeux me trauersa si droit
L'estomac & le cœur, qui de sang en ruisselle.

Ainsi

Ainſi, madame, ainſi tant que dure le iour
S'augmente le tourment qui me vient de l'amour:
Ce qui me fait cent fois la lumiere maudire,
Et ſans ceſſe la lune & la nuit deſirer.
Mais de la meſme nuit ie me ſens martirer:
La nuit comme le iour ie lamente & ſouſpire.
En vain i'atten la nuit pour y prendre repos:
I'eſpere en vain faueur du frere d'Atropos:
Ie ne ſçauroy dormir quand c'eſt que ie me couche:
Ie ne puis nullement mes paupieres coller:
Vn moment en repos ie ne puis ſommeiller
Sentant mille chardons ce me ſemble en ma couche.
Comme vn pauure fieureux au lit ie me debas
Sans ceſſe retournant mes pauures coſtez las:
Il n'eſt place au cheuet & aux pieds ou ie n'aille
Y chercher le ſommeil, autant me retournant,
Qu'vn braue champion va ſon bras demenant
Dans le ſanglant eſtour d'vne fiere bataille.
Que ſi mon corps laſſé de tant de remumens,
De peines, de ſoucis, de trauaux & tourmens,
Sente que le ſommeil s'eſcoule en ma paupiere,
Amour, qui nullement ne me laiſſe iamais,
Affin de m'empeſcher d'auoir repos & paix
S'auiſe d'autre ruſe & d'vne autre maniere.
S'accoſte du ſonge, ô le traiſtre ennemi,
Qui me vient attaquer quand ie ſuis endormi!
Luy baillant voſtre Image, ô ma belle Lucreſſe,
Qu'Amour luy meſme à peinte: alors le ſonge ailé
Me monſtrant ce tableau me rend plus affolé,
Que ie n'auois deuant de peine & de deſtreſſe.

Car vous voyant en ſonge, à l'heure ſur ce point
Ie m'eſueille en ſurſaut pour l'amour qui m'eſpoint:
Ie me tranſporte tout: i'entre comme en furie
Ioüant deſſus mon lit, au lieu d'vn eſchaffaut,
Hercule furieux, qui mourut tout au haut
De la cime d'vn mont pleint de forcenerie.
Là finit mon propos: mon propos fut ſuiui
D'vn gros torrent de pleurs: mais ah! helas! ie vi
Que ie iettois en l'air ma parolle inutile,
Que c'eſtoyent mots perdus, que ie parloy au vent,
Et que i'alloy ſur l'eau ces propos eſcriuant,
Vous trouuant fiere & ſourde autant comme gentille.
Ah! helas que me ſert donques de vous aimer,
Si vous m'eſtes cruelle: autant comme la mer
Eſt fiere au marinier qu'elle agite & tourmente,
Sans eſcouter ſes cris, & ſa plaintiue voix?
Et que me ſert auſsi cet eſpoir que i'auois,
De voir finir vn iour ma peine vehemente?
Toutesfois ſans eſpoir de paruenir au point,
Que ie deſire plus, ie ne ceſſeray point
De vous aimer pourtant, & de vous chanter belle.
A celle fin, au moins qu'aux ſiecles à venir,
La France quelque iour ſe puiſſe ſouuenir
D'vne Lucreſſe fiere, & d'vn Godard fidele.

STANSES.

Iamais ie n'euſſe creu que c'eſt que du tourment,
De la peine & du mal, qu'on endure en aimant,
Deuant que vos beaux yeux d'vne amoureuſe œillade
Euſſent percé mon cœur, ma poitrine & mon ſein:
Et au lieu que i'eſtoy ſage, prudent & ſain,
M'euſſent fait inſenſé, languiſſant & malade.

Quand ie voyoy quelqu'vn de l'amour agité,
Ie me moquoy de luy l'apellant effronté,
Ruſé, couuert & feint, qui voudroit faire à croire
Pour ſa dame tromper, que l'air eſt ſans oiſeaux,
L'Ocean ſans poiſſons, les bois ſans arbriſſeaux,
Que Zephyre eſt Boree, & que la neige eſt noire.
Quelquefois à par moy ie diſcouroy ainſi:
Mais ces amoureux-là ont ilz tant de ſouci
Comme ilz diſent qu'il ont? ce ſont de belles bayes:
Ce ſont des rets tendus, ce ſont des hameçons
Pour prendre leur maiſtreſſe en guiſe de poiſſons,
Que de ſe feindre au cœur tant d'amoureuſes playes.
Il eſt vray toutesfois qu'ont peut eſtre agité
D'vn fort & chaud deſir, pour quelque grand beauté:
Non toutesfois ſi fort comme leurs vers nous chante.
Lorſque leurs yeux n'ont plus cette beauté deuant,
Ce deſir-là ſenfuit deſſus l'aile du vent:
Auecques ſon obiet la paſſion s'abſente.
Encores faignent-ils n'aimer qu'vne beauté:
Ie ne croy pas qu'ainſi leur cœur ſoit arreſté:
Comme vn miroir reçoit toute & toute figure
Quand c'eſt qu'elle ſuruient, pareillement auſſi
Ces ruſez amoureux, vrais enfans ſans ſouci
Aiment chaſque beauté qui s'offre à l'auenture.
Mais baſte, ſoit que c'eſt, qu'amour ſoit froit ou chaud,
Qu'il ſoit cruel ou doux: certes il ne m'en chaut,
Ie le tien bien pour tel qu'il eſt en ſon eſſance.
S'il eſt doux tant mieux vaut pour tous ces amoureux:
S'il eſt cruel tant plus en ſont ilz malheureux.
Craignant cela ie fuis & fuiray ſa puiſſance.

Ie

Ie le confesse bien que i'estoy mal apris
D'iniurier ainsi l'enfançon de Cipris,
Et ceux qui sont captifs sous son obeisance:
I'auoy tort de parler ainsi legerement.
Iamais homme ne doit parler aucunement,
Qu'il nait de ce qu'il dit entiere connoissance.
Amour lequel voulut tout d'vn coup se vanger
De ces outrages là, vn iour se vint loger
Dans vos yeux flamboyans d'vne viue lumiere:
De leurs flambans esclairs mon œil fut offusqué:
Ce pendant Cupidon dans vos yeux embusqué
Me tira droit au cœur vne flesche meurtriere
Et tout depuis ce Dieu m'a tousiours tourmenté
Comme son criminel de lese magesté,
Me rendant malheureux autant qu'homme de France.
Il est vray que mon mal, pour m'estre m'esconnu,
M'est comme de raison iustement aduenu,
Auſsi vous n'auez point pitié de ma souffrance.

STANSES.

Mais n'est ce pas grand cas en ce beau mois d'Auril,
Dond la ieune saison est ainsi qu'vn fusil,
Fusil di-ie d'amour qui son feu nous allume,
Que vous soyés tousiours d'vne mesme façon,
Et froide tout ainsi comme vn roide glaçon
Sans cesse retenant vostre vieille coustume.
Ie tenoy pour certain qu'à la fin de l'hyuer
Quand on verroit vers nous le printemps arriuer
Habillé d'vn mateau damassé de verdure:
Et quand c'est que l'Amour n'estant plus ocieux,
S'en iroit reschauffant l'air, la terre & les cieux,
Que vous cesseriés lors d'estre si froide & dure.

Vous poursuiuez pourtant contre toute raison
En vos dures fiertez, & malgré la saison
Il semble que l'Auril vous rende plus glacee
Que ie ne vous trouuoy en l'hyuer froidureux:
Et ce que bien pis est, ce beau mois amoureux
R'allume de plus fort ma poitrine embrasee.
Mais ce n'est pas merueille, attendu mesmement
Que la terre sans ame & qui n'a sentiment,
Semble en ce Printemps-ci demeurer amoureuse:
De fleurs elle se pare affin de receuoir
Son amoureux Iuppin, qui souuent la vient voir
Se glissant en son sein par vne pluye heureuse.
Tout aime maintenant: les oiseaux fretillards
D'amour espoinçonnez sous les tendres feuillards
Se font à qui mieux mieux l'amoureuse caresse:
Les bestes dans les bois, les poissons dans la mer,
N'estant point aprentifs à ce doux ieu d'aimer
Comme nous maintenant recherchent leur maistresse.
Et bien que le serpent soit froidement gelé,
Du feu d'amour pourtant il est ores bruslé:
Il est pourtant piqué d'vne amoureuse aiguille:
Et tout gelé que soit ce glaceux animal,
Cupidon toutesfois luy fait sentir son mal
Et le faisant bruler de l'amour de l'anguille.
C'est vn plaisir de voir cet aduisé serpent
Ou dessus le riuage, ou sur vn roc qui pend
A demi dedans l'eau vomir sa froide glace,
Et son mortel venim, que sur tout il a cher,
Affin que sa maistresse en venant l'aprocher
Sans crainte & sans nul mal auecques luy s'enlace.

C'est

C'eſt plaiſir de louïr d'vn aigu ſifflement
Sa maiſtreſſe apeller: elle ſoudainement
Reconnoiſſant ſa voix d'vne longue trauerſe
Coupe le flot ridé, qui ſe pliſſe a l'entour:
Tant qui finalement ſous l'eſcorte d'Amour
Iuſqu'à ſon amoureux les flots elle trauerſe.
Luy qui la voit venir & gliſſer ſur les flots,
Impatient d'amour qu'il porte au ſein enclos
S'eſlance à chef baiſſé dans les ondes pliſſees,
Et l'à cueillant le fruit de ſa chaude amitié
S'enlace en mille nœuds auecques ſa moitié,
Iuſqu'à tant qu'à ſouhait ſes flammes ſoyent paſſees.
Puis quand il à ſon ſaoul mille esbattemens pris,
Et qu'il s'eſt enyuré du Netar de Cypris,
Son corps d'auec ſa dame alors il deſtortille:
Et retourne auſſi toſt ſon venin rechercher
Ou deſſus le riuage, ou deſſus le rocher:
Ayant en ſon amour cette ruſe gentille.
Vous ſeule, que l'Amour ne peut point eſchauffer,
Plus froide qu'vn glaçon, que diamant, que fer,
Vous paſſez les ſerpens & leur froide nature,
Qui tue & fait mourir: voſtre extreſme poiſon
Me fera treſpaſſer à plus forte raiſon:
Et i'aime mieux la mort que le mal que i'endure.

STANSES.

Puis qu'ores ma maiſtreſſe eſt à ſa ſeigneurie,
Et qu'elle a le ſeiour de la ville quitté,
Et qu'elle eſt par les champs & parmi la prairie,
Malheureux qui ſe tient dans la ville arreſté.

Quant à moy maintenant il faut que ie la suiue,
Et que ie coure apres: car ainsi que l'eimant
Attire à luy le fer, sa grand' beauté nayue
Attire ainsi mon cœur, qui la suit librement.
La mere des Amours la blanche Cytheree,
Et les Cupidonneaux au dos encarquelé,
Et la Grace au corps nud s'est au champs retiree:
Auecques ma maistresse Amour s'en est allé.
Pour le seur maintenant il habite au village:
Pour le seur c'est aux champs qu'habite ore l'Amour
Aprenant attentif les mots du labourage,
Et que c'est que du soc, coutre, herce & semour.
Ah! que ne sui-ie au champs auecques ma maistresse!
Comment suiuant les bœufs & les coutres tranchans
Tiendroi-ie la maucine, & de quelle allegresse
Couperoi-ie le front aux iacheres des champs!
Vraiment il faudroit bien que ma main empoulee
Sentit beaucoup de mal & beaucoup de douleur,
Et que i'eusse beaucoup la face au chaud bruslee,
Si ie m'allois plaignant de peine ou de chaleur,
Si i'auoy ce bon-heur d'estre aux champs auec elle,
Ie voudroy de nature & de façon changer:
Quittant l'habit de ville & sa façon nouuelle
Ie me voudroy vestir de l'habit d'vn berger.
Elle prendroit aussi l'habit d'vne bergere,
Et n'auroit sur son corps qu'vn simple accoustrement,
Tel que porte vne Fee ou Nymphe boccagere,
Qui dedans les forests vit coustumierement.
Nous changerions tous deux encore dauantage
Nos noms & ne voudroy qu'on nous nommast sinon

Aux

Aux lieux circonuoiſins, & parmi le village,
Lucreſsine & Ianot qui ſeroit noſtre nom.
Tous deux ainſi veſtus à la façon champeſtre,
Elle eſtant en bergere & moy fait en berger,
Enſemble nous yrions amener nos brebis paiſtre
Dedans quelque beau chãp ſans crainte & ſans dãger.
Ie ne craindroy les loups bien qu'ils ſoyent de nature.
Animaux deuorans, affamez & gloutons:
Et bien que des brebis ils facent leur paſture,
Ils ne toucheroyent pas pourtant à nos moutons.
Car Lucreſsine ayant ſa treſſe deſcoiffee,
Qu'vn ſimple riban d'or par treſſe enlaceroit,
Et par tout paroiſſant ainſi comme vne fee,
Beſtes, prez, monts & vaux, tout la reuereroit.
Tandis que nos troupeaux iroyent chercher paſture
Par les champs & les prés, ſans auoir peur des loups,
Nous irions doucement chercher à l'auanture
Au fond de quelque bois, vn lieu propre pour nous.
La place qui ſeroit de verdure ſemee,
Que mille belles fleurs peindroyent en cent façons,
Et qui ſeroit deſſus couuerte de ramee,
Où les gais roſsignols chanteroyent leurs chançons.
Là ma bergere & moy deſſus l'herbe fleurie,
Et ſur les gaſons verts doucement eſtendus,
Iou'rions tout auſsi toſt plein de folaſtrerie
Aux baiſers empruntez & aux baiſers rendus.
Ie baiſeroy cent fois ſon tetton, qui pommelle:
Ie baiſeroy cent fois ſa bouche & ſes beaux yeux:
Ie baiſeroy cent fois ſon ſein & ſa mammelle,
Où rougit au fin bout vn rubis precieux

Quand i'auroy bien baisé son sin plus blanc que marbre,
Et quand i'auroy baisé ses beaux yeux à foison,
Son nom i'engraueroy sur l'escorce d'vn arbre
Ou auecque vn cousteau, ou auecque vn poinçon.
Il seroit sur vn chesne ou bien dessur vn tremble,
Qui croissant porteroit son nom iusques aux cieux:
Mais mon nom y seroit entaillé tout ensemble
Comme nos cœurs seroyent vnis encores mieux.
Il liroit tout par tout dessus l'escorce dure
Des arbres entaillez par vn poinçon veinqueur,
Qui domteroit les ans, cette belle escriture,
Lucresine & Ianot n'ont qu'vne ame & qu'vn cœur.
Bientost sur le flageol, ou sur la chalemie,
Ou dessus vn rebec de ma main façonné
Ie chanteroy si hault les beautez de m'amie
Que le ciel mesmement en seroit estonné.
I'auroy dans les eaux que c'est vne Naiade,
Qu'elle est vne Napee au milieu des prés verts,
Qu'elle est dessus les monts vne vraye Oreade,
Et vray Driade aux fonds des bois d'ombres couuerts.
Que parmi les troupeaux, qui pasturent l'herbage
Sous la guette des chiens & garde des bergers,
Elle est vne Palés: & qu'elle est d'auantage
Comme vne autre Pomonne au milieu des vergers.
Les cauernes d'autour, les bois, & les riuages,
Les monts, & les rochers escoliers de ma voix,
Voire Echo, qui habite aux lieux les plus sauuages,
Apres moy chanteroit ma chançon mille fois.
Les oisillons des bois seroyent contraints d'apprendre,
Oyant mesme chanson si souuent repeter,

Lucreſſine & ſon nom: puis le feroyent entendre
Et ne pourroyent aprés que ce nom là chanter.
Ma maiſtreſſe ſeroit par le monde connue:
Et ie ſeroy auſſi connu par l'vniuers:
Le bruit de noſtre amour voleroit ſur la nue,
Et tiendroit-on de nous mille propos diuers.
Chaſcun en parleroit à ſa mode & ſa guiſe:
Mais ceux-là qui ſeroyent de tous les mieux appris,
Diroyent entre eux, Ianot eſt le ſecond Anchiſe,
Et ſa Lucreſſine eſt la ſeconde Cypris.
Car de meſme façon au pays de Cebrine,
Auecque ſon Anchiſe en berger deſguiſé
Iadis alloit gardant la deeſſe Cyprine,
Par les champs le beſtail de leine refriſé.
Ah! que n'imitez vous ſon exemple, madame,
Me permettant de viure auecques vous aux champs,
Pour appaiſer le mal, qui nos deux cœurs entame,
Et pour cueillir le fruit de nos plus ieunes ans.
Seul ie languis ici ne vous oſant pas ſuiure:
Seul ie languis ici de vos yeux eſloigné:
Vos yeux pour qui reuoir ſeulement ie veux viure:
Et vos yeux pour leſquels ſeulement ie ſuis né.
L'eſpoir de les reuoir conſole, ma deſtreſſe.
Le bien aprés le mal me ſemblera plus doux:
I'auray les reuoyant vne grande allegreſſe:
Si aumoins iuſques là ie peux viure ſans vous.

STANSES.

Ie me repute heureux, pour auoir emporté
A la fin ce pourtrait, où voſtre grand beauté
Reuit ſecondement par la viue peinture.

D'vn maistre tresexpert, qui dedans son tableau
A si bien retracé vostre visage beau
Qu'il semble entierement ouurage de Nature.
Qui verroit cette image assise au prés de vous,
Bien qu'elle soit sans ame & sans nerfs, & sans poulx,
A peine sçauroit-il discerner l'effigie
Ou de vous ou bien d'elle, on prendroit toutes deux
Pour deux tableaux pareils d'ouurage merueilleux:
Ou pour deux pareils corps viuans de mesme vie.
I'auray d'orenauant dequoy me contenter,
Pouuant tout à loisir mon œillade ietter
Dessus les traits naifs de vostre belle image:
Bien heureux ie viuray iusques à mon cercueil,
Puisque tout à loisir i'assouuiray mon œuil,
De regarder le vostre & de luy faire hommage.
A te tableau naif ie conteray souuent
Les douleurs & les maux que i'ay en vous seruant:
Et luy feray sçauoir mes douleurs & mes peines.
Ce me sera beaucoup qu'il serue pour le moins
A mon fidele amour de fideles tesmoins,
Quand mes yeux deuant luy verseront deux fonteines.
Combien combien de fois luy donnant vn baiser
Cuideray-ie, madame, alors vous embrasser,
Et presser le corail de vostre belle bouche?
Combien combien de fois lors en vain le baisant,
Iray-ie au lieu du corps l'ombre vain embrassant?
Et combien de fois lors vous dirai-ie farouche?
Farouche, di-ie, alors que ie me sentiray
Du tourment amoureux tout outre martiré,
Sans que vous me daignies guerir ma maladie:

Qui ne vient que de vous, vous qui seule pouuez
Là guerir, s'il vous plait: car seule vous auez
En vos mains comme on dit, & ma mort & ma vie.
Et derechef encore aprés cela cent fois
Comme parlant à vous i'adresseray ma voix
A ce rare tableau, luy contant les pointures,
Et le mal de mon cœur, que l'amour à nauré
Des beaux traits de vos yeux, dond ie suis martiré,
En luy demandant ayde à toutes auantures.
Luy qui n'a sentiment ne me respondra point:
A l'heure tout despit & d'amour plus espoint
Cent fois coup dessus coup ie vous diray cruelle,
Me donnant vn pourtrait, qui me vient embraser
Du tison amoureux, sans qu'il puisse appaiser,
Le feu qu'il aura fait esprendre en ma moüelle:
Comme vn roide torrent ayant bien rauagé
La campaigne au long sein par son flot enragé,
Qui grommelant noyoit le triste labourage,
En moins d'vn tourne-main se perd emmi les champs,
Lesquels le boiuent tout & le vont deseichans,
Sans qu'on voie plus rien de sa premiere rage.
Tout de mesme aussi tost que mon ardent courroux
Boüillira dans mon fiel irrité contre vous,
Il s'euanouyra comme fait la fumee:
Ie m'excuseray lors de ma temerité,
Et loüray grandement vostre grande bonté
Pour m'auoir fait present de vostre image aimee.
Ah! ce diray-ie alors, malheureux que ie suis,
Desirant soulager mon mal & mes ennuis
Madame m'a donné sa belle pourtraiture,

Affin quand ie voudroy d'y repaiſtre mes yeux
A mon aiſe & plaiſir attendant touſiours mieux:
Et pour ſa recompence elle en reçoit iniure.
Ie dois bien eſperer, elle adoucit ſon cœur:
Ie ſortiray bien toſt de peine & de langueur:
S'il eſt vray qu'vn contraire enſuiue ſon contraire:
Vn mal ameine vn autre, auſſi fait donq vn bien.
Apres ce premier heur le ſecond i'auray bien:
Mais ah! il eſt ſi grand que ie le deſeſpere.
Voila comment, madame, en cent mille façons
Ce tableau changera mes chaudes paſſions:
Augmentant ſans ceſſer mes peines & ma plainte.
Il me vaut donq bien mieux ne le point emporter.
Mais ah! en le quittant ie ne veux pas quitter
Voſtre image, qui eſt dans mon cœur bien mieux peinte.

STANSES.

Prés de madame helas! il me faut taire:
Mais eſcarté dans ce bois ſolitaire,
Où ie ne voy que la croupe d'un mont,
Qu'arbres, que rocs, ie peus ici bien dire
Et declarer ma peine & mon martire,
Puiſque ce lieu commode m'y ſemond.
Petits Zephirs, retirez vous arriere,
Volez plus loing, & vous donnez carriere
Quelque autre part, en quittant ces foreſts:
Si ie ſouſpire helas! c'eſt en cachette,
Ie ne veux pas la plainte que ie iette
Qu'vn vent l'emporte a ma maiſtreſſes aprés.
Mais quant à vous ô champeſtres Satyres,
Qui, comme moy, ſentez mille martires,

Et qui bruſlez du brandon amoureux:
A prochez vous, vous receurés peut eſtre
Quelque plaiſir, voyant qu'Amour mon maiſtre
Ainſi que vous m'a rendu malheureux:
Nymphes des bois, vigoureuſes Dryades,
Et vous des monts ô nymphes Oreades,
Si Cupidon vous laiſſe en bon repos,
N'accourez point à l'air de mes complaintes:
Car ſi d'amour vous n'eſtes point attaintes,
Vous ne pourrés pas croire mes propos.
Car tout depuis que cette belle fiere
De mes deux yeux a fait vne riuiere,
Perçant mon cœur d'vn regard eſlancé:
Ie ſuis changé par eſtrange aduanture
En ma façon, mon ame & ma nature,
N'eſtant plus tel que i'eſtoy au paſſé.
Ie ne ſuis plus ce que ie ſouloy eſtre:
Amour deſlors vn changement fit naiſtre
Dedans mon corps & dedans mes eſprits:
Mon eſtomac deuint vne fournaiſe
Chaude & ardente, où l'amoureuſe braiſe
Me va bruſlant par le feu de Cypris.
Mon pauure cœur plein de playe amoureuſe
Deuint ſoudain vne foreſt ombreuſe,
De tous coſtez eſtant couuert de traits:
Il n'y a point tant d'ondes aux riuages,
Ny dans les bois tant de beſtes ſauuages,
Ny tant de glands aux cheſnes des foreſts.
Et mon poulmon, qui ſans ceſſe halette
Mille ſouſpirs qu'il eſlance & qu'il iette,

N'eſt plus poulmon: mais vn large ſoufflet,
Qui de ſon vent inceſſamment allume
L'ardant braſier, que le cœur me conſume
Au gré d'amour, à qui mon tourment plait.
Mes pauures yeux, ne ſont plus ma lumiere:
Ils ont changé en ſource & en riuiere,
Qui fait ſes eaux inceſſamment couler:
En ceſte eau là dond mon pauure œil regorge
Eſt proprement comme l'eau d'vne forge,
Qui plus enflamme & qui plus fait bruſler.
Auparauant mon ame eſtoit à elle,
Deuant qu'Amour & toute ſa ſequelle
La tourmentaſt, comme il fait nuit & iour:
Elle eſtoit libre embraſſant toute choſe:
Et maintenant, pauure eſclaue, elle n'oſe
Rien embraſſer ſeulement que l'Amour.
Ie n'ay ſinon qu'Amour en ma memoire:
Ma langue n'a que le chant de ſa gloire:
Ie ne ſçauroy rien que d'Amour parler:
Et la nuit meſme alors que ie me couche
Le nom d'amour reſonne dans ma bouche
Quand plus profond on m'entend ſommeiller.
Mais quoy qu'Amour maintenant me captiue
Empriſonnant ma pauure ame chetiue,
Ce n'eſt pas luy lequel m'a ſurmonté:
Madame, il fait ſon los de voſtre gloire,
Et ſon profit de la belle victoire
Qu'obtint ſur moy voſtre grande beauté.
Il n'auoit pas aſſez puiſſante fleſche
Qui peut mon cœur forcer par vne breſche:

Ce ne fut point ſon brandon ny ſon feu,
Qui me bruſla le ſein & la poitrine:
Sans vous, ſa torche & ſa ſagette orine
Et ſon carquois eſtoyent contre moy peu.
De fait iamais auparauant, madame,
Il n'auoit ſceu triompher de mon ame:
Il n'auoit ſceu la metre ſous ſes loix.
Auparauant ie n'auoy connoiſſance,
Qu'il peut auoir deſſus moy la puiſſance
De me faire eſtre autre que ie ſoulois.
Mais auſſi toſt que mon œil vous eut veuë,
Voſtre regard, qui doucement me tue,
Me trauerſant le cœur de part en part
Me fit ſentir vne amoureuſe playe,
Qu'en vain ſans vous de guerir ie m'eſſaye:
Car en vous giſt mon ſort & mon haſard.
Si toſt qu'Amour connut que voſtre œillade
Auoit nauré mon pauure cœur malade,
Et que voſtre œil m'auoit pris & bleſſé,
Vers moy ſoudain il adreſſa ſa voye,
Pour auoir part à la chaſſe & la proye,
Après laquelle il n'auoit pas chaſſé:
Il mit alors ſont pied deſſus ma teſte,
Et ſe donnant voſtre propre conqueſte,
Il fit de moy ſon priſonnier ſoudain:
Et me mettant dans vne priſon forte
Il faut depuis que i'endure & ſuporte
Sa cruauté, tant il eſt inhumain
Endurez vous qu'vn autre ainſi, madame,
En vous cauſant honte, vergogne & blaſme,

Et me tenant entreprenne ſur vous?
Contre l'Amour qui de vous ne fait conte,
Et qui ſe plait à vous procurer honte
Deuſſiés vous pas vous armer de courroux?
Faites luy voir & luy faites entendre,
Que tout par tout vn chaſcun peut reprendre
Ce qui eſt ſien & ce qui eſt à luy.
Venez m'oſter de la priſon obſcure,
Où nuit & iour inceſſamment i'endure
Sa cruauté, qui m'accable d'ennuy.
Voſtre ie ſuis ie ſuis di-ie tout voſtre:
N'endurez pas, madame, donq qu'vn autre
Me tienne ainſi contre toute raiſon:
Et s'il eſt dit qu'il faille que i'endure,
Sans cet Amour, qui me fait peine dure,
Vous pourrés bien me tenir en priſon.
Vos blonds cheueux, mon amoureux cordage,
Peuuent tous ſeuls m'arreſter d'auantage,
Et me lier, me prendre & me tenir,
Que la priſon la plus forte du monde:
Car ſeulement leur cheuelure blonde
Peut m'arreſter par ſon ſon ſeul ſouuenir.
Mais ha! helas! en quelle reſuerie
Entre-ie ici: celle qu'en vain ie prie
Auecque Amour à coniuré ma mort:
Et tant s'en faut qu'elle ſe monſtre tendre,
Que ſa rigueur me fait voir & entendre,
Qu'en la ſeruant encore ai-ie grand tort.
En mon endroi elle eſt ſi fiere & dure,
Que nonobſtant que pour elle i'endure

Vn mal cruel & vn cruel tourment:
Elle ne veut que ie confesse & die,
Que ce que i'ay de mal & maladie
M'est aduenu pour estre son amant.
S'elle vouloit m'empescher son seruice,
Il ne falloit que sa beauté ie visse
Qui me força à toute extremité
De la seruir. ah! quelle se souuienne,
Si ie fay mal qu'il faut qu'elle s'en prenne
Non pas à moy: mais à sa grand beauté.

ODES ET CHANSONS.

I.

VN roy, vn prince, vn grand seigneur,
Qui bataille pour vne empire,
Ne perd pas entierement cœur
Si quelque fois il a du pire.
Au contraire de plus en plus
Monstrant son cœur & son courage,
Vne autre armee il remet sus
Pour regaigner son aduantage.
Le guerrier, qui suit l'estandart
De son chef & son capitaine,
Perd bien quelque fois par hasard
Ses armes, son temps & sa peine:
Il se remonte nonobstant,
Et se remet en equipage:
Et s'il a perdu, il s'attend
D'en regaigner bien dauantage.
Le marchant qui va voyager,
Et qui sur mer busque fortune,

Voit

Voit par fois ſa nef ſubmerger
Par la colere de Neptune:
Mais il ne laiſſe pour cela
De refaire vn autre voyage:
Affin que ſi perdu il a,
Il puiſſe gaigner dauantage.
Les pauures laboureurs troublez
Voyent la greſle & la tempeſte
Tomber quelque fois ſur leurs bleds,
Leur eſcraſant eſpi & teſte:
Et toutesfois ſelon raiſon
Ils pourſuiuent le labourage,
Eſperant qu'en l'autre ſaiſon
Il profitera dauantage.
Ainſi l'amant, qui fait la cour
Aquelque dame trop farouche,
Ne doit pourtant quitter l'Amour
Qui au cœur le frappe & le touche:
Ainçois ſans ſe monſtrer confus,
Ny au cœur, ny en ſon viſage,
S'il n'a par fois que des refus,
Il doit eſperer dauantage
Mais s'il connoit que la rigueur
De la beauté qui le tourmente,
Eſt pour trainer en grand' longueur,
Qu'il mette autre part ſon attente:
Cherchant vne dame, qui ait
Auſſi doux cœur que beau corſage:
Affin qu'il ait à ſon ſouhait,
En fin du plaiſir dauantage.

Quand

Quant à moy i'ay fort longuement
Serui vne fiere maistresse,
Sans auoir d'elle que tourment,
Que mal, que peine & que destresse:
Mais pourtant perdant mes labeurs
Ie n'ay pas perdu mon courage:
Car maintenant ie veux ailleurs
Aller chercher mon aduantage.
Vn homme à peu de sentiment
Qui sur sa perte se retire:
La fortune communement
Se tourne, se change & se vire:
Et tel souuent est mal-traité,
Qui fait son bien de son dommage
En cherchant tant de tout costé,
Qu'il trouue en fin son aduantage.
Voici le verdoyant boscage,
Où ma mignonne vient souuent
Chercher la fraischeur, & l'ombrage,
Et l'haleine d'vn petit vent.
Voici la plaisante prairie
Peinte de cent mille couleurs,
Où sa main blanche cueille & trie,
Et choisit les plus belles fleurs.
Voici la source, qui bouillonne,
Voici les ruisseaux cristalins,
Où durant l'esté ma mignonne.
Vient lauer ses bras & ses mains.

ici l'endroit, voici la place
Toute pleine d'herbe & de fleurs,
Où elle s'asied estant lasse,
Se promenant par les chaleurs.
ici la cauerne beante
Qui la faisoit esmerueiller
Quand dans cette grotte relante
Elle oyoit Echon babiller:
ici les plaines & campaignes,
Où c'est qu'elle à fait tant de pas
Y prenant auec ses compaignes
La promenade & les esbas.
cause d'elle, belle plaine,
Cauerne, place, arbres, & bois,
Prés, fleurs, & toy belle fonteine,
Ie vous ay visité cent fois.
laintenant qu'elle vous desdaigne
Se retirant en autre lieu,
Bois, prés, source, grote, campagne,
ur iamais ie vous dis à Dieu.

III.

vois ans ie vous ay bien aimee
Vos beautez pas à pas suiuant:
Mais comme vne foible fumee
Mon seruice se perd au vent.
e mes yeux coulent à grand'course,
Mes larmes le long de mon sin:
Vous les auez changez en source
Où l'eau vient & coule sans fin.

Peur

Pour ſeicher ces pleurs ie mets peine
A ſouſpirer vn petit vent:
Mais ce vent-là la pluye ameine
Comme le vent du Sud ſouuent.
I'attendoy que le feu deut rendre
Mon cœur en cendre peu a peu:
Mais vous l'auez fait Salamandre,
Qui vit & ſe nourrit au feu.
Pour tuer ce feu ie me donne
Souuent aux pleurs à l'abandon:
Mais mes pleurs ſont l'eau de Dodone,
Laquelle ralume vn brandon.
Aprés vous touſiours ie chemine,
Quand c'eſt que vous ſortez dehors:
Mais chaſcun voit bien à ma mine
Que c'eſt l'ombre qui ſuit le corps.
Ie ne cherche que voſtre œillade
Touſiours ſoit de iour, ſoit de nuit:
Mais c'eſt comme vn pauure malade
Demande ce qui plus luy nuit.
Quand mon œil force pleurs diſtile
Alors ie vous voy larmoyer:
Mais c'eſt ainſi qu'vn crocodile
Pleure celuy qu'il veut tuer.
Quand mon œil vous eut deſcouuerte
Vous treuuant de belle façon,
Vous eſtiés comme vne herbe verte
Belle à l'œil: mais au cœur poiſon.
Ie conceus lors bonne eſperance:
Mais l'eſperance ſe trouua,

Comme vne rose à sa naissance
Incontinent passe & s'en va.
vous pris pour maistresse & dame:
Vostre vous m'auez arresté:
Mais c'est comme vn corsaire infame
Tient vn esclaue tourmenté.

IIII.

mour si tu as l'œil bandé.
Ce trait que tu m'auois gardé
Comment donq me l'as tu dardé,
Si droit au fonds de l'ame,
Que de douleur ie pasme?
ertes i'estime que ton œil
En clarté peut estre pareil
A cet admirable soleil,
Qui en sa course ronde
Esclaire tout le monde.
e luy rien ne se peut cacher
Et ny de toy, petit archer,
Qui sçais si bien l'arc deslacher,
Que iamais il ne iette
A coups faux sa sagette.
e ne sçay combien tu as d'yeux:
Si croi-ie que tu vois bien mieux
Qu'Argus, lequel aux siecles vieux
Gardant sa blanche beste
Auoit cent yeux en teste.
u bien si tu n'as, Dieu d'amour,
Point d'yeux pour contempler le iour:
Ie croy que tu prens tour à tour

Les yeux de ma maiſtreſſe,
Pour me meſtre en deſtreſſe.
Les Phorcides de la façon
N'auoyent qu'vn œil en leur maiſon,
Qu'elles prenoyent à leur ſaiſon
L'attachant à leur face
Tour à tour ſans fallace.
Ha! belle, qui preſtez ainſi
Vos yeux, n'auez vous point ſouci,
Et crainte qu'Amour ſans merci
En fin ne les retienne,
Comme vne choſe ſienne.
Ah! non cela vous ne craignez:
Car par deuers vous vous tenez
Tous ſes traits qu'il vous a donnez,
Dond vous auez l'vſage
Pour aſſeurance & gage.
Helas! ie le ſçay bien pour moy,
C'eſt d'où procede mon eſmoy:
Car auſſi toſt que ie vous voy,
Vous m'eſlancez, madame,
Vn trait d'amour en l'ame.

V.

C'eſt vſer de trop grand rigueur
Enuers voſtre humble ſeruiteur,
Quand il eſt en voſtre preſence,
De trauerſer de part en part,
Par le trait de voſtre regard,
Son pauure cœur à toute outrance.
Ah! ne me cachez pas pourtant

Voſtre œil à rayon eſclatant,
De qui le feu m'eſchauffe l'ame:
Quand c'eſt qu'il eſt abſent d'ici
Ie deuiens plus froid & tranſi,
Que la plus froide & roide lame.
Lequel des deux donq me vaut mieux,
D'eſtre pres ou loing de vos yeux,
Si tous deux m'apportent nuiſance?
Ie n'en ſçay rien: trop bien ie ſçay,
Que touſiours m'auez offencé
Par la preſence & par l'abſence.

VI.

Quand ie voy ma Lucreſſelette,
Plus mignarde qu'vne perlette,
Plus belle qu'vn iour gracieux:
Ie penſe voir vne prairie
La plus belle que ſoit fleurie
Deſſous le grand manteau des cieux.
Son front que mon tourment allege,
Et qui eſt plus blanc que la neige,
Semble eſtre compoſé de lis:
De lis ſon faites ſes mains blanches,
Son col, ſes bras, ſes pieds, ſes hanches,
Et ſes autres membres polis.
Ses blonds cheueux, dond les ondees
Sont decà & delà guidees
Sur l'haleine d'vn petit vent,
Font honte à la fleur de Clytie,
Lorſque ſa robe elle deſplie
Au ſoleil, qu'elle va ſuiuant.

Quand ſur ſon ſein mon œil ie darde,
Et quand ſon beau ſein ie regarde
Et la fraiſe de ſon tetton:
Tout auſſi toſt ie l'accompare
A quelque roſe la plus rare,
Qui n'eſt encore qu'en bouton.
Mais quant à ſa vermeille ioüe,
Où le petit Amour ſe ioüe
Auec les graces & les ris,
Ie croy que ce n'eſt autre choſe,
Que par tout vne viue roſe
Entremeſlee aues les lis.
Sa belle leure couralline,
Sa belle leure criſtaline
Qu'on peut rouge & blanche appeller,
Eſt vne marguerite franche
Qui fait tant elle eſt rouge & blanche,
Les regardans eſmerueiller.
Au reſte l'odeur deſrobee
A l'Arabie & la Sabee,
N'a rien ſi ſouëf & plaiſant,
Que ſa douce & mignarde haleine,
Qui flaire baſme & marioleine,
Et qui touſiours le muſque ſent.
Mais ie ne peux ceci entendre:
Puiſque ainſi de fleurette tendre
Madame eſt faite entierement:
D'où vient cela qu'elle eſt plus dure
Qu'vn glaçon gelé de froidure,
A l'endroit de moy ſon amant?

Pour

Pour elle ie verſe vne pluye,
Que iamais elle ne m'eſſuye:
Car touſiours ie iette des pleurs,
Comme vne Niobe inſenſee.
Ha! c'eſt qu'elle aime la roſee
Puiſque elle eſt faite ainſi de fleurs.

VII.

Tout beau, tout beau petit Archer,
Ceſſe ta riguer infinie:
Faut-il tant de traits deſcocher
A moy, qui ſuis en l'agonie
Helas! Amour ne voy-tu pas,
Comment vne dame cruelle
Me conduit au point du treſpas,
Sans que ta fleſche me bourrelle?
Ah! outre le mal qui m'eſpoint
Ton trait de plus en plus m'accable
Iamais vn malheur ne vient point,
Qui n'ameine encore vn ſemblable.

VIII.

Voulez vous ſçauoir le diſcours
De mes bien-heureuſes amours?
Ma petite mignonne m'aime
Mille fois plus que ſes deux yeux.
Et quant à moy ie l'aime mieux
Mille & mille fois que moy meſme,
Sans ceſſer en me baiſotant,
Elle me dit ie ſuis la voſtre:
Et moy ie luy en dy autant:
Nous nous flatons ainſi l'vn l'autre.

IX.

Si touſiours vous voulez ainſi
M'accabler de peine & ſouci,
Croiſſant en rigueur ô maiſtreſſe,
Quant à moy ie ne doute pas,
Que bien toſt ie n'aille au treſpas,
Pour la grand' douleur qui m'oppreſſe.
Mais tout ainſi qu'en cruauté
Puiſſiés-vous accroiſtre en laidure:
Car alors eſtant ſans beauté
Pourneant vous me ſerés dure.

X.

Ceux-là n'ont connoiſſance
De l'enfant de Venus,
Qui peignent en enfance
Ses membres qu'il à nuds.
L'enfant eſt tout nouice:
Mais ce faux Cupidon
A bien plus de malice,
Qu'vne vieille guenon.
Il tire, il bat, il frape
De fleſches & de traits,
Et de peur qu'on n'eſchape
Il nous tend mille rets.
Ces toiles tromperesſes,
Qu'il tend ſi finement,
Ce ſont ces belles treſſes
Qui prennent vn aimant.
On dit qu'il ne voit goute
Ce dieu des dieux vainqueur:
D'où vient donq qu'il nous boute

Si droit ſa fleſche au cœur?
C'eſt ſe moquer & rire:
Il voit plus clair que nous:
Ceux en ſçauent que dire
Qui reçoiuent ſes coups.
Auſſi n'a-il point d'ailes
Quoy qu'on diſſe ſouuent:
Ce ſont les arondelles
Qui volent comme vent.
Si ce filz de Cyprine,
Auoit le dos ailé,
Du fonds de ma poitrine
Il s'en fuſt enuolé.
Dés l'heure mal heureuſe,
Que loger il ſe vint
Dans ma poitrine creuſe,
Il n'en deſplace point.
Il eſt vray que peut-eſtre,
Ses ailes il bruſla
Au feu, qu'il y fait naiſtre
Quand il y deuala:

X I.

Petit dieutelet Amour,
Tu me bruſles tout le iour,
Et de nuit ton trait m'aſſomme,
Chaſſant de moy le doux ſomme.
Comment puiſ-ie tant durer,
En me faiſant endurer
Tant de feux & tant de breſches,
Que tu me fais par tes fleſches.

Mais fay du pis que tu peux:
Ie deſpite tous tes feux,
Et tes traits, puiſque ie dure
D'autant plus que i'en endure.

XII.

Quiconques voit les beaux yeux
De ma maiſtreſſe & madame,
Dond le regard gracieux
Penetre au fond de mon ame.
Quiconque voit ſes cheueux,
Dond la ſoye deliee
A fait les liens & nœuds,
Dond ma pauure ame eſt liee.
Quiconque voit ſon beau front,
Sur lequel Amour aiguiſe
Son trait, qu'il eſlance au fond
De mon cœur, où c'eſt qu'il viſe.
Qui voit ſes ſourcis voutez,
Qui ſont l'arc dond Amour tire
Les beaux traits de ſes beautez
Aux amoureux qu'il martire.
Quiconque voit les œillets
De ſa bouche en-amouree,
Et les boutons vermeillets,
Qui la rendent ſi pourpree.
Qui voit ſon col rondelet,
Plus poly que n'eſt la glace,
Et plus blanc que n'eſt le lait,
Lequel en blancheur il paſſe.
Quiconque voit en plein iour

Son

Son ſein de marbre d'yuoire,
Où c'eſt qu'habite l'Amour
Comme en vn ſiege de gloire.
Quiconque voit ſon tetton,
Et ſa mammelle eſtoffee
De lis & d'vn beau bouton,
Dond Amour fait ſon trophee.
Quiconque voit ſes deux bras,
Et ſes mains belles & blanches,
Qui captiuent ici bas
Les perſonnes les plus franches.
Quiconque, di ie, peut voir
Tant de beautez nompareilles,
Sans qu'il ſe ſente eſmouuoir
En voyant tant de merueilles.
Et quiconque promptement
N'a lors ſon ame rauie:
Il n'a point de iugement:
Ou bien, il n'a point de vie.

XIII.

Charon, ſans iamais repoſer,
Tient touſiours preſte ſa naſſelle
Deſſus la riue pour paſſer
Tous ceux qui viennent deuers elle.
Pas vn n'eſt chaſſé de Charon:
D'où luy vient donq qu'il ne me paſſe
Delà la riue d'Acheron,
Puis que i'ay deſir qu'il le face.
Les trois ſœurs, qui tiennent en main
Les quenouilles & la fuſee,

Filant à tout le genre humain
La vie en peu de temps passee
Abregent l'aage bien souuent
De celuy, qui craint qu'il ne meure:
D'où vient donq qu'au monde viuant
Ici malgré moy ie demeure?
Il est bien aisé, ce dit on,
De s'engouffrer dedans l'Auerne,
L'Auerne que le Dieu Pluton
Comme bon luy semble gouuerne.
D'où peut donq prouenir ceci,
Que cherchant la triste contree
Du royaume obscur & noirci,
Tousiours on m'en bouche l'entree?
Le feu, & l'eau froid element,
Brusle & noye bien souuent l'homme.
Ie porte vn grand embrasement
Dans le cœur sans qu'il me consomme:
D'où vient qu'il ne me brusle pas?
Et d'où vient que ie ne me noye,
Trouuant le desiré trespas
Dans l'eau qui de mes yeux ondoye?
La mort tient tousiours larc bande,
Et la flesche en la coche preste:
Tel en pense estre bien gardé,
Qui la sent ficher en sa teste:
Nous sommes tous sa proye en fin:
D'où vient donq que ie l'importune
Sans qu'elle tranche mon destin,
Elle qui doit estre commune?

O Mort

O mort le port des malheureux,
Et le bout de toute misere,
Mets fin à mon mal amoureux:
Descoche ta flesche legere
Tout droit au milieu de mon sin,
Et fais en mon cœur vne playe,
Affin qu'à ma mort prennent fin
Mille morts d'amour que i'essaye.
O douce Mort, si tu m'entends,
Et si tu entends ma priere,
Que ne viens tu en peu de temps
M'eslancer ta flesche meurtriere:
A celle fin de m'affranchir
De la cruauté inhumaine,
De celle, qui ne peut fleschir
Ny mon seruice, ny ma peine?
Ah! fille d'Enfer tu me fuis,
Tu me fuis, ô sœur de Cerbere,
De peur d'abreger mes ennuis,
Et mon tourment, & ma misere
Mais peut estre tu n'oses pas
Dessus l'Amour rien entreprendre,
Luy qui sans toy par cent trespas
Tous les iours mort me peut bien rendre.
Non, non, ie t'entend clairement:
C'est que tu n'oses faire bresche
Dessus mon cœur aucunement,
Auecque ta mortelle flesche:
Tant reueres tu le pourtrait
De ma maistresse, & son image,

Qu'Amour y graua de ſon trait,
Viue ſource de mon dommage.

XIIII.

Belle, alors que tu m'aimois,
Belle, alors ie te nommois
Ma douce roſe vermeille:
Alors ie t'alloy aimant
D'vn amour fort vehement
Pour te rendre la pareille.
Quand tu dormois en mon ſin,
Ie me panchoy tout ainſin
Comme vn homme qui ſommeille,
Deſſus tes deux blancs tettons
Où fleuriſſent deux boutons
Pour te rendre la pareille.
Quand c'eſt que tu me baiſois,
Le meſme ie te faiſois:
Si tu me flatois l'oreille,
Ie te friſoy les cheueux
En dix mille petis nœuds,
Pour te rendre la pareille.
I'eſtoy ton cœur, tes eſprits,
Et tu eſtois ma Cypris,
Ma fleur, mon miel, mon abeille:
Tu m'appellois folleton,
Ie t'appelloy Ianeton,
Pour te rendre la pareille
Depuis que tu m'as changé,
Mon cœur ailleurs s'eſt logé:
Mais ce n'eſt pas grand'merueille:

Ie n'ay rien fait que de droit:
Car vn chascun peut & doit
Tousiours rendre la pareille.
Mais si tu quitte celuy,
Qui te tient du tout à luy,
Comme ie te le conseille:
Ie quiteray celle-là
Qui tient mon cœur & qui la,
Pour te rendre la pareille.
ça ma petite mignonne,
Qu'on me donne
Cent baisers delicieux:
ça, que ie baise & rebaise
A mon aise
Ce beau corail precieux.
ça qu'à mon aise ie touche
Cette bouche,
Où mille œillets sont fleuris,
Où mille pourprines roses
Sont esclozes
Parmi l'albastre des lis.
ça, ça ma petite toute,
Que ie gouste
A mon aise vn long baiser:
Ma petite Cytheree,
Ma sucree,
Baise moy sans point cesser.
D'aise & plaisir ie me pasme.
Que de basme!

Que de parfums, que d'encens,
Que de thym, que de lauande,
O friande,
Quand tu me baises ie sens!
De rechef, petite folle,
Qu'on m'accolle,
En me tendant les deux bras
Et comme ie le demande,
Qu'on se pende
A mon col tout de ce pas.
Petite mignardelette,
Doucelette,
Où as tu pris tant d'odeurs,
Que ie sens lors que ie touche
Sur ta bouche
Mille œillets & mille fleurs?
Maintenant ie me veux prendre,
Sans attendre
A ton col incontinant:
Ie veux de mesme maniere,
Douce fiere,
Te rebaiser maintenant.
Car ma petite rusée
Ma rosée
Ma fleur, & ma gayeté,
La raison veut & commande
Que lon rende
Le bien qu'vn autre a presté.

XVI.

Les rois, princes & grand seigneurs

Desirent

Deſirent touſiours en eux meſmes,
D'anoir honneurs deſſus honneurs,
Diadeſmes ſur diadeſmes.
Le Capitaine & le guerrier,
Qui ſe plait à s'en faire à croire
Et qui ſe promet le laurier,
Deſire acquerir de la gloire.
Les pauures voyageurs recrus
Par le chemin d'vn long voyage,
Deſirent reuoir tant & plus
Leur maiſon & leur heritage.
Le pilote, voyant l'effort
De la mer pleine de colere,
Sur tout deſire mettre à bord
Sa nef, ſa fuſte, ou ſa galere.
Le malade qui bruſle & cuit
Vne fieure qui le martire,
Autant le iour comme la nuit,
Sans ceſſe la ſanté deſire.
Les villageois gens de raiſon,
Qui de l'aage d'or ſont bien dignes,
Deſirent de voir à foiſon
Prouſiter leur bleds & leur vignes
Le marchant qui va voyager
Endurant grand peine & deſtreſſe
Souuent en pays eſtranger,
Ne deſire que la richeſſe.
Tels deſirs n'ont pas le pouuoir
De ſe loger dedans mon ame
Si ie deſire, c'eſt d'auoir

Les bonnes graces de madame.

XVII.

Ie ne ſçais à quoy vous penſez
De porter ſi riche coiffure,
Deſſus vos cheueux agencez
Par art, par ordre, & par meſure.
Rien ne vous ſert aucunement
De porter aut bout de l'oreille
Vn ſi riche & gros diamant,
Qui eſt de valeur nompareille,
Dequoy ſert qu'vn riche colet,
Si mignardement ſe repliſſe
Autour de voſtre col de lait,
Plein de mignardiſe & delice?
Dequoy ſert qu'à toute heure ainſi,
Vous fardiés voſtre beau viſage?
Et pincetiés voſtre ſourci?
Et ſerriés tant voſtre corſage?
Dequoy vous ſert-il de porter
Autour du col tant de parures?
Et d'y voir luire & eſclater
Tant de rubis & de dorures?
Dequoy ſert-il que tous les iours
Si braue & pompeuſe on vous voye,
Portant de robes de velours,
Ou d'vne autre eſtoffe de ſoye?
De quoy vous-ſert-il de porter
Tout chamarré de bourderie
Vn coutillon qui peut coſter
Vne ſomme preſque infinie?

Que

Que vous ſert couſtumierement
Vous rompre l'eſtomac d'vn buſque?
Et que voſtre beau veſtement
Sente l'ambre gris & le muſque?
Quittez toutes ces choſes là,
Dont pas vne n'eſt naturelle:
Helas! à mon dam ſans cela
Ie ne vous treuue que trop belle.

XVIII.

Mais par quel ſubtil eimant
Tires tu ſi finement
Mon ame ta priſonniere?
Par quelle force & vertu
M'en as tu bien deueſtu,
Dy moy petite ſorciere?
Comment, ſans m'ouurir le ſin,
M'as tu pris mon cœur ainſin
D'vne ſubtille maniere?
Et par quel eimant veinqueur
Tiras tu mon pauure cœur,
Dy moy petite ſorciere?
Ton amour dedans mon flanc
Fait bouillir mon pauure ſang
Par ta beauté meurtriere:
Comment me plais tu à moy,
Que tu as comblé d'eſmoy,
Dy moy petite ſorciere?
Treſfidelle ie te ſuis,
Et toutesfois tu pourſuis
Ma mort eſtant dure & fiere:

Et

Et encores non-obſtant
Comment te peux ie aimer tant,
Dy moy petite ſorciere?
Ton œil me cauſe la mort:
Et ſi ie ſuis demi-mort
Quand c'eſt que i'en ſuis arriere.
Comment peux ie deſirer
Ce qui me fait emparer,
Dy moy petite ſorciere?
N'es tu pas vne Hecaté?
Ne mas t'u pas enchanté
Iuſqu'à mon heure derniere?
Par ton amoureux poiſon
Ne perds-ie pas ma raiſon,
Dy moy petite ſorciere?
Mais combien peut viure vn corps
D'où c'eſt que l'ame eſt dehors?
Mon ame eſt ta priſonniere:
Suis-ie en vie ou au treſpas?
Vif & mort me rends-tu pas,
Dy moy petite ſorciere?

XVIII.

Deſia depuis neuf ou dix mois,
Qu'amour vous à fait ma maiſtreſſe.
Tout auſſi toſt que ie vous vois
Ie ſuis tout rempli d'allegreſſe:
Ie me ſens di-ie alors ſaiſir
D'vn ſi grand aiſe & grand plaiſir,
Qu'à l'heure ie bruſle d'enuie
De vous ſeruir toute ma vie.

Vos

Vos deux beaus yeux, aſtres luiſans,
Ont cette façon couſtumiere
D'eſclaircir mon ame & mes ſens
Auec leur celeſte lumiere,
Et de rendre ſi fort eſpris
De leur clarté tous mes eſpris,
Que mon ame à demi-rauie
Vous veut ſeruir toute ma vie.
Voſtre blanc ſein me rauit tout,
Quand ie voy ſa ronde mamelle,
Qui porte à ſon fin petit bout
Sa petite fraiſe iumelle:
En vn ſi heureux paſſe-temps
Tous mes eſprits ſont ſi contens,
Que pour lors ie n'ay autre enuie
Que vous ſeruir toute ma vie.
Mais deſſus tout voſtre diſcours
Filé d'vne douce faconde,
Que i'oſeray vanter touſiours
Par deſſus tout autre du monde,
Rauit tellement tous mes ſens,
Qu'à cauſe de luy ie ne ſens
Dans mon ame aucune autre enuie
Que vous ſeruir toute ma vie.
Ainſi vos celeſtes beautez,
Vous beautez di ie nompareilles,
Qui vous rendent de tous coſtez
Pleine d'excellentes merueilles,
Me tranſportent tant hors de moy,
Que mon ame en ſi doux eſmoy.

D'aucun desir n'est poursuiuie,
Que vous seruir toute ma vie.
Tant que m'esclaireront les cieux,
Et tant qu'au corps me battra l'ame,
I'en iure par vos deux beaux yeux,
De mon cœur vous serez la dame:
Autre que vous n'y aura part:
Vous asseurant que tost ou tard,
Ie brusleray tousiours d'enuie,
De vous seruir toute ma vie.

XIX.

Depuis trois ans que i'ay desia serui
Vostre beauté en misere ie vi,
Sentant tousiours peine continuelle:
Car cette rare & parfaite beauté,
A pour compaigne vne grand'cruauté,
Qui vous rend trop inhumaine & cruelle.
Cent & cent fois desia deuant vos yeux
I'ay protesté par le globe des cieux,
Qui tousiours roule en sa course eternelle,
Qu'autre que vous pour d'ame ie n'auois.
Mais vous bouchez vostre oreille à ma voix,
Quand ie vous parle, en vous monstrant cruelle.
I'ay deuant vous cent & cent fois pleuré,
Et du fin fond de mon cœur souspiré
Noyant de pleurs ma dolente prunelle,
Pour vous ranger à pitié & merci:
Par tant de pleurs i'eusse bien adouci:
Comme ie croy, quelque beste cruelle.
Souuentesfois ie vous ay fait tenir,

Si vous voulez vous en reſouuenir,
Par mes ſonnets touſiours quelque nouuelle,
Qui vous contoyent ma courante langueur,
Pour adoucir vn peu voſtre rigueur,
Et pour vous rendre enuers moy moins cruelle.
Mais tout cela ne m'a rien proufité
Contre le mal de voſtre cruauté,
Qui iuſqu'ici a touſiours eſté telle,
Qu'auparauant elle a eſté touſiours:
Et n'ay iamais receu en mes amours
Sinon que mal, & que peine cruelle.
Combien de fois, ô chetif que ie ſuis,
Ai-ie coupé la nuit deuant voſtre huis
Mille fredons deſſus ma chanterelle,
En l'accordant à ma plaintifue voix:
Pour vous induire au mieux que ie pouuois
A n'eſtre plus ſi farouche & cruelle.
Tous ces diſcours, que i'alloy pourſuiuant.
Et ma chanſon eſtoit ſemee au vent,
Qui l'emportoit bien loing deſſus ſon aile:
Mais emportant ma voix & ma chançon,
Il vous laiſſoit à la vieille façon
Touſiours farouche, orgueilleuſe & cruelle.
Si vous voulez pourſuiure ainſi touſiours,
I'iray ailleurs chercher neuues amours
Faiſant en fin vne dame nouuelle.
Et puis alors, ſi ie vien vous reuoir,
Mille tourments faites moy receuoir,
Et ſoyez moy plus que iamais cruelle.

XX.

O braue amant, qui vous plaignés de moy,
Qui ſouſpirés tant de peine & d'eſmoy,
Et qui ſi fort me nommez fiere & dure:
Si vous n'eſtiés variable en amours,
On vous verroit ferme & conſtant touſiours:
Car vraye amour touſiours endure & dure
Vous auez dit cent fois deuant mes yeux,
En me iurant par le globe des cieux,
Que c'eſt pour moy que voſtre cœur endure:
Lors ie feignoy n'auoir point de pitié,
Pour voir ſi ferme eſtoit voſtre amitié:
Car vraye amour touſiours endure & dure.
Cent & cent fois ie vous ay veu pleurer:
Ie vous ay veu maintesfois ſouſpirer,
Comme vn qui ſent l'amoureuſe pointure:
Mais pour m'oſter toute doute & ſouci,
Ie deſiroy vous voir long temps ainſi.
Car vraye amour touſiours endure & dure.
Ces faux ſonnets que i'ay receu de vous,
M'aſſeuroyent fort & me promettoyent tous,
Que pour iamais vous auiez ma figure
Grauee au cœur, mais pour ſçauoir ce point,
Ie feignoy lors de pitié n'auoir point.
Car vraye amour touſiours endure & dure.
Ie le ſçay bien que par diuerſes nuits
De voſtre luth vous ſonniés à mon huys
Vous expoſant a la gourde froidure.
Mais ce n'eſtoit que feinte affection,
Et feinte amour, puiſque ſa paſſion,
Comme ie voy ſi peu endure & dure.

Ie le veux bien puiſque vous le voulez:
Quelque autre part dés à preſent allez
Buſquer fortune, & chercher aduanture.
Ie ne perds pas beaucoup en vous perdant,
Puiſque ie voy qu'il eſt tout euident,
Que voſtre amour ſi peu endure & dure.

XXI.

Dieu te gard, petite mignarde,
Petite belle, Dieu te garde:
Mignonne, Dieu te doint bon iour.
Bon iour ma petite ſucree,
Bon iour, ma douce Cytheree,
Bon iour, mon ame & mon amour.
Dy moy, as tu eſté, m'amie,
Cette nuit-ci bien endormie,
Repoſant d'vn ferme ſommeil?
Le ſomme de bonne maniere
At-il bien charmé ta paupiere,
En s'eſcoulant dedans ton œil?
Quelque choſe mal arriuee,
Dy-moy t'a-elle point priuee
Du ſomme frere d'Atropos!
Quelque chagrin dedans ta teſte
Bouleuerſant vne tempeſte
Ta-il point priue du repos?
As tu point durant la nuit ſombre
Entre veu quelque legere ombre,
Traiſnant mille ſonges ailez,
Plus horribles qu'vne Chymere,
Et dond la ſouuenance amere

Peut

Peut rendre tes membre gelez.
Qu'as tu? tout le corps te friſſonne.
Ie te l'auoy bien dit, mignonne,
Que tu ne deuois pas iamais
Coucher dedans vne chambrette,
Toute la nuit ainſi ſeulette:
Si tu voulois dormir en paix.
Plus que pas vne creature
Les femmes ſont de leur nature
Toutes ſubiettes à la peur:
La perſonne ſubiette à crainte
A touſiours la nuit quelque attainte
De quelque fantoſme trompeur.
Reprend l'aſſeurance premiere
Auecques la belle lumiere
Du beau iour, ma douce Cypris,
Et permets, petite farouche,
Qu'auecques toy la nuit ie couche
Pour t'oſter la peur des eſprits.

XXII.

Puiſque vous eſtes en cet aâge,
Qu'on appelle ſaiſon d'amour:
Ne l'attendez point dauantage,
Elle s'enfuit de iour en iour.
Voſtre ieuneſſe vous inuite
A l'amour, comme de raiſon,
Madame, aimez moy donq bien viſte
Vous ſeruant de l'occaſion.
Alorſque vous ſerés aâgee
N'eſtant plus propre au ieu d'amour,

Voſtre

Vostre face sera chargee
De plis & rides tout autour:
De vous lors on ne fera conte,
Vous en aurés grand marrisson:
Mais sur tout vous aurés grand'honte
D'auoir perdu l'occasion.
On voit la saison printanniere
Aprés les froidureux hyuers,
Puis l'esté de mesme maniere,
Et puis l'autonne au temps diuers
Retourner d'vne mesme suite:
Mais puisque la ieune saison,
Sans aucun retour prend la fuite,
On doit prendre l'occasion.
Sur toutes te vous treuue belle:
C'est pourquoy ie vous vay aimant
Comme vn pigeon sa colombelle:
Belle, aimez moy donq maintenant,
Maintenant puisque ie vous aime
D'vne incroyable affection,
Cent & cent fois plus que moy mesme
Vous en donnant l'occasion.
L'occasion est cheuelue,
Comme l'on dit, par le deuant:
Mais derriere elle est toute nue
Et toute chauue entierement.
Quand elle fuit, on ne l'attrape
Iamais en aucune façon:
Auant donq qu'elle vous eschape
Seruez vous de l'occasion.

Gardez vous bien, belle maistresse,
Qu'ainsi vous ne dissiés vn iour,
Helas! i'ay passé ma ieunesse
Sans gouster le fruit de l'amour:
I'en suis hors de saison & d'aage.
A mon exemple par raison,
Filles, prenez vostre aduantage
Vous seruant de l'occasion.

XXIII.

Ma petite maistresse,
Ne t'esmerueille point
Puisque l'amour m'espoingt,
Si ie te dy sans cesse:
Prend pitié
De cette peine dure,
Que i'endure
Te portant amitié.
Car la peine amoureuse,
Où c'est que ie me vois,
M'arrache cette voix
Plaintiue & douloureuse:
Prend pitié
De cette peine dure,
Que i'endure
Te portant amitié.
Tout le mal que ie porte
Vient de ton œil veinqueur
Pour t'esmouoir le cœur
Ie parle en cette sorte:
Prend pitié

De cette peine dure,
Que i'endure
Te portant amitié.
Mais, petite cruelle
Tu ne t'en esmeus point:
I'ay beau dire en ce poinct
De voix continuelle:
Prend pitié
De cette peine dure,
Que i'endure
Te portant amitié.
Plus seras-tu farouche,
Plus sans cesse tousiours
Espoinçonné d'amours
Ie te diray de bouche:
Prend pitié
De cette peine dure,
Que i'endure
Te portant amitié.

XXIIII.

Tost debout, petite mignarde,
Desia Phœbus ses rayons darde
Ramenant au monde le iour:
Et dea ma doucette ennemie,
Vous estes encore endormie.
Tost debout ma petite amour:
Debout petite courroucee:
Voici le premier iour de May:
Allons abbatant la rosee
Ioyeusement planter le may.

Vos paroles ſont menſongeres,
Et vos promeſſes bien legeres.
Hyer au ſoir vous me diſiés,
Que tout auſſi toſt que l'Aurore,
Ou que plus toſt peut eſtre encore
Auiourdhuy vous vous leueriés,
Pour aller de courſe eſlancee
Ce premier iour du mois de May,
De grand matin à la roſee
Auecques moy planter le may.
Deſia l'Aurore retiree,
Fait place à la clarté doree
Du ſoleil flambant de rayons:
Le roſsignol, qui vous reſueille,
De chanter fait deſia merueille:
Mais affin que mieux nous l'oyons,
Allons d'vne courſe eſlancee
Ce premier iour du moys de May,
Dans ce boccage à la roſee
Ioyeuſement planter le may
Le berger auec la bergere
S'en vont d'vne courſe legere
Pour l'ouïr deſgoiſer ſes chants:
Mais pourtant chaſcun d'eux propoſe
De faire encore vne autre choſe,
Et de chercher parmi les chants
Quelque place bien tapiſſee
Des fleurs, qu'on voit au mois de May:
Pour y planter à la roſee.
Tous deux ioyeuſement le may.

Debout

bout donq petite maiſtreſſe
Leuez vous auecque allegreſſe:
Deſpeſchons nous marchons bien toſt.
Allons nous metre en embuſcade
Durant cette douce freſcade:
Encore aurons nous aſſez chaud,
Mon petit cœur & ma penſee,
Ce premier iour du mois de May,
Quand c'eſt qu'abbatant la roſee
Vous & moy planterons le may.

XXV.

us m'auez eſté rigoureuſe
Depuis que ie vous fay la cour,
Et depuis l'heure bien heureuſe
Que ie commençay mon amour:
Ie vous iure, ma toute belle,
Que ie n'ay eu nul paſſe-temps:
Pource-que vous m'eſtes rebelle
Tout depuis cette heure & ce temps.
oſtre œil, qui deſcoche & tire
Vos regards au fond de mon cœur,
Touſiours ſans ceſſe me martire
Me comblant d'extreſme douleur.
Toutesfois le mal que i'endure
Finira, comme ie pretends,
Bien que vous m'ayes eſte dure
Et cruelle deſia long temps.
Rien n'eſt d'eternelle duree
Deſous la courtine des cieux.
Vn iour doit venir en fumee

Tout ce qui ſe voit de nos yeux.
L'hyuer & ſon aſpre froidure
Quitte en fin la place au printemps.
Au monde rien qui ſoit ne dure,
Si ce n'eſt pour vn peu de temps.
C'eſt pourquoy i'ay bonne eſperance
Qu'aprés auoir bien ſouſpiré,
I'auray en fin la recompenſe
Du tourment que i'ay enduré.
Car cette miſere infinie,
Laquelle ſans ceſſe ie ſens,
Ne me fera plus compagnie
Quand c'eſt qu'elle aura fait ſon temps.
Il eſt temps que ſon temps expire,
Et que ſon terme approche fort:
I'ay ſouffert aſſez de martire
Pour auoir quelque reconfort.
Permettez moy donq, ma maiſtreſſe,
De iouir du bien que i'attends:
Affin qu'aprés tant de deſtreſſe
La ioye en fin face ſon temps.

XXVI.

Ie vous fay connoiſtre ſouuent,
Que ie vay touſiours pourſuiuant
Voſtre beauté, pour qui i'endure:
Mais puiſque mon amour n'a point
Pouuoir de paruenir au poinct,
C'eſt appetit ſans nourriture
Quand ie vous conte mon malheur,
Mon mal, ma peine, & ma douleur,

En vous rencontrant d'auanture,
Vous ſemblez bien vous en douloir:
Mais ſans effect le ſeul vouloir,
N'eſt qu'appetit ſans nourriture.
ſçais bien que vos deux beaux yeux
Me ſont courtois & gracieux,
Quand Amour m'en fait ouuerture.
Mais s'ilz m'enflamment plus touſiours
Sans recompenſer mes amours,
C'eſt appetit ſans nourriture.
adame, ce n'eſt point aſſez
A ceux que l'Amour à bleſſez
De ſon amoureuſe pointure,
D'auoir quelque dous clin des yeus:
Car ils meritent d'auoir mieux
Qu'vn appetit ſans nourriture.
n amour à trop d'appetit
Il faut qu'il repaiſſe vn petit,
Pour ſe maintenir en nature:
Ou bien il faut qu'il meure en fin,
Quand c'eſt qu'il aura trop de faim,
Et d'appetit ſans nourriture.

XXVII.

a tantoſt deux ans
Que ie languy en tourmens,
Pour vous eſtre trop fidele:
A dieu donq, adieu la belle.
ſtre grande cruauté
Surpaſſe voſtre beauté
Tant vous vous monſtrez cruelle.

A dieu

Adieu donq, adieu la belle,
Mon mal me fait souuenir
D'euiter à l'auenir
Vostre cruauté mortelle.
A dieu donq, adieu la belle.
Ie seroy trop mal-heureux,
D'estre tousiours amoureux
En peine continuelle.
A dieu donq, adieu la belle.
Vous n'eustes onques pitié
De ma fidele amitié:
Iamais fille ne fut telle.
A dieu donq, adieu la belle.
Veu vostre grande fierté,
Vous aués, ie croy tetté
De quelque ourse la mammelle.
A dieu donq, adieu la belle.
Si tost que mon œil vous vit,
Le dieu d'amour m'asseruit:
Temps est que ie me rebelle.
A dieu donq, adieu la belle.

XXVIII.

Vous vous monstrez par trop farouche,
A l'heure que ie veux toucher
L'escarlate de vostre bouche,
Et son courail que i'ay si cher.
Me faut-il estre ainsi reueschе
A moy vostre fidele amant?
Faut-il que vostre main m'empesche
De prendre vn baiser seulement?

S'il auient que ie vous irrite
Pour entreprendre iusque là,
Et qu'vne peine i'en merite:
Laissez moy donq faire cela.
I'en auray lors assez de peine,
Et voire la mort mesmement:
Car vous baisant à bouche pleine,
D'aise ie me meurs doucement.

XXIX.

Mignonne, si tu veux sçauoir
Combien c'est que ie veux auoir
De tes baisers à suffisance,
Qui me puisse rendre content:
Il m'en faudroit auoir autant
Que d'oranges a la Prouence.
Il faudroit que sans point cesser
Tu me vinsses autant baiser,
Que de flots a la mer salee:
Et autant qu'on voit parmi l'air
La nuit de feux estinceler
Dedans la campaigne estoilee.
Ou bien autant qu'on voit de vin
Dedans le vignoble Angeuin:
Ou d'espics dedans la Champaigne.
Ou que Paris a de maisons:
Ou que la mer a de poissons:
Ou que de Ienets a l'Espaigne.
Ou autant qu'il y a de glands
Dans les bois qui sont les plus grands
Et dans quelque grand foreſt sombre.

Bref,

Bref, mignonne, pour me saouler
De baisers tu m'en dois bailler,
Tant qu'on n'en sçache pas le nombre.

XXIX.

D'où vient, belle & chere maistresse.
Que ie vy en peine & destresse
Tout depuis cette heure & ce iour,
Que voyant la iumelle flame
De tes yeux qui bruslent mon ame,
Ie fu espris de ton amour?
Tout depuis ie languy en peine:
Depuis mes yeux, comme fonteines
D'eau me remplissent tout le sein:
Depuis vne amoureuse flame
Cruellement me brusle l'ame,
Estant d'ame & de corps mal sain.
Tousiours la crainte m'esguillonne:
Tousiours vn souci me tallonne:
Tousiours ie iette des sanglots:
Tousiour l'Amour, par ses alarmes,
De mes yeux fait sortir des larmes,
Lesquelles roulent à gros flots.
Si tu pouuois voir, ma mignonne,
Les maux que ton amour me donne
Pour estre ton fid ele amant,
Iamais tu n'aurois le courage
De me laisser en cet outrage,
Que i'endure continuement.
Mon cœur plein d'amoureuses gesnes
Est enferré de grosses chesnes

Comm

Comme vn pauure eſclaue aſſerui:
Ou bien comme vn pauure forçaire
Tourmenté d'vn rude courſaire,
Qui de mal n'eſt point aſſouui.
Ta beauté ſur toute excellente
Sur luy ſe monſtrant violente,
L'a mené pauure priſonnier
Dans la priſon infortunee
De ton amour, qui obſtinee
Liberté luy veut denier.
Encore en cette priſon dure,
Mon cœur mille tourments endure,
Qui ſont ſi forts & vehemens,
Qu'il ſemble qu'à grand'violence
Inceſſamment on luy eſlance
Cent & cent mille ferremens.
Sans ceſſe l'amour le trauaille:
Sans ceſſe la peur le tenaille,
Le tourmentant d'autre coſté:
Mais vn ſeul point le reconforte:
C'eſt que la peine qu'il ſupporte,
C'eſt bien moindre que ta beauté.

X X X.

Ma petite mignonne,
Ie t'aime tant:
Et ſi tu m'es felonne
Ce non-obſtant.
Vien maintenant
Dedans cette prairie,
Qui eſt toute fleurie

D'vn eſmail odorant.
Ie cueilleray des roſes
Au temps pourpré,
Et mille fleurs eſcloſes
Dedans ce pré,
Tout diapré
De petites fleurettes:
Pour toy mes amourettes
Vn bouquet i'en feray.
De gentileſſe grande
Tu le prendras,
Et comme ie demande
Tu me donras,
A larges bras
Vne douce accollade,
Dond mon ame malade
Tu medecineras.
Quand ta main, ſera pleine
De roſe & lis
Qu'auecque douce peine
I'auray cueillis:
Au gazouïllis
De l'onde a bond roulante,
Tu beuras l'eau coulante,
Qui ſe friſe de plis.
Puis dans ce vert boccage.
Tout d'vn beau train,
Et d'allegre courage
I'iray ſoudain,
D'vn cœur humain

Sous la fraiſche ramee,
Ma nymphelette aimee,
Ie te prendray la main.
Auec ioye infinie
Nous entendrons
La gentille harmonie
Des oiſillons,
Dond les fredons
Et le plaiſant ramage
Deſgoiſe en ce boccage
Mille & mille chançons.
Leur muſique animee
Du chant d'amour,
Te rendra enflammee:
Lors à ton tour,
Le coupant cour,
Et ſans plus rien attendre
Alors ie viendray prendre
L'occaſion du iour.
Recueilleray maiſtreſſe,
Le doux plaiſir
De ta gaye ieuneſſe,
Tout à loiſir:
A mon deſir,
Petite toute belle,
Sans te monſtrer rebelle
Ie te viendray ſaiſir.
Ma petite meſchante,
Mais toutesfois
Tu ris de ce que chante

XXXI.

Ici ma vois:
Comme ie vois
De moy tu ne fais conte:
Qui sans son hoſte conte
Souuent conte deux fois.

X X X I.

Ce bel œil que i'admire
Si fort,
C'eſt luy qui me martire
A tort.
Car c'eſt où c'eſt qu'allume
L'Amour
Le feu, qui me conſume
Touſiour.
Il y forge à puiſſance
Les traits,
Qu'il me iette & m'eſlance
Apres.
Vous, qui pleins de lieſſe
Riés,
Quand verrez ma maiſtreſſe
Fuyés.
I'eſtoy en toute ioye
Ioyeux,
Quand ie vy en ma voye
Ses yeux.
Si toſt que ie leus veuë.
Deſlors
Ie ſenty par ſa veuë
Cent morts.

O beaux yeux, qui vous faites
Si fiers,
En mon endroit vous eſtes
Meurtriers.
Quand ſur moy voſtre œillade
Donna,
Mon pauure cœur malade
Saigna.
Si fort vne ſagette
Ne poingt,
Que le dard qu'elle iette:
Apoint.
Mais bien que ie ſouſpire
Touſiours,
Ie me play au martire
D'amours.
I'entretien par conſtance
Mon mal:
Mais il eſt, que ie penſe,
Fatal.
Car vous eſtes deux aſtres,
Beaus yeux,
Qui changez en deſaſtres
Mon mieux.
Aſtres vous puis-ie dire,
Flambeaux,
Puiſque ie vous voy luyre
Tu Si beaux.
reſemble vn rare
Soleil,

Auquel ie t'accompare,
Bel œil,
Le soleil se promeine
Aux cieux:
Vous en face sereine,
Beaux yeux,
Quand le soleil s'approche,
Bien tost
Apres il nous descoche
Le choq
Bel œil qui te regarde
Vn peu,
Aussi tost tu luy darde
Vn feu.
Quand le soleil s'absente
De nous,
La froidure s'augmente
A tous.
Belle œillade bessonne,
Sans toy
Ie tremblotte & frissonne
D'esmoy.
C'est ainsi que l'absence
Me nuit,
Et comme la presence
Me cuit.
Pour ce que ie t'admire
Si fort,
Bel œil, qui me martire
A tort.

XXXII.

Petits roſsignols iolis,
Qui chantez dans ce taillis
D'vne voix charmereſſe,
Autant les iours que les nuits
Vous n'auez fin ne ceſſe.
L'etrait d'amour, qui m'eſpoingt,
De meſme ne permet point
Que nuit & iour ie ceſſe:
Mais nous differons du point:
Car ie chante en triſteſſe.
Vous faites de nuit & iour
A vos maiſtreſſes la cour:
En quoy ie vous imite.
Mais heureuſe eſt voſtre amour,
Et m'amie eſt depite.
Roſsignols, quand vous voulez
Deçà delà vous volez,
Comme bon il vous ſemble,
Portant ſur vos pas ailés
Cœur & franchiſe enſemble.
Mais helas! mon pauure cœur,
Dond amour ſe fait veinqueur,
Dans vne priſon forte
Endure vne grand'rigueur
Sans iamais qu'il en ſorte.
Petits roſsignols des champs,
Qui d'eſgoiſez tant de chants,
Vous auez de nature
Vos pleumages tous changeans
De diuerſe peinture.

Moi, qui iette l'arme d'œil,
Moi, qui regorge de dueil,
Couleur noire ie porte:
Pour monstrer que le cercueil
M'ouure desia la porte.
Durans ces plus iolis mois,
Bataillant auec la vois
A qui sera le maistre
Vous debattez dans ce bois:
Et moy serf ie veux estre.
Celuy, qui n'est pas veinqueur
Et reçoit tant de douleur,
Qu'en fin il faut qu'il meure:
Moy tousiours en mon malheur
Sans mourir ie demeure.
Musiciens rossignolets,
Vous enseignez vos mottets
Aux petits qui appreignent:
Echon apprend mes regrets,
Que les champs luy enseignent.
C'est merueille que vos corps
Puissent ietter tant d'accords:
C'est chose merueilleuse
Que mes yeux iettent dehors
Tant d'ondes pluuieuses.
Vous ne mettez pas tousiours
Dehors vos chansons d'amours,
Ce n'est qu'en primeuere:
Tousiours mon œil donne cours
A sa triste riuiere.

Gentils

Gentils oiſeaus, vous fuyés:
Gentils oiſeaus, vous hayes
Comme peſte la cage.
Affin que libres ſoyes:
Moy i'aime le ſeruage:
A l'air de vos chants eſpars
Vous faites de toutes parts
Rire la terre verte,
Les buiſſons & les lezards,
Et la foreſt couuerte.
Mais à mes triſte accens,
Tout autour de moy ie ſens
Chargés de douleur forte
Les monts qui ont quelque ſens
Pour l'ennuy que ie porte.
O roſſignolets heureux,
Qui viuez tant amoureux
Et tant aimez enſemble,
Nichant vous faites vos œus
Où ceſt que bon vous ſemble.
Mais Amour mon aſſaſin
Vient nicher dedans mon ſin,
Et faire ſa nichee
D'amoureaus, l'vn qui a faim
Crie aprés la beſchee.
L'autre eſt eſclos à demi:
On y voit des œux parmi
Qu'on vient de pondre encore:
Deça l'vn eſt endormi
Delà l'autre s'eſſore.

Les petits amours ailez
Des grands ſont appatelés:
Et puis cette couuee
Pond d'autres aus nouuelets,
Quand elle eſt eſleuee.
Roſsignols, conſeillez moi:
En vn ſi piteus eſmoi,
Dites, que doi-ie faire?
Le conſeil comme ie voi
M'eſt ici neceſſaire.
Mais puiſque ia ſi long temps,
Ie vy en peine & tourments
Qui conſomment mon aage,
De ces Amoureaux volans
I'apprend eſtre volage.

CHANSON

SI i'aime tant vne grande beauté,
Qui n'eut iamais au monde ſa pareille:
Et ſi ie ſuis priué de liberté,
Par ſon moyen: ce n'eſt pas grand merueille.
Qui ne ſeroit eſpris de ſes beaus yeux,
Forge où l'Amour ſes fleſches apareille,
Yeux, qui ſont plus que le ſoleil des cieux
Clairs & bruſlants, par eſtrange merueille?
Qui ne ſeroit charmé par les propos,
Et les diſcours que ſa bouche vermeille
Va deſſerrant entre mille couraux,
Et mille œillets rougiſſans à merueille?
Qui eſt celuy, voyant le ré creſpu
De ſes cheueux, où touſiours Amour veille,
Et fait le guet: qui s'affranchir euſt peu
D'vn lien ſi fort, & ſi beau que merueille?
Qui eſt celuy, que voyant ſon beau front,
Et ſes ſourcis voutés comme vne treille:
Ne fuſt raui d'vn eſtonnement promt,
S'eſ-merueillant de voir telle merueille?
Et qui voyant ſon ſein delicieux:
Où mille fleurs peuſt choiſir vne abeille:
N'y ficheroit inceſſamment les yeux,
Beant touſiours à ſi douce merueille?
Si i'aime donq tant de beautés qu'elle à:
Ainſi qu'Amour luy meſme me conſeille:
I'ay bien raiſon. car voyant tout cela:
Si ie n'aimois, ce ſeroit bien merueille.
Auſſi ie veux, faire ma loyauté
Durer & viure autant qu'vne corneille.
Affin qu'vn iour ma foy, & ſa beauté;
D'elle & de moy face dire merueille.

FIN.

SONNET.

Maintenant que la France eſt toute diuiſee,
Et qu'on entẽd par tout des armeures forger,
Et qu'on ne parle plus ſinon de ſaccager,
De feu, de ſang, de meurtre & de ville raſee.
Bien que ie n'aye point la poitrine bleſſee
Des traits du Cupidon, dieu volage & leger:
I'ay voulu toutesfois mes ennuys ſoulager
Chãtant ces vers de bouche, & non point de pẽſee.
Renfroignant le ſourci qu'on ne me die point
Qu'il me falloit auoir vn ſubiet plus à point:
Ie n'en ay ſceu treuuer, s'il faut que ie le die.
Car en ce temps-ici tout outre ſoucieux,
Il falloit vn ſubiet tout outre gracieux:
Puiſque il faut forte drogue à forte maladie.

SONNET.

L'Air Parisien se fendoit a mes cris,
Mes yeux roulloient deux torrents en la Seine,
Et Cupidon s'estant fait mon Mecœne,
En son honneur ie traçois ces escris.
I'auois chantant ces carmes doux-aigris
Vingt & quatre ans: quand la raison forcene
Serue d'Amour, & qu'elle est bien moins saine
Qu'en l'aage froid des hommes desia gris.
„ L'Amour n'est rien qu'vne douce manie:
„ Le iouuenceau sans raison se manie.
I'escri ces vers estant ieune amoureux.
Qu'vn repreneur ici nul mot ne sonne,
S'il ne veut estre & fol & malheureux.
„ Car fol celuy qui aux fol s'arraisonne.

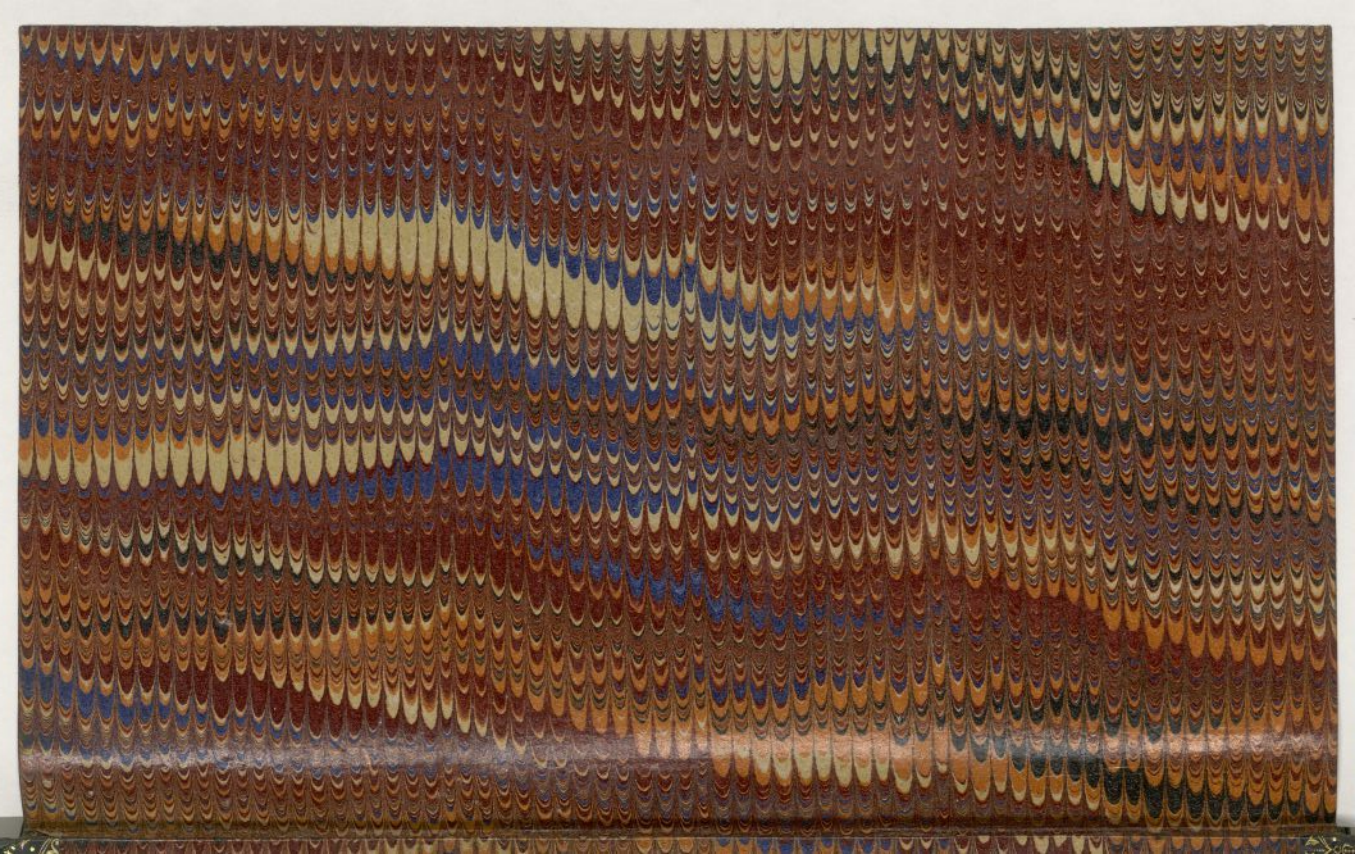
A CVPIDON ET PHOEBVS

ICi i'append Dieux d'Erice, & de Dele,
Dans vostre temple en humblesse ces vers,
Lesquels ma muse à bigarrés diuers,
De vous fureurs secretaire fidele.
Toy Cyprien, en myrthe, Flore, & d'elle
Prend le souci: de tes branchages vers
Ceim mes cheueux, en guirlande couuerts:
O Cynthien, & mes chants fourny d'aile.
Vous à qui sont les pigeons, & cheueux,
Dans le tableau, s'il vous plait, de mes vœux
Faites aussi ces vers grauer & mettre.

Godard, seruant Phœbus & Cupidon,
Ieune accoupla leurs vers & leur brādon.
„ Ceſt faire assés, que seruir double Maistre

FIN.

Coll. HdeR



ŒVVRES

DE

IEAN GODARD

TOME I

LYON, 1594



